U d'/of OTTAWA
39003001702769

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/mespretreslettre08math

A 7/13

DÉVOTION
AU CHEMIN DE LA CROIX

A

MES PRÊTRES

VIII

DÉVOTION
AU CHEMIN DE LA CROIX

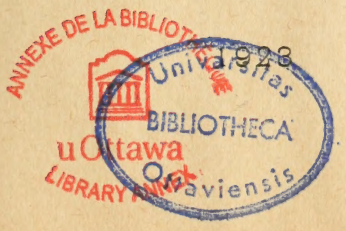
OLIVIER-ELZÉAR MATHIEU

ARCHEVÊQUE

DE

REGINA

—



BX
8074
.M36A43
1916
v.8

A MES PRÊTRES

Bien chers Collaborateurs,

Pourquoi ce nouveau livre ? Comment justifier sa raison d'être ? Il ne se recommande ni par la nouveauté du sujet ni par les mérites de sa composition.

Si nous l'osions, nous ferions nôtres les paroles qu'écrit saint François de Sales dans sa préface à son " Introduction à la vie dévote " ; il avoue présenter à ses lecteurs les mêmes fleurs que ses prédécesseurs, mais, ajoute-t-il : " le bouquet que j'en ai fait sera différent des leurs, à raison de la diversité de l'arrangement dont il est façonné. "

Nous n'offrons cependant ici ni fleurs ni bouquet mais simplement une gerbe de pensées que vous voudrez bien lire avec l'amour profondément sincère qui les a dictées. Nous voulons encore une fois vous prouver que nous pouvons être ahuri de travail, mais qu'il y a toujours une case dans notre cerveau pour penser à vous et en nous le cœur tout entier pour vous aimer, pour vous aider à faire bien et à faire du bien.

L'exercice du Chemin de la Croix est une des pratiques de dévotion les plus anciennes et certainement une des meilleures, des plus sanctifiantes, qui puissent être recommandées à la piété des fidèles. De nombreuses indulgences, applicables aux âmes du purgatoire, y sont attachées ; et ceux qui l'accomplissent en y apportant tout le soin et toute l'application possibles, font un acte très agréable à Dieu qui se plait à favoriser de grâces toutes particulières les âmes désireuses d'honorer sa passion. Cette dévotion qui consiste à méditer sur les souffrances que Jésus a voulu endurer pour notre amour, à

suivre notre Divin Sauveur pas à pas sur le chemin du Calvaire, donne à l'homme de grandes forces pour faire ce long " chemin de croix " qui est le chemin de la vie et qui devient plus rude à mesure que la montée s'accentue et que le poids de la croix semble augmenter avec la fatigue de l'âme et du corps. En regardant cet Homme de douleurs, nous puisons des consolations dans nos peines, de la force dans nos faiblesses, du courage dans nos tentations, de la confiance dans nos délaissements.

Cet exercice doit être cher à tout bon prêtre. Nous avons peut-être quelque reproche à nous faire sur ce sujet. Nous exhortons les fidèles à parcourir souvent les stations douloureuses du Chemin de la Croix: nous leur en exposons les avantages ; nous leur signalons les nombreuses indulgences qu'ils peuvent y gagner. Et nous, en notre particulier, combien de fois parcourons-nous cette voie douloureuse ?

N'oublions donc pas ce chemin royal dans lequel marche à notre tête le Dieu de gloire, accompagné de la Reine des anges ; dans lequel ont marché jusqu'à nous tous les saints, dans lequel marcheront tous les élus jusqu'à la consommation des siècles et où il faut que nous marchions aussi nous-mêmes si nous voulons arriver avec eux à la céleste Jérusalem.

Faisons souvent le Chemin de la Croix, puisque, dit saint Bonaventure, c'est par le souvenir assidu de la Passion que s'enfante et se conserve la ferveur de la vraie piété : si vous voulez que l'esprit d'amour soit en vous inépuisable, faites-vous une sainte habitude de contempler des yeux du cœur Jésus mourant sur la croix. Vous qui soupirez après les eaux vives de la grâce, vous qui sentez le besoin des eaux amères des larmes, vous les puiserez dans les plaies de Jésus. Approchez-vous donc souvent, âme pieuse : venez, portée sur les ailes de vos saints désirs, à Jésus déchiré, à Jésus couronné d'épines, à Jésus cloué sur la croix ; et non contente de contempler ses plaies, d'enfoncer les mains avec Thomas dans leurs ouvertures, entrez vous-même, pénétrez par la blessure du côté jusqu'au cœur du bon Maître ; et là, blessée vous aussi, transpercée de douleur et comme tranformée en lui par l'ardeur de votre amour, ne cherchez plus qu'une chose ; qu'une seule chose vous console ; partager la croix de votre Maître, afin de pouvoir dire avec saint Paul : je suis

cloué à la croix avec Jésus ; ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. "

C'est au pied du crucifix que les Augustin, les François, les Bernard, les Bonaventure, les Thomas, etc., trouvèrent ce mépris du monde et d'eux-mêmes, cet esprit de pénitence, ce zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes dont ils étaient animés ; ces lumières, cette onction, ce feu divin, ces flammes sacrées qui se trouvent répandues dans tous leurs écrits : " *Voilà, disait saint Bonaventure à saint Thomas d'Aquin, en lui montrant son crucifix, voilà où j'ai appris tout ce que je sais.* " *et moi, disait saint Thomas, je confesse que j'en ai plus appris au pied de la croix que dans tous les livres.* "

A leur exemple, c'est dans le Chemin de la Croix, que nous apprendrons avec le grand apôtre à n'avoir plus d'autre félicité et à ne plus rechercher d'autre gloire que dans Jésus crucifié. Les tableaux que nous offre cette pieuse pratique sont comme des miroirs dans lesquels nous voyons la laideur du péché, la peine qu'il mérite, le prix d'une âme, la force de l'amour, l'étendue et la sévérité de la justice divine.

Alors nous comprendrons mieux qu'il faut prêcher souvent cette dévotion si riche en enseignements, en consolations, en fruits de grâces et de vertus, en toutes sortes de bénédictions spirituelles, cette dévotion qui convient à tous les âges, à tous les états de l'âme, à toutes les situations de la vie. Rappelons-nous qu'il n' y a rien de plus propre à convertir les pécheurs qui ont profané l'instrument adorable de notre Rédemption et qu'il n'y a pas de moyen plus facile pour gagner les cœurs, pour les attacher à jamais au service de Jésus-Christ que cette pieuse pratique pendant laquelle nous nous occupons tantôt des douleurs incompréhensibles que le péché a causées à Jésus, tantôt de l'amour immense qu'il a témoigné aux hommes en se livrant pour eux.

Puisse cette dévotion se développer de plus en plus dans notre cher diocèse. Le Sauveur y instruira nos fidèles non seulement par des paroles mais par des exemples. Et quoi de plus entraînant que ces exemples d'un Dieu ! Quoi de plus émouvant que ses souffrances ! Sur ce chemin douloureux, son silence nous parle, sa patience nous confond, ses plaies nous attendrissent.

Suivez ces conseils et, quelque infécond que vous paraisse parfois le sol que vous avez à cultiver, vous aurez le courage de ne pas ménager vos sueurs ; elles seront avec la grâce de Dieu, comme la rosée qui tôt ou tard fertilisera votre sillon ; elles vous obtiendront le salut des brebis perdues que vous cherchez.

Continuez à prier pour votre archevêque qui vous donne dans ce travail une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il vous porte ; continuez en union avec lui le ministère que vous remplissez avec zèle et dévouement. Puissions-nous avoir un diocèse où l'obéissance est conquise par la bonté et rendue par l'amour.

Nous avons remarqué un jour à Lourdes un pèlerin qui trempait dans l'eau miraculeuse de la grotte le nom d'un malade qui lui était cher. A l'autel, chaque matin, trempez notre nom dans le bain de la miséricorde divine afin que nous recevions les grâces dont nous avons besoin pour partager vos joies, pour compatir à vos peines, pour encourager vos efforts et vous aider à accomplir vos devoirs.

† Olivier-Elzéar Mathieu,
Archevêque de Regina.

CHAPITRE PREMIER

CE QU'EST LE CHEMIN DE LA CROIX

ART. 1. — *Son origine*

On pourrait avec raison appeler le Chemin de la Croix la carrière de la vie présente, hérissée de ronces et d'épines plutôt qu'émaillée de roses, plus remplie de peines, d'afflctions, de souffrances que de joie et de bonheur ; ce qui a mérité à notre monde le nom de *Vallée de larmes*. Il ne faut pas en être surpris : depuis que, par suite du péché de notre premier père, la terre a été maudite, la douleur nous est échue en place d'innocence perdue et nous devient un moyen nécessaire de conquérir le ciel.

Mais, dans le sens littéral, le Chemin de la Croix, c'est cette route si pénible que parcourut notre adorable Sauveur, depuis le prétoire jusqu'au sommet du calvaire, chargé de la lourde croix qu'il a portée sur ses épaules par amour pour nous ; et l'exercice du Chemin de la Croix consiste à suivre en esprit le divin Modèle à la trace de son sang, en pensant aux dernières souffrances que sa charité lui a fait endurer pour le salut de nos âmes.

Le Chemin de la croix se compose de quatorze stations marquées par autant de croix de bois. Chaque station correspond à un des endroits où, d'après l'Evangile ou la tradition, Jésus fut obligé de s'arrêter ; et comme depuis le palais de Pilate jusqu'au saint sépulcre, Notre-Seigneur a fait quatorze pauses, douze étant en vie et deux après sa mort, on compte quatorze stations.

Pour trouver l'origine de cette dévotion au Chemin de la Croix, il nous faut remonter la chaîne des temps et nous rendre

par la pensée au Calvaire. C'est au pied de cette colline, à jamais illustrée par la mort d'un Dieu, que nous la voyons commencer.

Notre divin Sauveur est le premier qui soit entré dans la Voie douloureuse, le premier qui l'ait parcourue de l'une à l'autre de ses extrémités ; ou plutôt c'est lui qui l'a ouverte, qui l'a tracée en y laissant l'empreinte de ses pieds ensanglantés. Mais en acceptant pour lui-même toutes les rigueurs, il en a aplani les difficultés pour ceux qui doivent y marcher à sa suite. Il ne nous demande, à nous pécheurs, que de l'arroser de nos larmes ; pour lui, il l'a baignée de son sang. Sur cette longue route qui se déploie de la maison de Pilate jusqu'au sommet du Golgotha, il n'est pas une situation qui ne lui ait coûté un douloureux effort, pas une aspérité dont il n'ait senti la pointe déchirante. Nous ne pouvons le laisser marcher seul par cette voie de douleurs et nous devons nous écrier avec l'Apôtre : " Allons avec Jésus hors de l'enceinte du camp, *examus ad eum extra castra, improperium ejus portantes.* " (Heb, xii). Allons loin du tumulte et des folles joies de la cité, portant du moins une part de ce pesant fardeau d'ignominie dont il a voulu charger ses épaules innocentes pour en soulager les nôtres.

Après Jésus, la première à faire le Chemin de la Croix, fut la Très Sainte Vierge. Au rapport d'une pieuse tradition, elle se plaisait, après la sépulture du Sauveur, à parcourir ses traces ensanglantées sur la voie du Calvaire et, selon qu'elle l'a révélé à sainte Brigitte, elle fut exacte à visiter tous les jours les lieux que Jésus-Christ avait consacrés par ses souffrances " *Omni tempore, post ascensionem Filii mei, visitavi loca in quibus ipse passus est et mirabilia sua ostendit.* "

" Pendant le temps qu'elle vécut, dit André de Crète, la Sainte Vierge parcourut sans cesse les lieux où son Fils avait prononcé quelques paroles, ceux qu'il avait consacrés par quelque action, aussi bien que les lieux où il avait été chargé de liens et cloué à la croix." " Elle les mouillait de ses larmes, ajoute le Vénérable Bède, et y appliquait avec ardeur ses lèvres virginales. " Saint Léon X dit, dans une Bulle donnée en 1517 : " La Bienheureuse

Vierge Marie se fit un devoir de visiter très souvemt les lieux de la Passion de son très cher Fils. "

Et il n'en pouvait être autrement. Condamnée à prolonger son exil sur la terre, loin de celui dans lequel elle aimait à la fois et son Fils et son Dieu, comment son cœur ne lui eut-il pas fait éprouver le besoin de repasser sur les lieux consacrés par les principaux souvenirs de Jésus, et surtout sur le Calvaire où, près de lui, elle avait enduré ce martyre intérieur qui l'a fait appeler la Reine des martyrs ? Bien des fois on dut la voir s'avancer lentement, inondée de ses larmes, le long du chemin où son Fils avait porté la croix et s'arrêter accablée sur la hauteur où il était mort. Tendre et inconsolable mère, elle le voyait encore suspendu par ses plaies, la tête transpercée par les épines, tout le corps déchiré, pâle, oppressé, agonisant, et, dans ses angoisses, abaissant vers elle ses yeux presque éteints. C'était là qu'elle avait recueilli son dernier soupir, qu'elle avait vu la lance ouvrir son cœur, qu'elle avait reçu dans ses bras, serré contre son sein, le divin corps ensanglanté. Il était impossible qu'elle n'aimât pas à revenir là sans cesse et mille fois baiser cette terre rougie du précieux sang, mille fois l'arroser de ses larmes.

"Je vous le demande, dit saint Léonard de Port-Maurice, ce seul motif, savoir que le Chemin de la croix fut institué, non pas par un saint ou une sainte quelconque, comme la plupart des dévotions que nous pratiquons dans l'Eglise, mais par la Reine des saints, par la Très Sainte Vierge Marie, ce motif dis-je, ne suffit-il pas pour gagner nos cœurs ? Bien plus, savoir que ce premier exercice n'a pas seulement été institué mais même pratiqué par la Mère de Dieu, n'est-ce pas de quoi nous embraser tous d'une sainte ferveur pour une dévotion si excellente ?

Il devait accompagner Marie le disciple que Jésus aimait, saint Jean, qui, pour prix de son fidèle dévouement, mérita de recueillir des mains du Sauveur le legs le plus précieux qu'un ami mourant puisse faire à son ami : le legs d'une mère désormais privée de son fils unique.

Ils devaient aussi accompagner la Mère de Jésus ces Apôtres qui, après la descente du Saint-Esprit, étaient devenus des hom-

mes nouveaux. Dans leur brûlant amour pour leur bon Maître, là où Jésus était mort délaissé par eux, ils devaient venir pleurer leur lâche ingratitude, s'animer à travailler, à mourir eux-mêmes pour le faire connaître et aimer des hommes.

A leur imitation, les premiers fidèles des contrées peu éloignées de Jérusalem ne pouvaient manquer eux aussi, de visiter assidûment les lieux où venaient de s'accomplir de si grands mystères et interroger les témoins oculaires encore vivants sur toutes les circonstances de la divine agonie, pour nourrir des plus grands souvenirs qui furent jamais, leur piété et celle de leurs enfants.

Cette touchante dévotion devint bientôt générale. Des pèlerins en grand nombre que la sainteté des lieux attirait de toutes les parties du monde, lorsque la religion chrétienne se fut répandue, se faisaient un devoir d'aller vénérer les traces de Jésus-Christ montant au Calvaire. Ils racontaient aux autres les grâces particulières qu'ils avaient reçues et les grandes consolations qu'ils avaient goûtées.

Même au milieu des sanglantes persécutions qui remplirent les trois premiers siècles, ont vit accourir à ces saints lieux de nombreux et illustres pèlerins, tels que saint Alexandre de Cappadoce, saint Ephrem, saint Eustache. " Il serait trop long, a écrit saint Jérôme, de parcourir les noms de tous les évêques, de tous les martyrs, de tous les docteurs célèbres qui se sont rendus d'année en année à Jérusalem, depuis l'Ascension du Seigneur jusqu'à ce moment. "

Les pieux pèlerinages se multiplièrent tellement que le même saint docteur se plaignait un jour à la Vierge Eustochie d'être ravi à ses grands travaux par les nombreux voyageurs qui venaient le visiter." Les plus illustres personnages de la Gaule viennent ici, écrivait-il ; ceux qui croient en Jésus-Christ au fond de la Bretagne abandonnent l'Occident et viennent chercher ici le lieu qu'ils connaissent déjà par les saintes lettres et par la vénération des peuples. Que dirons-nous des Arméniens, des Persans, des Indiens, des populations de l'Ethiopie et de l'Egypte fertile en solitaires ; de celles du Pont, de la Cappadoce, de la

Syrie, de la Mésopotamie et de tout l'Orient, qui viennent ici, en si grande multitude, nous édifier par leurs vertus ! Tous diffèrent de langage ; mais la piété est la même en tous. Autant de peuples autant de chœurs divers chantant les divines louanges. " Le saint va jusqu'à dire dans une lettre à Desiderius : " On ne se croit chrétien qu'à demi quand on n'a pas adoré le Seigneur sur la terre que ses pieds ont foulée. "

Sur la trace de milliers de fidèles obscurs visitant en secret, dans l'ombre du mystère, la terre consacrée par les souffrances de l'Homme-Dieu, on put voir accourir tout ce que Rome possédait de plus grand : la noblesse, le génie, la science, la vertu, on peut voir sainte Hélène plus fière d'avoir retrouvé le bois vénérable de la Croix qui reçut les derniers soupirs de son Dieu que de son titre d'Auguste que le Sénat lui avait décerné ; s'estimant plus riche avec ce trésor qu'avec les dépouilles des nations que la victoire mettait à ses pieds, et plus heureuse de respirer à l'ombre des églises dont elle couvrit le sépulcre et la crèche de Jésus-Christ que d'habiter les palais que lui offrait la fortune de son fils et dont sa vertu la rendait digne.

Que de riches dames romaines abandonnèrent, heureuses de leur sacrifice, et leurs grands biens et leur patrie, pour aller vivre solitaires et pauvres là où Jésus s'était fait pauvre pour nous !

Veut-on savoir quelles douces impressions ressentaient tous ces pieux pèlerins de la Terre Sainte ? Voici ce que saint Jérôme nous raconte de l'illustre Paula, lorsqu'elle entra dans Jérusalem : " Le Proconsul de Palestine, qui connaissait très bien sa haute naissance, avait fait préparer pour elle le Prétoire, mais elle préféra descendre dans une humble habitation. Puis elle se mit à parcourir tous les lieux avec tant d'ardeur et d'amour qu'elle ne pouvait se détacher de l'un que pour voler à l'autre. Prosternée devant la Croix, elle adorait le Seigneur comme si de ses yeux elle l'eut vu encore crucifié. Au saint sépulcre, elle embrassait la pierre de la Résurrection que l'Ange avait écartée de l'entrée du monument. Et à l'endroit où avait reposé sans vie le corps du Seigneur, elle attachait ses lèvres avides comme à une source d'eau vive longtemps désirée. Et ce qu'elle répandit de

larmes de ses yeux, ce qu'elle fit entendre de gémissements, ce qu'elle éprouva de douleurs, toute la ville de Jérusalem en a été témoin et, lui aussi en a été témoin le Seigneur qui l'écoutait."

Quand le farouche Musulman foula d'un pied stupide et sacrilège la glorieuse poussière que les mystères de Jésus-Christ ont sanctifiée, ce ne furent plus des pèlerinages isolés ; on vit des peuples entiers se lever comme un seul homme et, au cri de " Dieu le veut ", courir au tombeau du Sauveur pour le délivrer du joug des infidèles. Des princes, des guerriers, des hommes au cœur intrépide, à l'âme pleine de foi, vinrent délivrer la cité sainte d'une odieuse oppression et conquérir le libre accès du tombeau de Celui qui a donné la liberté au monde. Les fortes murailles, les hautes tours, les portes de fer tombèrent devant leur valeur et ils entrèrent en vainqueurs dans cette ville qu'ils étaient venu chercher de si loin. Mais après les premiers moments donnés à l'exaltation du triomphe, quel spectacle offrit leur foi ! Toute une armée à genoux, le front prosterné ; ces lions tout à l'heure frémissants, changés tout à coup en humbles adorateurs, pleurant, sanglottant, poussant des gémissements étouffés, comme on pleure sur la mort d'un père ; les fiers barons, les chefs puissants, partageant l'émotion du soldat ; un Godefroi de Bouillon, le roi qu'ils se sont donné, suivant nu-pieds la voie douloureuse et sa noble tête nue aussi ; car il ne veut pas qu'une couronne d'or ceigne son front là où le Roi des rois a été couronné d'épines et réalisant ainsi ce qu'avait prédit le Prophète Isaïe, des jours de gloire qui devaient luire sur Jérusalem : " voici que je lèverai la main sur les nations et que je ferai briller mon étendard aux yeux des peuples. Les rois seront tes nourriciers et les reines tes nourrices. Ils t'adoreront, le visage prosterné dans la terre, et ils baiseront la poussière de tes pieds." (Isaïe, 49).

Grâce aux glorieuses croisades, la dévotion des saints lieux se communiqua bientôt, comme une flamme rapide, à tous les points du monde chrétien. Durant de longues années, toutes les routes de Jérusalem se couvrirent de flots de pèlerins avides de contempler l'immortel tombeau reconquis sur l'infidèle, jaloux d'enrichir de leurs offrandes les sanctuaires de la Palestine.

Art. 2. — *Développement de cette dévotion*

Quel est le chrétien qui ne regarderait pas comme un des beaux jours de sa vie celui où il lui serait donné de voir de ses yeux cette terre privilégiée où tout est miracle et mystère, où tout est reliques ? Quel est celui qui ne serait pas heureux d'appliquer ses lèvres à la poussière vénérée qui reçut l'empreinte des pas de Jésus-Christ et, marchant de merveilles en merveilles, de visiter tour à tour et le Cénacle et le jardin des douleurs et le Calvaire et le Sépulcre ? Mais la distance est trop longue pour la plupart des chrétiens ; l'âge et les infirmités les arrêtent, les besoins de chaque jour, le soin d'une famille, les exigences d'un état, mille liens, mille considérations qui les enchaînent, ne leur permettent pas d'entreprendre ce lointain voyage.

L'Eglise y a pourvu et voici comment son ingénieuse et inépuisable charité a trouvé le secret de nous transporter à Jérusalem sans nous obliger à quitter nos foyers. Comprenant que le plus grand nombre des fidèles étaient privés des grâces singulières attachées à la visite des saints lieux, prenant en pitié dans leur paternelle sollicitude la multitude de pauvres, d'enfants, de vieillards, de justes et de pécheurs, d'âmes tièdes et ferventes écartées par divers obstacles de la Cité sainte et usant de cette suprême puissance qui leur a été donnée sur le trésor de l'Eglise, les Souverains Pontifes ont appliqué à la voie figurative de la Croix les mêmes privilèges dont leurs pieux prédécesseurs avaient enrichi la voie réelle du Calvaire ; ils ont permis que cette voie sainte fut érigée dans toutes les églises, les oratoires publics et, au besoin même, dans les chapelles privées, rapprochant ainsi de nous le salut jusqu'à le mettre sous notre main et ouvrant, pour ainsi dire, cette fontaine de grâces à la porte de chacune de nos maisons, afin que tous puissent librement y puiser les eaux de la vie éternelle ; ils n'ont cessé d'engager tous les fidèles à remplacer le voyage aux saints lieux par un pèlerinage spirituel qui consisterait à parcourir dans un sanctuaire quatorze stations, en y méditant les principales circonstances de la douloureuse Passion du Sauveur ; et ils ont accordé à ceux qui feraient ce

pieux exercice avec les dispositions convenables toutes les indulgences accordées à la visite des saints lieux de Jérusalem.

Et une telle libéralité ne doit pas nous surprendre ; nous ne devons pas être étonnés que l'Eglise ait tellement enrichi une pratique si facile et l'ait autant favorisée de ses largesses que le pèlerinage si pénible de la Terre-Sainte.

En temps d'abondance et de fertilité, le monarque prudent ferme les greniers publics et suspend les distributions générales de froment, de peur que les sujets confiants dans la libéralité de leurs princes, ne s'endorment dans la paresse et négligent la culture de la terre ; mais quand vient la stérilité, quand l'épuisement des forces s'accroît avec l'augmentation des besoins et de la famine, alors le souverain ouvre ses greniers et distribue le froment aux indigents.

De même, dans les siècles de ferveur où la vivacité de la foi enfantait de nombreux sacrifices, l'Eglise, en bonne mère, se montrait parcimonieuses dans ses grâces spirituelles, de peur d'attiédir la générosité et le pieux élan de ses enfants ; mais quand la disette, c'est-à-dire, la froideur, l'indifférence religieuse est venue s'abattre sur le monde, l'Eglise a ouvert tout grands ses trésors dont Jésus-Christ lui a donné la clef et elle a multiplié avec une prodigalité et une facilité extrêmes les indulgences et les faveurs, pour ôter tout prétexte à la lâcheté ou à la tiédeur et pour procurer, comme malgré eux, le salut de ses enfants.

Clément XI, Benoît XIV se distinguèrent d'une manière toute particulière par leur grand zèle à étendre dans toute la chrétienté la dévotion au Chemin de la Croix. Ils n'oublièrent rien pour engager tous les fidèles à l'embrasser ; et la regardant comme le moyen le plus efficace pour procurer le renouvellement des mœurs, pour exciter et entretenir la ferveur dans tous les lieux où elle serait établie, ils exhortèrent MM. les curés à l'ériger dans leurs paroisses, leur représentant que la proximité de l'une à l'autre ne devait pas être une raison suffisante pour qu'un zélé pasteur privât son troupeau d'un si précieux trésor.

Clément XIV regardait cette pratique comme très importante

et, afin qu'il n'y eut aucune circonstance qui put nous en détourner, il accorda qu'en cas de maladie ou de voyage, ou quand, pour d'autres raisons semblables, nous serions dans l'impossiblité de visiter ces stations, nous gagnerions alors toutes les indulgences attachées au Chemin de la Croix, en récitant quelques prières devant un crucifix béni pour cette fin que nous tiendrions en mains.

Art. 3. — *Le Chemin de la Croix et les Saints*

La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ a été de tout temps la dévotion passionnée, on peut dire, de tous les saints. C'est là qu'ils ont puisé cet ardent amour de Dieu, cette charité dévouée pour le prochain, ce détachement complet des choses de la terre, cette abnégation totale du moi, enfin cette soif inaltérable de souffrances. Aussi voyons-nous que ceux-là se sont élevés au plus haut degré de sainteté qui ont le plus aimé et le mieux imité Jésus souffrant.

Ce sont les Fransiscains qui ont le plus contribué à étendre et à propager dans le monde cette dévotion si éminement salutaire du Chemin de la Croix. Pèlerin de la Terre Sainte au début de sa mission, le patriarche séraphique avait mérité de recevoir les stigmates du divin Crucifié le jour même où l'Eglise célèbre la fête de l'Exaltation de la Croix. En héritant de sa ferveur pour le culte de Jésus souffrant, ses enfants spirituels étaient tout indiqués pour tracer aux fidèles la voie du Calvaire, eux à qui l'Eglise a confié, depuis tant de siècles, la garde du Saint Sépulcre. Aussi se sont-ils toujours appliqués avec un zèle infatigable à multiplier les Chemins de Croix dans toutes les contrées où ils ont vécu.

Pendant ses quarante années d'apostolat, saint Léonard de Port-Maurice n'a rien négligé pour rendre populaire cette dévotion. Non content d'établir en tous lieux le Chemin de la Croix, d'en recommander la pratique en toute rencontre et aux personnes de toute condition, tant séculières que régulières, et de stimuler le zèle de ses confrères et des supérieurs ecclésiastiques

à la propager, il laissa en outre plusieurs écrits précieux sur cette salutaire dévotion.

" Vénérables Prélats, s'écriait-il, voulez-vous bannir du milieu de vos peuples les vices qui les dominent ? Le moyen vous en est offert : établissez en leur faveur le Chemin de la Croix et vous verrez les choses changer de face ; vous serez bientôt témoins des merveilleux effets, que produit le souvenir fréquent de la Passion de Jésus-Christ. Plusieurs curés ont observé que cette sainte pratique faisait une telle impression sur leurs paroissiens qu'après avoir fait le Chemin de la Croix, on les voyait remplis de dégoût des choses du monde et témoigner la plus grande aversion pour les jeux, les divertissements et les plaisirs auxquels on n'a que trop malheureusement l'habitude de se livrer pendant les jours qui devraient être sanctifiés d'une manière toute particulière. "

" Cette dévotion, disait-il, est la plus excellente, la mère, la reine de toutes les dévotions ; elle est le fléau du péché, le meilleur de tous les remèdes contre la contagion de l'impureté et du libertinage. O Chemin précieux de la Croix, chemin utile aux justes et aux pécheurs, aux vivants et aux morts, pour le temps et pour l'éternité ! "

" Il m'est arrivé, disait-il encore, dans le cours de mes missions, de trouver une paroisse où les fidèles faisaient le Chemin de la Croix, non seulement les dimanches et fêtes mais encore tous les jours de l'année ; chacun d'eux touché de l'état douloureux où il voyait que nos offenses avaient réduit Jésus-Christ, demandait à chaque station d'être préservé du péché mortel qu'il se proposait fortement d'éviter. Je puis assurer qu'ils étaient fidèles à leurs promesses et que les péchés graves étaient bannis de cet heureux peuple... "

" Permettez-moi, vénérables évêques, curés et autres ministres de Jésus-Christ, permettez-moi de me jeter à vos pieds en vous suppliant de ne rien négliger pour établir le Chemin de la Croix. Je vous conjure, *in visceribus Christi*, ne différez pas d'ouvrir aux fidèles un trésor où ils trouveront un principe de leur conversion, les moyens de persévérer dans la justice, de quoi satis-

faire à leurs dettes et à celles des âmes du purgatoire, enfin une source intarissable de grâces, de mérites et de toutes les bénédictions du ciel. Si Dieu est si sévère à l'égard du serviteur qui aura caché un réel talent, quel compte terrible ne fera-t-il pas rendre à celui qui aura caché à son peuple un trésor qui en renferme un si grand nombre dont le prix est infini ! "

" Quelle plus douce consolation spirituelle pour une âme juste, écrit encore ce grand saint, que d'aller d'une croix à l'autre, d'une station à l'autre comme une abeille diligente en quête de miel, et d'extraire, pour ainsi dire, de chaque mystère un nectar délicieux, une consolation sensible qui réjouit le cœur et lui fait goûter un paradis anticipé ? Ah ! Bienheureux les fidèles qui possèdent dans leur paroisse un exercice si religieux. C'est en réalité une échelle par où les âmes peuvent à leur gré monter au ciel pour y jouir de Dieu ; ou plutôt Dieu lui-même vient sur la terre combler de bienfaits les âmes qui pratiquent cette dévotion, ainsi que Notre-Seigneur le révéla à une religieuse espagnole morte en odeur de sainteté : " Sache, ma fille, lui dit-il, que le Chemin de la Croix est un trône où reposent les trois personnes de la Sainte Trinité et qu'il est moralement impossible que les âmes qui sont assidues autour de ce trône, c'est-à-dire, qui pratiquent fréquemment cet exercice, viennent à se perdre. "

Un grand nombre de saints se sont plu à exalter jusqu'aux nues cette sainte pratique.

Saint Augustin disait " que rien n'est plus utile pour acquérir le salut éternel que de penser tous les jours aux peines que Jésus-Christ a souffertes pour l'amour de nous. Quelques instants de pieuse méditation sur la Passion du Sauveur sont plus méritoires que des jeûnes multipliés au pain et à l'eau. "

Saint Bonaventure écrit : " qu'il n'y a pas d'exercice de piété plus propre à porter une âme à la sainteté que la méditation de la Passion du Sauveur, " ce qui est l'unique but du Chemin de la Croix, " attendu, ajoute-t-il, que cette méditation ne rend pas seulement l'homme semblable aux anges mais le divinise en quelque sorte. "

" Les plaies de Jésus, dit-il encore, sont toutes des plaies d'amour ; ce sont des dards et des flammes qui blessent les cœurs les plus durs et qui embrassent les âmes les plus glacées ... Si vous voulez attirer sur vous grâce sur grâce, croître de vertu en vertu, livrez-vous tous les jours à l'exercice du Chemin de la Croix. "

Saint Thomas, interrogeant saint Bonaventure lui demandait où il avait puisé les trésors de science qui enrichissaient ses ouvrages, et le docteur séraphique, montrant le crucifix, répondit " voilà mon livre. " C'était la traduction du mot de saint Paul disant : " qu'il ne voulait savoir autre chose que Jésus, et Jésus crucifié."

" Rien n'est plus agréable et plus précieux aux yeux de Dieu que de voir les chrétiens méditer les mystères de la Passion du Sauveur et en faire l'objet d'une amoureuse contemplation. " Ce sont là les paroles de Pierre de Blois: " On ne saurait décrire ni expliquer, dit-il encore, on ne saurait même pas imaginer tous les biens que procurent le souvenir et la méditation de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur. De tous les exercices de piété auxquels peuvent vaquer les chrétiens, c'est sans contredit le plus utile, le plus efficace et le plus salutaire. "

" Le Chemin de la Croix, selon Thomas a Kempis, c'est la voie royale. Pourquoi, dit-il, craignez-vous de porter la croix par laquelle on arrive au royaume du ciel ? Dans la croix est le salut : dans la croix est la vie, dans la croix est un rempart contre les ennemis ; dans la croix est l'abondance des douceurs célestes ; dans la croix est la force de l'âme ; dans la croix est la joie de l'esprit ; dans la croix est le comble de la vertu et la perfection de la sainteté... Allez où vous voudrez, cherchez tout ce qu'il vous plaira, vous ne trouverez ni une voie plus élevée ni une voie plus sure que la voie de la Sainte Croix. "

Le pieux Thaulère résume ainsi les fruits de l'exercice du Chemin de la Croix: "1o) La méditation assidue de la Passion dispose l'homme à abandonner le péché et à se réconcilier avec Dieu ; 2o) elle lui inspire la confiance de résister aux tentations ; 3o) elle lui suggère des forces pour faire le bien ; 4o) elle augmente

la grâce dans l'âme et multiplie les secours d'en haut ; 5o) elle lui fait approfondir les mystères de la foi ; 6o) lui dispense toutes les faveurs célestes ; 7o) lui inspire au moment de la mort la certitude du salut ; 8o) et enfin, lui assure une vie parfaite ici-bas et la salut éternel après cette vie. "

Saint François de Sales, encourageait les fidèles à faire le Chemin de la Croix et il ne craignait pas de dire qu'il y a pas de plus puissant aiguillon pour nous faire avancer en l'amour divin que la considération des souffrances et de la mort du Fils de Dieu.

En faisant le Chemin de la Croix, à cette école de Jésus crucifié, d'après saint Alphonse de Liguori, les chrétiens apprennent la pratique de toutes les vertus. " Fortifiés en voyant Jésus sur la croix, dit-il, ils aiment les mépris plus que les mondains n'aiment les honneurs du monde. En voyant Jésus mourant sur la croix, ils cherchent à se détacher des biens de la terre. En le voyant tout en plaies, ils ont horreur des plaisirs sensuels et ne pensent qu'à affliger leur chair afin de s'unir par leurs souffrances à Jésus crucifié. En voyant comment Jésus obéit et se conforme en tout à la volonté de son Père, ils s'efforcent de rendre toutes leurs inclinations conformes au bon plaisir du Seigneur. En voyant la patience avec laquelle Jésus endura tant de tourments et d'opprobes, pour l'amour de nous, ils supportent avec résignation, et même avec joie, les injures, les maladies, les persécutions, et toutes les cruautés des tyrans. En voyant enfin l'amour que Jésus-Christ nous témoigne dans le sacrifice qu'il fait pour nous de sa vie sur la croix, ils sacrifient à Jésus-Christ tout ce qu'ils ont, biens, plaisirs, honneurs, vie. "

Albert le Grand va jusqu'à dire " qu'on mérite davantage par une seule pensée sur la Passion de Jésus-Christ, " et conséquemment en faisant une seule fois avec dévotion le Chemin de la Croix, " qu'en jeûnant tous les vendredis, pendant une année entière, au pain et à l'eau, qu'en se donnant plusieurs fois la discipline, qu'en récitant tout le psautier, qu'en faisant à pieds nus le pèlerinage de saint Jacques en Galicie. "

Et ces sentiments des saints d'expliquent facilement. Ils savaient qu'il n'y a pas une dévotion plus recommandée par L'Ecriture, plus digne d'une âme chrétienne, plus utile à notre salut que la pensée de la Passion de Jésus-Christ. " *Recogitate, serio cogitate, considerate, expendite, eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem* : " dit saint Paul (*Heb.* XII, 3.) pensez et repensez sérieusement et avec application d'esprit à Celui qui a souffert des pécheurs une si grande contradiction contre lui-même. " " *Gratiam fide jussoris tui ne obliviscaris* ; *posuit enim pro te animan suam* ; (*Eccl.* XXIX, 20) gardez-vous bien d'oublier la grâce qu'il vous a faite Celui qui s'est rendu votre caution, car il a engagé sa vie pour vous. " *Recordare paupertatis meæ, absinthii et fellis*, souvenez-vous de ma pauvreté, du fiel et des amertumes que j'ai goûtées pour vous " nous dit le Fils de Dieu par Jérémie.

Saint François méditant un jour sur la Passion de Jésus et pensant n'être ouï de personne, pleurait amèrement et soupirait ; il sanglotait et se lamentait. Un saint homme, l'ayant entendu, y accourut comme au secours d'un homme qu'on eut égorgé et, le trouvant tout seul, il lui dit : pourquoi pleurez-vous de la sorte ? Hélas, dit le saint, c'est que je considère que Jésus a tant souffert pour nous et que cependant personne n'y pense. Et ayant dit cela, il continua à gémir comme auparavant et ce bon jeune homme se mit aussi à pleurer avec lui.

Faisons comme eux, si nous avons tant soit peu d'amour et de tendresse pour notre Sauveur ; et si nous voulons faire un grand progrès dans le chemin de la perfection, jetons souvent les yeux sur le Fils de Dieu crucifié et sur les exemples de vertus qu'il nous a donnés sur la croix.

CHAPITRE DEUXIÈME

CE QUE L'ON VOIT EN FAISANT LE CHEMIN DE LA CROIX

L'histoire rapporte que le roi Seleucus, ayant été chassé de son royaume par son peuple révolté, s'embarqua à la hâte pour trouver une contrée plus hospitalière ; mais à peine fut-il en mer qu'une horrible tempête se souleva et, brisant son vaisseau, rejeta cet infortuné monarque exténué et transi sur la plage même qu'il venait de quitter. A la nouvelle de son naufrage, ses cruels sujets accoururent sur le rivage pour satisfaire encore leur joie féroce et insulter à leur souverain désarmé. Cependant le spectacle de ce pauvre Seleucus, gisant à demi mort sur le sol, désarma la colère des séditieux ; leur courroux se changea en commisération ; ils recueillirent leur roi, l'entourèrent de tous leurs soins et le conduisirent triomphalement sur son trône, témoignant ainsi que rien n'est si capable que l'infortune d'exciter l'affection, même dans les cœurs les plus haineux.

De même si dur que puisse être le cœur d'un chrétien, si froids que puissent être ses sentiments envers Jésus-Christ, lorsque, suivant le Chemin de la Croix, les traces sanglants de ses pas, il contemple ce corps sacré tout déchiré par les plus rudes tortures, il lui est impossible de ne pas ressentir de l'amour pour lui. Toutes les plaies du Sauveur sont autant de bouches éloquentes qui touchent les cœurs les plus endurcis et mêmes embrasent les âmes les plus froides. " O bonté ineffable du Fils de Dieu à l'égard des pécheurs, s'écrie saint Bernard, à la vue de Jésus souffrant, *O ineffabilem Filii Dei erga peccatores charitatem !* "

Et saint François de Sales ne craint pas de le dire : il n'y a pas de plus pressant aiguillon pour nous faire avancer dans l'a-

mour divin que la considération des souffrances et de la mort du Fils de Dieu ; et le mont du Calvaire est la vraie école de l'amour ; témoin, continue ce saint, ce gentilhomme qui, après avoir parcouru dans la Terre Sainte les lieux sacrés par les sueurs et le sang du Rédempteur, se sentit tellement pressé de l'amour divin, que ne pouvant résister à l'impétuosité de ses flammes, il expira en prononçant ces mots qu'on trouva gravés sur son cœur : O Jésus, Jésus, mon amour !

Et de plus le Chemin de la Croix est un véritable livre où dans une série de tableaux nous sont donnés tous les enseignements utiles à nos âmes.

Art. 1. — *Jésus trahi et condamné*

A celui qui fait le Chemin de la croix s'offre d'abord la perfidie du traître poussé par son infâme malice jusqu'à livrer son Seigneur et son Dieu.

Quand Jésus célèbra la dernière Pâques avec les Apôtres, il leur adressa ces paroles : " En vérité, je vous le dis, un de vous me trahira. " Les onze apôtres pleins de droiture et de sincérité l'interrogèrent en lui disant : " Seigneur, est-ce moi ? " Judas lui fit la même demande, alors que déjà il l'avait vendu aux Juifs pour trente deniers.

A la perfidie il joignit le sacrilège en recevant dans son cœur souillé le corps et le sang de l'adorable Sauveur. Aussitôt après, il sortit pour accomplir son infâme projet et livra à ses ennemis la victime qu'ils voulaient immoler à leur jalousie. " Celui que je baiserai, leur dit-il, prenez-le sûrement et amenez-le. " Et en ce moment donné, ce misérable s'approcha de Jésus et lui dit avec une bienveillance affectée, avec un calme hypocrite : " Maître, je vous salue. " Et il embrassa Jésus.

O l'infâme ! il l'appelle son maître lorsqu'il l'a vendu pour quelques pièces d'argent, lorsqu'il le livre comme un vil esclave, lorsque lâche apostat, il a déserté sa divine école pour se prêter aux inspirations de Satan et accomplir l'œuvre de l'enfer !

" Arrête, ô Judas, s'écrie saint Augustin, quel odieux sacrilège est donc le tien ! Tu emploies un gage d'amour pour faire une profonde blessure et, sous le symbole de l'amitié, tu donnes la mort. "

" O perfidie, dit également saint Ambroise, comment oses-tu changer en signe de trahison la marque la plus expressive de l'union et de l'amitié ? "

Et comme les paroles de notre divin Sauveur nous donnent une juste idée de sa bonté ! " Mon ami, dit-il, au perfide qui le livrait; à quel dessein êtes vous venu ? Quoi donc, Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! "

Jésus appelle ce traître du nom si doux d'ami ! Il savait que ce misérable allait consommer son crime et il voulut employer tout ce que la charité a de puissance afin d'amollir son cœur endurci et de le reconquérir à la grâce, au salut, à la vie ! Il ne refuse pas d'approcher ses lèvres qui ne trompent jamais de celles où la malice abondait et de répondre par un baiser paternel au baiser perfide, afin de procurer à ce misérable tout ce qu'il y a de plus propre à toucher son cœur endurci. Il faudrait avoir un cœur de pierre pour n'être pas touché jusqu'aux larmes en voyant d'une part une trahison si noire et, de l'autre, tant de douceur et de bonté.

" O admirable bonté du divin Maître envers l'infâme disciple, s'écrie saint Bonaventure. Cette ineffable douceur d'âme que Notre Seigneur donne en exemple aux hommes n'est-elle pas plus incompréhensible encore que la malice du traître ? "

Judas était l'un des douze apôtres de Jésus-Christ ; il avait vécu dans la compagnie de Celui qui est la sainteté même ; il avait reçu de son divin Maître les faveurs les plus signalées. Et pourtant il est tombé ; son nom rappelle désormais un homme à jamais déshonoré, maudit de la terre et du ciel. Comment cet astre s'est-il obscurci ? Comment cette colonne du temple de la nouvelle loi a-t-elle été renversée ?

On peut facilement trouver dans les Livres Saints les causes de cette terrible chute. D'ordinaire on ne franchit pas d'un seul

pas la voie du mal ; ce n'est que par degré qu'on quitte le sentier de la vertu, qu'on s'adonne au vice et que l'on arrive, comme Judas, au funeste état d'endurcissement dans le péché.

En remontant au principe, on pourrait trouver que le premier pas de Judas a été une de ces fautes que nous commettons peut-être sans scrupule et qui prédisposent à en commettre de plus considérables jusqu'à ce que les plus graves n'aient plus rien qui effraye.

L'Evangile nous dit que Judas manquait de charité pour le prochain : " Il se souciait peu des pauvres, " écrit saint Jean. (XII. 6) Or qui n'aime pas les pauvres, qui sont nos frères, demeure dans la mort ; et, dans cet état, que pouvait produire Judas, sinon des fruits de mort.

Judas avait l'esprit de critique : " Pourquoi répandre ce parfum ? dit-il en blâmant l'action de Madeleine ; on aurait pu le vendre plus de trois cents deniers." (MARC, XIV, 5)

Il montrait un penchant pour l'avarice. Ce qui précipita Judas au plus profond abîme d'iniquité, ce fut une avare convoitise, l'esprit d'intérêt... la passion de posséder. Et tandis que son cœur s'attachait à l'argent, il perdait l'amour de son Maître. Rien d'étonnant qu'il eut la pensée de le vendre.

Il était dissimulé, hypocrite ; il voilait sa passion des apparences de la charité. " Que n'a-t-on vendu ce parfum, dit-il, trois cents deniers qu'on aurait donnés aux pauvres ? " (ST JEAN XII) Et, au témoignage de saint Jean, ce n'étaient pas les misères du pauvre qu'il avait en vue, mais bien l'argent qu'il aurait gardé.

Il avait le mépris des avertissements de Jésus. " Est-ce moi qui vous trahirai ? " et déjà ce misérable l'avait vendu aux Juifs.

Tels furent les pricipaux degrés de la chute de Judas, chute si profonde que la seule pensée en fait frémir. Il avait commencé par de petits larcins, continué par l'hypocrisie, le mensonge, et il en était arrivé ainsi à ce point de perversité de conclure un

infâme marché avec les Juifs pour leur livrer le divin Maître. Avec quelle rapidité il était tombé jusqu'au fond de l'abîme du mal !

Cette conduite de Judas est bien de nature à nous faire trembler. Appelé à la suite de Jésus-Christ, comblé de grâces et de faveurs, témoin des sublimes leçons et des exemples de ce divin Maître ; il s'est néanmoins perdu. Et cela, parce que peu à peu il s'est laissé aller à des fautes qui paraissent légères et qui pourtant le disposaient à commettre son crime.

Le prêtre doit souvent sonder son cœur en présence de Jésus-Christ pour voir quels sentiments règnent en lui ; pour chercher s'il n'est pas l'esclave de quelque passion déréglée.

N'aurait-il pas quelque affection aux biens de la terre ? Quel malheur quand il paraît travailler pour l'argent ! Son ministère alors est tout de suite nullifié. " *Avaro nihil est scelestius,* " dit l'Esprit-Saint (*Eccl.* x). Nous pouvons dire aussi que rien n'est plus contraire à l'esprit du ministère que l'amour de l'argent. Dieu n'est ni or, ni argent ; et l'homme d'argent ne saurait être l'homme de Dieu. Messager céleste, ambassadeur de Dieu, le pasteur ne doit aspirer qu'au ciel, ne vouloir que Dieu; c'est l'héritage qu'il a choisi quand il a été fait clerc : " *Dominus pars hæreditatis meæ.* " (*Ps* XVI)

A-t-il toujours à cœur de fuir toute dissimulation ? d'être toujours franc et ouvert ? L'hypocrisie, quel qu'en soit l'objet, est toujours odieuse à Dieu qui est la vérité même.

Pratique-t-il toujours la charité envers ses supérieurs ? Il n'a pas à discuter l'autorité ; son devoir est de lui obéir.

A-t-il pour maxime de s'abstenir de toute médisance, de toute appréciation malveillante et téméraire ? N'est-il pas de ceux pour qui les œuvres et la conduite des autres sont toujours dignes de reproches ?

Sans aller jusqu'au sacrilège, quand il dit la sainte Messe, la dit-il toujours au moins avec la ferveur voulue ? Ne la dit-il pas parfois avec une tiédeur qui peut insensiblement le conduire à une communion indigne ?

Qu'il ne cesse de demander à Dieu d'avoir pitié de sa faiblesse. En quel abîme ne pourrait-il pas tomber, si Dieu ne lui tendait la main pour le soutenir et n'envoyait son ange pour guider ses pas !

* * *

Pendant que les soldats traînaient le Sauveur au palais des pontifes, que devenaient ses apôtres bien aimés ? Comme il l'avait prédit tous furent plus ou moins scandalisés en voyant qu'il se laissait prendre par ses ennemis. Après avoir protesté qu'ils n'abandonneraient jamais leur divin Maître, aucun n'eut le courage de l'accompagner à Jérusalem.

Après les premiers moments de terreur passés, Pierre cependant se décida de suivre la troupe qui amenait Jésus. Il se mêla aux ennemis de son divin Maître. Son âme était navrée et, sur son visage, malgré ses efforts, se peignaient l'inquiétude et la tristesse. Le voyant ainsi sombre et silencieux, on le reconnut comme un des compagnons du Sauveur et on lui demanda " s'il n'était pas avec le Galiléen. " Par trois fois il eut la force d'affirmer qu'il *ne connaissait pas l'homme dont on parlait et ne faisait pas partie de ses disciples.*

Il ne connaissait pas cet homme ! Mais il l'avait vu semer les miracles sur ses pas ; il l'avait vu rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, guérir les paralytiques, ressusciter les morts !

Pierre ne tarda pas à comprendre toute la gravité de sa faute. Lui, le pauvre pêcheur de Génézareth, élevé à la dignité d'apôtre et d'ami de Jésus ; lui, la pierre fondamentale sur laquelle le Maître pensait bâtir son Eglise ; lui, le témoin et l'objet de tant de miracles, lui qui proclanait hautement la divinité de Jésus, il venait de le renier lâchement, de jurer qu'il ne le connaissait pas, après lui avoir juré, quelques heures auparavant, d'aller en prison et de mourir avec lui, plutôt que de l'abandonner ! Et son Maître sans doute savait ce crime ; car rien n'échappait à sa divine clairvoyance !

Cette pensée le poursuivait lorsque Jésus, condamné à mort, et entouré de ses ennemis, passa près de lui. Pierre avait les larmes

dans les yeux ; son âme brisée demandait grâce. Jésus en eut pitié ; au lieu de détourner la tête, il arrêta son regard sur l'apôtre infidèle, mais avec tant de bonté, tant d'amour, tant de doux reproche que Pierre sentit son cœur se fondre dans sa poitrine.

Ce regard de bonté était l'éclair qui montrait à Pierre le précipice où il était tombé ; ce n'était pas un regard de dédain mais de compassion et d'amour, qui faisait saisir au coupable l'énormité de sa faute tout en lui faisant comprendre que le divin Sauveur l'aimait toujours et l'appelait à lui. Son repentir le rétablit non seulement dans la grâce, mais dans tous les privilèges que lui avaient valus, avant sa faute, la vivacité de sa foi et l'ardeur de son amour.

La conversion de Pierre fut prompte. Au premier regard de Jésus, il rentra en lui-même, déplora son malheur, ne mit aucun intervalle entre son crime et son repentir.

Sa conversion fut prudente ; il se hâta de fuir l'occasion du péché ; il s'éloigna de ceux dont l'occasion lui avait été nuisible.

Sa conversion fut sincère ; des larmes coulèrent de ses yeux, mais elles avaient leur source dans un cœur désolé. Il ne dit rien parce qu'une grande douleur est toujours silencieuse ; mais ses pleurs parlèrent assez et lui procurèrent l'efficacité d'un nouveau baptême. Ses regrets furent permanents ; toujours pénétré de confusion, il ne cessa jamais de gémir sur son péché ; chaque nuit, au chant du coq, comme l'atteste saint Clément, il se leva pour pleurer son infidélité et demanda pardon à Jésus-Christ.

Sa conversion fut fervente. " Le motif qui lui fait verser des larmes, dit saint Jean Chrysostôme, n'est pas la crainte de la peine qu'il a méritée, c'est le regret d'avoir offensé son Dieu, d'avoir renié son adorable Maître pour qui il a une si vive affection. "

* * *

Le Sauveur eut ses raisons pour permettre tant de faiblesse

dans celui qu'il avait désigné pour être la pierre fondamentale de son Eglise. Nous pouvons en considérer quelques unes.

La première, c'est afin que personne ne présume trop de lui-même ; car un apôtre si chéri, si prévilégié est tombé ; et afin que chacun prenne pour soi ce conseil de saint Paul : " que celui qui croît être ferme prenne garde de tomber. " (I *Cor*, x, 12) Pierre est tombé pour avoir manqué de vigilance, pour s'être joint à une société de méchants. Evitons donc le monde et ceux qui peuvent nous éloigner de Dieu. Il est tombé pour s'être imprudemment jeté dans l'occasion de pécher. Quelle précaution ne devons-nous pas prendre, nous si faibles, nous qui chancelons au premier souffle de la tentation! Comprenons bien que celui qui s'expose au danger y périra, que dans l'occasion dangereuse l'esprit se trouble, le cœur s'amollit, la séduction devient de plus en plus forte et bientôt l'on succombe.

La deuxième, c'est afin que nul ne manque de confiance dans quelque abîme qu'il se voie tombé ; car Pierre, après avoir commis une si grande faute, recouvra par les larmes l'amitié de Dieu, devint le prince des apôtres, le chef de l'Eglise et le grand dépositaire des clefs du royaume du ciel.

La troisième, c'est afin que l'apôtre restât humble et plus intérieur. Saint Augustin exprime ainsi cette vérité : " J'ai afflrmé, dit-il, qu'il est utile aux orgueilleux de tomber dans quelque faute ouverte et manifeste afin que par là ils se déplaisent à eux-mêmes, eux qui sont tombés pour s'y être trop complu. Pierre se déplut à lui-même d'une manière plus salutaire quand il pleura sa faute qu'il ne s'était complu en lui quand il présuma de sa constance. "

La quatrième raison, c'est que celui qui devait être le pasteur de l'Eglise apprit par la faute qu'il avait commise, combien il devait être compatissant pour les péchés des autres, car la miséricorde dont le Seigneur usa envers Pierre fut sous tout rapport grande et digne d'un souvenir éternel. L'esclave renie son Seigneur qui meurt pour lui innocent et, au milieu des angoisses de la mort que ce Seigneur subit, et au moment où l'exclave commet sa faute, le Seigneur le regarde pour le sauver et lui donne la main pour qu'il ne se perde pas éternellement. Assuré-

ment il convenait que le Maître de la vie se montrât ainsi miséricordieux et compatissant ; et il fallait également que Pierre fut à ce point l'objet des bontés de ce Dieu, Pierre ce suprême pasteur qui devait un jour à la place du Seigneur paître son troupeau, afin qu'il se rappelât de la sorte la pitié que son Maître avait eu envers lui et qu'il n'abandonnât aucune brebis, quelque infirme, rebelle, ou égarée qu'elle fut.

Nous aussi, nous avons eu comme Pierre le malheur d'offenser Dieu et sur nous aussi le divin Sauveur a jeté un regard de pitié et d'amour. Avons-nous comme le Prince des apôtres correspondu à la grâce qui nous a été faite ? Après avoir imité Pierre dans son égarement, imitons-le dans sa pénitence ; que notre conversion soit inspirée par l'amour plutôt que par la crainte.

* * *

Appelé devant le tribunal sacrilège des prêtres de la loi, Jésus déclara son éternelle grandeur ; il se dit le Fils de Dieu. Et Fils du Dieu vivant, il fut regardé comme un blasphémateur, condamné à mort comme un impie et abandonné entre les mains des valets qui devaient épuiser sur sa personne tous les genres d'outrages.

A nous de contempler ce visage auguste, l'admiration des hommes et l'amour des anges ; il est souillé par les crachats de bouches immondes, frappé par des mains forcenées, couvert par dérision d'un voile, et le Maître de l'univers est soufflété comme le plus méprisé des esclaves. Pour toute vengeance, il regarde avec un divin calme et, d'une voix pleine de douceur et de dignité céleste, il répond : " si j'ai mal parlé, montrez en quoi j'ai mal parlé, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?

" O magnanime, O doux et bon Jésus, s'écrie saint Bonaventure, quel homme parmi tous ceux qui vous connaissent et vous aiment, pourrait retenir ses larmes, en voyant ce que votre amour pour nous vous fait souffrir ? "

Les horribles outrages que les Juifs firent supporter à Jésus chez Caïphe ne peuvent satisfaire leur fureur ; ils le saisirent

pour l'amener garroté au prétoire de Pilate comme on jette à une bête une pitance à dévorer. Ils voulaient pour le Saint des saints, et ils demandaient à grands cris le supplice de la croix. Et lui, pareil à l'agneau devant la main qui le tond, se tient doux et silencieux devant le juge inique. Les faux témoignages s'accumulent, des cris tumultueux se font entendre ; mille voix demandent la mort pour l'Auteur de la vie ; et voilà qu'un scélérat homicide, un odieux voleur lui est préféré par la multitude. A ce peuple en délire il faut les ténèbres et non la lumière.

Nous pouvons voir où peut conduire la faiblesse. Pilate n'ignorait pas qu'une basse envie toute seule et non l'amour de la justice poussait les chefs du peuple à vouloir la mort de Jésus ; lui-même reconnaissait tout haut l'innocence du divin accusé et déclarait qu'il ne voyait en lui aucune cause de mort. Vaincu par le respect humain, il prit sa part du grand déicide. Il fit conduire l'innocent au tribunal d'Hérode ; et quand celui-ci le lui eut renvoyé avec d'infâmes moqueries, il donna l'ordre de le dépouiller de ses vêtements et de flageller sa chair délicate et virginale. Rien alors n'arrêta plus la férocité des bourreaux ; ils se donnèrent le plaisir barbare de déchirer, de meurtrir le corps de Jésus dont le sang coula avec abondance et rougit la terre.

A nous d'arrêter nos regards et de considérer notre divin Sauveur lié comme un criminel, vêtu d'un habit d'opprobre et de honte comme un insensé, livré à la merci d'une soldatesque sans pitié, environné d'ennemis cruels et avides de son sang, accompagné d'une vile populace qui l'insulte sans relâche et le couvre d'ignominie. Il est rejeté par le peuple de son choix. Lui qui est la lumière du monde, il se voit méconnu par ceux qui avaient été les plus éclairés de cette lumière divine ; lui, le Verbe de Dieu, qui dans Jérusalem même a paru plein de grâce et de vérité, manifestant une science et une sagesse infinies, s'y trouve maintenant honni, bafoué, tourné en dérision, traité comme un insensé, un infâme.

A nous d'écouter Jésus qui semble nous dire : " Me voici au pouvoir d'ennemis furieux ; personne ne prend ma défense ; mes amis et mes proches m'ont abandonné ; mes apôtres m'ont

délaissé ; je porte seul le poids de ma douleur parce que seul je dois porter le poids de vos péchés. La peine que j'éprouve est celle qu'ont méritée vos fautes ; ces chaînes m'accablent, ce sont les liens par lesquels le démon vous retenait captifs et vous entraînait dans l'abime éternel. Je souffre patiemment qu'on profère contre moi d'horribles imprécations afin de vous préserver de la malédiction divine que vous avez méritée. Je me résigne à tous les mauvais traitements qu'on exerce sur moi, afin de vous exempter de la peine réservée aux pécheurs ; je n'empêcherai point que le tribunal où l'on me conduit prononce une sentence inique et cela afin de vous préserver de la sentence de damnation qui vous était justement due. "

Quel sentiment de reconnaissance doit donc exciter en nous ce dévouement de Notre-Seigneur se sacrifiant ainsi pour nous sauver ! Comme il nous enseigne d'une manière sublime la patience et l'humilité ! En butte à tous les mépris, il se tait, il souffre tout sans se plaindre, il prie pour ses ennemis.

" Pourquoi, dit saint Pierre d'Amiens, la tête de ton Sauveur est-elle entourée de cette couronne d'épines aiguës, de cette couronne de plaies profondes ? N'est-ce pas pour te dire de purifier tes intentions et toutes tes pensées ? Pourquoi ses yeux restent-ils fermés, sinon pour te montrer que tu dois renoncer à voir la vanité ou, si tu la vois, pour que tu cesses d'y attacher ton cœur ? Ces oreilles qui écoutent dans les cieux les cantiques des anges, n'entendent plus sur la terre que des cris de mort, pour que tu fermes les tiennes aux voix médisantes, pour que tu les ouvres aux gémissements du pauvre. Le visage du plus beau des enfants des hommes est couvert de crachats immondes... insulté par des soufflets, pour que le tien se tourne vers le Seigneur. La bouche qui instruit les anges et les hommes est muette pour t'apprendre a mesurer tes paroles... Tout entier, il s'est donné à toi, tout entier, donne-toi à lui. "

Avec un sincère repentir pour les fautes commises, demandons-lui que son sang retombe sur nous, non en flots de colère mais en rosée féconde. Qu'il tombe sur notre intelligence pour y lancer les surnaturelles clartés d'une foi agissante et victorieuse ; qu'il

tombe sur notre volonté chancelante pour lui infuser les saintes énergies d'une vie d'immolation et de sacrifice ; qu'il tombe sur notre cœur engourdi pour y allumer les généresuses ardeurs d'une charité intense et communicative ; qu'il tombe sur notre âme appauvrie pour la revêtir des immortelles splendeurs de sa grâce régénératrice et déifiante.

Art. 2. — *Jésus et la Croix*

Notre divin Sauveur était épuisé par la longue et cruelle flagellation qu'il avait subie ; il était couvert des pieds à la tête de plaies sanglantes et de livides meurtrissures ; son corps brisé sous les coups, haletant, s'affaissait sur le sol rougi de son sang.

Qui pourrait dire ce qu'il souffrait en ce moment ? Il n'avait pris ni repos ni nourriture depuis sa sortie du Cénacle ; depuis de longues heures il avait été en butte à l'inhumanité d'un peuple en fureur ; il avait répandu son sang en grande abondance au jardin des Oliviers et surtout pendant la flagellation ; il portait la couronne d'épines sur sa tête endolorie ; il était par conséquent réduit à la plus grande faiblesse. Il pouvait à peine se soutenir et cependant on l'obligea à se charger de la croix qui était pour lui d'un poids écrasant. Il regarda avec calme, il accepta avec une résignation parfaite, même avec joie, comme lui étant présentée par son Père, cette croix douloureuse, ce bois d'ignominie qui devenait en ce jour le bois précieux entre tous, le bois rédempteur du monde, le trophée de la plus éclatante victoire, le sceptre du Roi des rois.

Contemplons avec toute la dévotion dont notre cœur est capable notre divin Sauveur cloué sur la croix et souffrant en cet état, les plus cruelles douleurs ; lisons sur ses traits contractés quelle est la violence des tourments qu'il endure ; écoutons ses gémissements, arrêtons nos regards sur ses mains et ses pieds percés, sur le sang qui en découle ; comprenons à cette vue combien il nous a aimés.

Et ce n'est pas seulement la vue des tourments qu'il va souffrir qui afflige notre divin Sauveur, c'est plus encore la vue des péchés dont il a pris la responsabilité et celle du grand nombre d'âmes qui ne profiteront pas de son sacrifice. Il est accablé de tristesse, parce qu'il se voit chargé devant son Père des péchés de tous les hommes. Ah ! qui nous donnera de connaître quelle confusion, quelle honte il éprouve quand il se considère en cet état ! Il est le Dieu trois fois saint et il paraît comme coupable de tous les péchés qui ont été commis sur la terre et qui le seront dans la suite des âges. Aussi en ce moment, ne se représente-t-il à l'esprit que des sujets de peine. Il voit dans le passé une suite incomparable de fautes depuis la désobéissance d'Adam jusqu'au sacrilège de Judas ; le présent accable son âme à la pensée du plus grand des forfaits ; il découvre dans l'avenir l'œuvre du péché se continuant sans interruption et cela malgré le sacrifice qu'il fait pour le détruire.

Il est accablé de tristesse parce qu'il envisage l'ingratitude et le malheur des pécheurs qui refuseront de profiter de ses souffrances et de sa mort, qui persisteront dans leur iniquité et mourront dans l'impénitence. C'est sur eux, c'est sur leur sort malheureux qu'il répand d'abondantes larmes. Son cœur se brise à la pensée de tant de chrétiens, membres de son corps mystique et qui en seront arrachés par le démon.

Suivons notre divin Sauveur sur la voie douloureuse à la trace du sang qui sort de ses plaies, qui se répand à terre où il est indignement foulé aux pieds.

Qui ne serait pénétré de la plus vive compassion en voyant le Dieu de toute éternité souffrir tant de douleurs ! Qui ne fondrait en larmes à la vue de cette adorable victime de notre salut, portant sur son épaule meurtrie le bois de son sacrifice !

Rappelons-nous que Celui qui est ainsi traîné au supplice le plus infâme, c'est le Verbe Divin, l'image parfaite du Père, l'objet de ses éternelles complaisances ; c'est le Messie promis à la terre ; c'est le Rédempteur du genre humain, c'est le Fils de la Promesse, en qui seront bénies toutes les nations, mais que son peuple répudie en ce moment.

Aux yeux des hommes qui ne jugent que par le dehors, c'est un criminel allant au lieu de son exécution ; aux yeux des anges, c'est le Pontife Universel et aussi la Victime du Salut entrant dans le sanctuaire, non avec le sang des animaux, mais avec son propre sang, dont l'oblation efface les péchés du monde.

En apparence, c'est un scélérat inspirant la répulsion de la terre ; en réalité, c'est le Maître Souverain donnant, en ce moment même, les enseignements de la plus sublime sagesse et appelant à sa suite un nombre infini de disciples, qui, comme saint Paul, se feront gloire de l'humiliation de la croix.

Il marche environné d'une multitude d'hommes furieux, qui paraissent animés de la rage des démons ; mais dans cette marche, il est acompagné des anges du Ciel, qui lui forment un cortège d'honneur et s'efforcent de réparer, par leurs adorations profondes, les outrages dont on l'accable.

Voyons aussi Jésus sentant ses genoux fléchir, ses dernières forces l'abandonner sous le poids de la croix. Voyons-le étendu par terre restant immobile sous le fardeau qui l'écrase, entouré de la foule inhumaine qui se rassasie de ses maux. Personne ne s'approcha de lui pour le secourir ; son état n'excite même pas la pitié dans le cœur de ses ennemis. Les chutes qu'il fait ne leur est qu'une occasion de renouveler les injures et les outrages dont ils l'accablent depuis qu'il est entre leurs mains. Ils le maltraitent cruellement pour le contraindre à se relever.

Regardons Jésus tombant sous le poids de la croix. Celui qui soutient le monde par sa volonté toute-puissante, Celui que les prophètes ont appelée le Très-Haut, l'Admirable, le Fort, n'apparaît que comme le plus faible, le plus misérable des hommes.

Pour nous, disciples de ce Dieu Souverain, ne nous bornons pas à gémir sur le crime de cette multitude qui l'injurie ; mais, nous unissant aux anges qui l'accompagnent, prosternons-nous devant lui et adorons-le ; faisons-lui, par nos hommages sincères, amende honorable pour tout ce qu'il a souffert de la part de ses ennemis, en parcourant cette voie douloureuse.

Comprenons bien que ce sont nos péchés qui ont accablé Jésus

souffrant et qui, selon l'expression du prophète " L'ont poussé rudement pour le renverser sans ressource. " (*Ps.* CXVII)

Pleurons sur ceux que nous avons eu le malheur de commettre et, aux larmes de compassion que nous répandons sur la divine victime de notre salut, mêlons les larmes d'un véritable repentir.

Ne nous laissons plus jamais aller au péché ; agir autrement, ce serait navrer de douleur le Cœur de Jésus, ce serait ajouter à la pesanteur de sa croix et nous unir à ses bourreaux pour lui prodiguer les plus cruels outrages. " O homme, s'écrie saint Augustin, apprends à t'apprécier ; apprends ce que tu dois de reconnaissance à ton Dieu ; apprends quelle est ta dignité par ce qu'il lui en a coûté pour te racheter ; apprends surtout combien il te serait honteux de l'outrager par tes péchés. "

* * *

Nous aussi ici-bas nous avons à souffrir. Quelle est l'âme exempte de douleur ? Nous le savons, cette terre est une vallée de larmes où tous ont une croix à porter, un calice de tribulations à boire, et notre plus grand besoin c'est d'être consolé. Or Jésus dit à tous ceux qui sont affligés : " *Venite*, venez méditer au pied de ma croix et vous serez consolés "

Nos douleurs paraissent incomparablement plus légères lorsque nous les voyons partagées par un ami sincère ; nous sommes incroyablement soulagés lorsque nous voyons à côté de nous une personne fidèlement attachée qui endure les mêmes peines que nous. Or, en faisant le chemin de la Croix, nous contemplons notre Rédempteur portant sa croix et s'immolant pour nous. C'est notre ami le plus fidèle, Jésus notre Sauveur qui s'est fait homme exprès pour souffrir avec nous, et il a voulu prendre sur lui toutes les douleurs possibles afin qu'en toutes nos souffrances nous puissions nous soulager par la pensée qu'il les a endurées avant nous. Oui, faisons le Chemin de la Croix et nous nous convaincrons qu'il n'est pas une seule douleur que Jésus notre ami n'ait subie plus violemment que nous : " *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.*"

Un amant passionné de la croix écrivait :

" Souffrez-vous quelque douleur cruelle ?
Regardez, prenez le crucifix.
Vous verrez dans ce miroir fidèle
Que vos maux sont des maux très petits. "

Nous nous plaignons d'être condamnés injustement par l'opinion des hommes ; mais Jésus à été condamné contre toutes les lois divines et humaines, traité en criminel, traîné à un supplice infâme et acceptant avec une humble soumission une sentence qui viole toutes les règles de la justice.

Nous disons qu'il n'y a plus d'amis, plus de confiance à placer dans les hommes, que nos bontés n'ont fait que des ingrats, que nous sommes abandonnés du Ciel et de la terre. Et voilà un Dieu que les plus fidèles disciples délaissent ou renient, qui reçoit l'injure pour le bienfait, la haine pour l'amour et qui, à l'heure suprême, crie en vain à son Dieu et à son Père : " Pourquoi m'avez-vous abandonné. "

Nous cherchons des consolateurs, des âmes compatissantes qui pleurent avec nous et il ne s'en présente pas ou leurs froides consolations nous sont importunes. Mais voilà un Dieu qui ne voit autour de lui que des cœurs secs, indifférents ou ennemis, et qui ne trouve personne pour l'aider à porter sa lourde croix, si ce n'est qu'un étranger qui ne se prête même à ce charitable office que parce qu'on emploie la violence pour l'y contraindre.

Nous souffrons la soif, la faim, la nudité ; mais considérons notre Dieu exposé nu, sous l'inclémence du ciel, au sommet de la montagne et n'obtenant pour humecter ses lèvres desséchées, qu'une boisson amère et dégoutante, quand il demande du rafraichissement pour la soif ardente qui le dévore.

Nous manquons peut-être d'abri pour reposer notre tête, mais lui ne peut reposer la sienne que sur des épines déchirantes.

La maladie nous accable et ne nous laisse de repos ni le jour ni la nuit ; mais voyons donc ce sang qui coule à flots de ses veines ouvertes et cette grande plaie qui le couvre de la tête aux pieds.

Que sont donc nos souffrances comparées à de telles souffrances ? Qui osera se plaindre d'avoir une part du fardeau de la croix quand Jésus succombe sous sa pesanteur, de gouter à son calice après qu'il s'est *enivré de son absinthe* et qu'il en a épuisé toute la lie ? Le disciple est-il plus grand que le Maître ? Et nous, nous avons mérité de souffrir, mais lui, quel mal a-t-il fait ? Tout son crime est d'avoir aimé de pauvres pécheurs.

Saint Bernard dit : " En voyant les grandes afflictions de Jésus crucifié, nous devons trouver les nôtres légères ; quelque chose peut-il nous paraître dur quand nous considérons les peine endurées par notre divin Maître ? "

Saint Jérôme disait aux Dames romaines, aux descendantes des Scipion et des Marcellus : " Ne tirez pas vanité de vos abaissements, de vos sacrifices, Jésus-Christ a été plus humble, il a plus souffert que vous. Quand bien même vous marcheriez nupieds, couvertes d'habits grossiers, semblables à des mendiantes, quand bien même vous entreriez dans les plus abjectes cabanes, dans les plus affreuses retraites de la misère ; quand bien même vous seriez l'œil de l'aveugle, le bâton du boîteux ; quand bien même vous rendriez à tous ces malheureux les services les plus bas ; qu'est-ce que cela auprès des souffrances et des abaissements de Jésus-Christ ? Où sont les chaînes ? Où sont les soufflets ? Où sont les crachats ? Où sont les épines de la couronne, les clous de la croix ? Où est le sang versé en retour de celui que le Sauveur a versé si généreusement pour vous ?

Nous devons souffrir, Dieu le veut parce qu'il nous aime et qu'il veut nous sauver. "Lorsque le Seigneur donne à quelqu'un l'occasion de souffrir, dit saint Jean Chrysostôme, il lui fait une plus grande grâce que s'il lui accordait le pouvoir de ressusciter les morts. " Voici la raison qu'en donne le saint docteur : " Quand nous faisons des miracles, nous sommes débiteurs envers Dieu : mais quand nous supportons nos peines avec patience, c'est en quelque sorte Dieu qui devient notre débiteur."

Jésus sait que la terre, pour être fertilisée, a besoin d'être sillonnée par le soc de la charrue et que l'âme pour être fécondée

par la grâce du ciel a besoin d'être déchirée par la souffrance. Si pour nous le ciel était toujours sans nuages et le sol toujours couvert de fleurs, nous serions exposés à vivre dans l'oubli de Dieu, à donner à nos penchants un libre cours et à dire peut-être avec l'impie dont il est parlé dans les Livres saints : " J'ai péché et que m'est-il arrivé de fâcheux ? " (*Eccl.* v, 4.) C'est cette vérité qu'exprimait le poète quand il disait : "

" Sous un ciel toujours pur un cœur ne mûrit pas. "

Un jour, un homme trop fameux dans l'histoire et qui fut le principal auteur de cette déplorable rupture de l'unité religieuse qui désola le seizième siècle, passait devant le cimetière d'une ville de l'Allemagne. Brisé par les combats et les agitations d'une vie mal employée, il se sentit en proie à des pensées pleines de tristesse et d'angoisse, et, tournant les yeux vers le coin de terre où dormaient les morts, il laissa tomber de ses lèvres ces mélancoliques paroles : " *Invideo quia quiescunt*, heureux sont-ils, ils se reposent. "

Un jour peut-être quelques-uns ont pu avoir connu ou ils pourront connaître cette langueur mortelle, sentir la fatigue de vivre. Alors qu'ils ne tournent pas un regard défaillant vers le sombre lieu où la terre dévore les restes des morts ; qu'ils les tournent vers la croix, qu'ils les jettent vers le Christ et il leur dira que s'ils souffrent, c'est parce qu'il les aime, parce qu'il veut les détacher de la terre, les purifier, les ennoblir, les sauver.

Regardez cet enfant qui joue sur le bord d'un abîme. Il veut cueillir une fleur, poursuivre un papillon. Il se penche ; il va tomber. Tout à coup deux bras violents l'emportent, d'autant plus violents qu'ils sont plus tendres. L'enfant crie, il souffre et cependant cette souffrance vient du cœur de sa mère.

Regardez cet autre enfant ; il joue avec un couteau, il va se blesser. Survient le père qui gronde, qui arrache le couteau et qui punit même pour qu'on ne recommence pas. L'enfant crie et tout bas accuse le père qui cependant agit par amour.

Regardez cet enfant malade. Sa mère le prend dans ses bras et le présente elle-même au couteau du chirurgien. L'enfant crie,

il repousse le médecin ; il a envie de battre sa mère, et cependant ici, le cœur qui souffre davantage ce n'est pas le cœur de l'enfant.

C'est ainsi qu'agit Dieu à notre égard. Nous sommes faits pour le ciel et quand tout nous sourit, quand nous n'avons rien à souffrir, nous voulons nous bâtir un nid sur la terre ; nous nous ensevelissons dans les choses du temps ; nous rêvons de ne pas vieillir et nous désirons ne jamais mourir. Dieu alors intervient par bonté et sur ce nid où nous oublions l'éternité, de temps en temps il secoue la douleur, toujours avec cette délicatesse qui proportionne les coups aux besoins. Alors nous réfléchissons, nous regardons autour de nous et ne trouvant sur cette terre aucune consolation, nous nous tournons naturellement vers Dieu comme la colombe qui, ne trouvant aucune terre solide en dehors de l'arche, revint naturellement à la main qui lui avait donné la liberté.

Non seulement l'homme est porté à prendre pour la patrie la terre qui est un lieu d'exil, mais souvent il s'y dégrade, il perd au contact du mal la pureté de son âme ; il commet le péché et par conséquent il mérite un châtiment et Dieu a recours à la douleur ; Dieu le prend, il le jette dans la souffrance, il l'appelle bon gré mal gré à l'expiation et, pour peu qu'il y consente, cette souffrance acceptée volontairement le régénère, le rachète et produit en lui de merveilleux effets.

La douleur est donc une lumière au milieu des illusions et des obscurités de la vie. Elle fournit à l'homme le moyen d'expier ses fautes par une résignation à la volonté divine ; elle purifie son âme qu'elle dégage des liens du péché ; elle affaiblit en nous l'amour des jouissances matérielles et nous élève au-dessus de la terre en nous avertissant que nous n'avons pas ici bas de demeure permanente mais que le ciel est notre véritable patrie.

Dieu aime nos âmes ; il est jaloux de leur beauté ; il les veut à lui et à lui seul. Aussi quand il nous livre sous ses verges, c'est pour que nous ne cherchions pas d'autre tête que la tête sanglante du Christ, pas d'autres yeux que ses yeux, pas d'autres épaules pour nous reposer que ses épaules sillonnées par les fouets ; pas

d'autres mains et d'autres pieds à baiser que ses mains et ses pieds percés de clous pour notre amour. Nous voudrions aimer les créatures et délaisser le Créateur ; alors il nous frappe, il nous blesse, il nous crucifie pour nous découvrir la vanité du monde, pour nous faire aimer davantage et imiter le Christ plus parfaitement.

Souffrons donc avec résignation, avec plaisir... La douleur, c'est la noblesse que Dieu donne à notre âme, c'est une semence de gloire que nous jetons dans le sein de Dieu. Oui, Dieu compte nos larmes ; il mesure la récompense à l'étendue de nos peines ; il nous exalte d'autant plus qu'il nous éprouve davantage ; il nous glorifie en raison de ce que nous avons souffert par amour pour lui ; car disait saint Paul : " les afflictions si courtes et si légères de la vie présente produiront pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire, *supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus* "

Prenons le véritable chemin du ciel qui est celui des souffrances elles en sont la porte étroite ; faisons des efforts pour y passer, Jésus-Christ ne manquera pas de nous donner la main pour nous y faire entrer.

" Qu'importe qu'ici-bas nous vivions dans les larmes,
La douleur n'est qu'un mot quand il s'agit des cieux,
Pour le chrétien fervent souffrir même a des charmes,
Et l'on trouve souvent au milieu des alarmes
Un trésor précieux. "

Le mystère de la croix rappelle surtout au prêtre qu'il a à exercer l'apostolat de la souffrance. Il lui suffit de regarder le crucifix pour se persuader qu'il ne peut vivre d'une vie de mollesse et de plaisir. Il aurait honte d'être un soldat délicat sous un roi couronné d'épines ; il rougirait de vivre dans la sensualité lorsque son Maître agonise dans la douleur.

Le prêtre a pour mission de sauver les âmes, de les convertir, de les sanctifier. Or, manifestement, il ne peut pas prétendre exercer cette mission autrement que le Souverain Prêtre dont il est simplement l'agent et le ministre. Donc, il doit accomplir

son ministère comme Jésus, dans la douleur, dans les larmes, dans les contradictions. Comme Lui, il doit être victime et prêtre. C'est à ce prix que lui aussi, il saura toucher le cœur du Père éternel et obtenir les grâces de conversion pour les âmes dont il a charge. C'est dans ces conditions qu'il saura toucher le cœur des hommes qui seront émus par sa vie pénitente et humilié bien plus que par tous ses discours : " *Quum exaltatus fuero a terrâ, omnia traham ad meipsum.* "

* * *

Comme les saints ont bien compris cette vérité ! Accepter la souffrance qui leur était envoyée par Dieu, porter vaillamment la croix qu'ils rencontraient sur leur route, cela ne pouvait satisfaire leur cœur ; ils étaient dévorés d'un ardent amour, d'une sainte passion pour la souffrance. Le cœur qui aime n'est vraiment heureux que quand il a payé de grands sacrifices par d'autres sacrifices d'une grande valeur.

Nous comprenons pourquoi le grand Apôtre saint Paul s'écrie : " qu'il surabonde de joie dans ses tribulations" ; pourquoi saint André, rencontrant la croix qui lui était destinée, la salue de loin avec transport, l'embrasse avec ardeur et lui livre ses membres avec autant d'empressement que de joie : "*O bona crux*" ; pourquoi les premiers chrétiens au témoignage de l'Esprit-Saint, tressaillent d'allégresse pour " avoir été jugés dignes de souffrir pour Jésus-Christ " ; ils ont la charité dans le cœur et, comme dit saint Augustin, " *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur*; quand on aime, on ne souffre pas, ou, si l'on souffre on aime à souffrir. "

Nous comprenons pourquoi les maryrs chantaient en mourant sous la dent des bêtes, sous la flamme des buchers, sous le glaive des bourreaux ; pourquoi tant de chrétiens des anciens jours s'en allaient avec empressement au sein des plus affreuses solitudes chercher des privations, des souffrances, des sacrifices ; ils aimaient Dieu, ils aimaient Jésus, leur Sauveur, et comme l'a dit le pieux auteur de l'Imitation : " rien n'est doux comme

l'amour ; il rend léger tout fardeau ; il change toute amertume en douceur. Celui qui aime, on le voit courir, voler dans le sentier de la croix et il est heureux, *amans currit, volat, lætatur.* "

Nous comprenons pourquoi sainte Gertrude disait qu'elle avait tant de plaisir à souffrir, que le temps le plus pénible pour elle était celui où elle ne souffrait pas ; pourquoi prévoyant, dès son entrée dans la carrière, tant de fatigues, tant de douleurs, tant de tribulations qui lui étaient réservées, le grand apôtre des Indes, saint François-Xavier, s'écriait du fond de son âme : " *Amplius, Domine, amplius,* encore plus, Seigneur, encore plus ; pourquoi un autre fils de saint Ignace, saint François de Borgia, faisant écho à cette parole, proclamait que " souffrir pour Dieu, c'est jouir " ; pourquoi l'ange du Carmel, Thérèse de Jésus, laissait si souvent tomber de son cœur ces étranges paroles : " Ou souffrir ou mourir " ; pourquoi, fille héroïque d'une héroïque mère, renchérissant encore l'expression de sainte Thérèse, Madeleine de Pazzi disait à son tour : " ne pas mourir mais souffrir. "

C'est sous l'impression du même sentiment que, même encore de nos jours, même au sein de ce siècle d'égoïsme et de sensualité, des chrétiens généreux, des âmes d'élite s'en vont dans les cloîtres et les solitudes se dévouer aux saintes austérités de la souffrance volontaire. Ils n'ont pu contempler l'image du divin Crucifié sans éprouver dans leur cœur le besoin de répondre par un tressaillement d'amour à cette parole qui sort de son sang et de ses plaies : " *Sic Deus dilexit mundum,* c'est ainsi que Dieu a aimé le monde " ; et ils sont heureux de trouver dans la douleur le moyen d'acquitter leur dette, ils sont heureux de souffrir pour le Dieu qui a souffert pour eux.

Nous avons tous à souffrir, mais acceptons ces souffrances avec résignation ; restons debout comme autrefois la Vierge Marie au pied de la croix, debout, c'est-à-dire, forts, résolus, généreux dans l'épreuve. Rappelons-nous que les douleurs de ce bas monde, si cuisantes soient-elles, ne sont rien comparées aux joies futures qui doivent en être le prix, et qu'un moment de souffrance peut nous conquérir " un poids immense de gloire, une éternité de béatitude : " (II Saint Paul *Ad Cor.* iv, 17.) et

pour avoir part à l'honneur il faut aller à la peine avec courage, pour mériter la couronne, il faut bravement soutenir la lutte.

Nous avons tous à souffrir, mais quand l'épreuve nous arrive, si elle nous semble au-dessus de nos forces, prions le Seigneur de venir à notre secours, confions-nous en lui, en disant avec l'Apôtre : " Je puis tout en celui qui me fortifie ". (PHIL. IV, 13.)

Saint Wenceslas quittait une nuit son palais pour aller, selon sa coutume, prier dans une église, et l'un de ses serviteurs le suivait. Or, c'était l'hiver et leurs pas marquaient dans la neige. Le saint, embrasé de l'amour divin, ne s'occupait pas du froid, mais son serviteur se plaignait. Wenceslas se retourne et lui dit : " Mets tes pieds dans la trace des miens. Le serviteur obéit ; il sentit aussitôt une chaleur miraculeuse ranimer ses membres engourdis.

Quand nous souffrons, regardons notre divin Sauveur sur le Chemin de la Croix ; suivons-y Jésus ; mettons, pour ainsi dire, nos pieds dans son sang et une sainte chaleur s'allumera en nous. Comme Jésus nous courrons avec une joie sereine, la croix sur l'épaule, dans le chemin du Calvaire qui, pour nous comme pour les saints, sera le chemin du Ciel.

Utilisons nos souffrances au service de nos frères. Si nous aimons Jésus, comment, par tous les moyens possibles, ne pas lui donner les âmes ? Et les âmes, nous les gagnerons, nous les convertirons comme Jésus, en souffrant pour elles. Que la souffrance soit féconde pour nous-mêmes, qu'elle nous purifie, qu'elle nous libère de dettes sans nombre envers la justice divine, qu'elle nous détache du mal et de ses attraits, qu'elle nous aguerrisse, qu'elle nous sanctifie, cela est évident. Mais elle est aussi la plus sûre garantie et, pour mieux dire, la condition nécessaire du succès de nos efforts, de notre travail et de nos bonnes œuvres.

Qu'elle est agréable aux yeux de Dieu l'âme qui sait ce que c'est que souffrir généreusement. Ecoutons saint Jean Chrysostôme lorsqu'il dit : " Si nous avons à souffrir pour l'amour de Jésus, nous souffrirons non seulement avec fermeté mais d'un cœur joyeux. Si nous sommes dans l'indigence, nous serons ravis

d'allégresse, comme si nous vivions dans l'abondance. Si on nous insulte, nous serons dans la jubilation, comme si nous étions comblés de louanges. Supportons-nous quelque perte, nous la considèrerons comme devant en tirer un gain important. Partageons-nous avec les pauvres les dons qui nous ont été faits, nous penserons que c'est nous qui avons reçu ; car celui qui ne donne pas dans ces sentiments, ne donne pas volontiers. Quand vous semez, il ne vous faut pas penser au grain que vous jetez en terre mais à celui que vous récolterez et qui se sera multiplié. Dans les œuvres de miséricorde comme dans toute autre vertu, vous devez moins considérer les difficultés et les efforts que la douce récompense que vous a promise celui pour lequel vous combattez. C'est ainsi que, le regard fixé sur votre chef, vous combattrez vaillamment et achèverez joyeusement votre course ".

Nous aimerons donc la croix empourprée du sang de notre Dieu ; nous aimerons celle qu'il nous faut porter ici-bas parce qu'elle nous épargnera les expiations du purgatoire, parce qu'elle enchassera de gemmes éblouissantes notre couronne éternelle ; nous l'aimerons parce qu'en la portant avec générosité nous serons plus semblables à Jésus dans son martyre et plus près de son cœur transpercé. N'ayons pas peur du fardeau que Dieu met sur nos épaules ; Jésus-Christ sera notre Cyrénéen ; il gardera pour lui la part la plus pesante et, en le suivant, nous arriverons au Ciel.

Nous écouterons Dieu qui nous dit sans cesse : " *Venite ad me omnes*, venez tous à moi, ô vous qui pliez sous le poids du travail et qui fléchissez sous la chaleur du jour ; venez à moi et je vous ranimerai, je vous ferai une âme toute neuve, pleine de générosité et d'élan pour le bien, *et ego reficiam vos*, je verserai sur les blessures de votre âme un baume qui guérit et fortifie.

Jésus dit encore : " prenez mon joug, car il est doux et léger ; en le portant, vous trouverez le repos de l'âme. " Mais un joug peut-il être doux ? Comment un fardeau peut être léger ?

Saint Augustin explique cette apparente contradiction par une gracieuse image : " Voyez un oiseau qui vole, il porte ses ailes et ce sont plutôt ses ailes qui le portent ; si vous lui ôtez ses ailes,

il semble que vous lui ôtez un fardeau et cependant, devenu en apparence léger, il ne peut plus s'élever dans les airs ; donnez-lui ce qui semble le rendre plus pesant et aussitôt il reprendra son essor. De même la croix ; elle semble appesantir l'âme et cependant quand on la porte chrétiennement, elle donne à l'âme de la légèreté, de la joie, et une facilité merveilleuse pour s'élever des basses vallées de ce monde jusqu'aux régions sereines du ciel. "

Art. 3. — *La Très Sainte Vierge sur la Voie douloureuse*

Quand le divin Maître parcourait les villes et les bourgades, semant partout les bienfaits, recueillant partout les témoignages d'amour d'un peuple enthousiaste, Marie ne s'est montrée nulle part. On ne la vit pas non plus le dimanche des rameaux venir savourer le triomphe de son Fils, mais on la trouve sur le chemin du Calvaire.

Instruite par les Apôtres de l'arrestation de Jésus au jardin des oliviers, elle comprit que le moment était arrivé où devaient s'accomplir les prophéties relatives au Messie et par conséquent celle que lui avait faite à elle même le saint vieillard Siméon, en lui disant ; " Un glaive de douleur transpercera votre âme. " Elle voulut coûte que coûte revoir une dernière fois l'objet unique de son affection. Soutenue par Jean et accompagnée par quelques femmes pieuses, elle alla à la rencontre de son Bien Aimé et se plaça de manière à le rencontrer sur sa voie douloureuse. Elle le vit saturé d'opprobres, couvert de sang et de poussière, chancelant sous le poids infâme du gibet des esclaves, conspué et maudit par toute la lie de Jérusalem ; elle le vit jetant ses regards attristés sur la foule n'y découvrant aucun signe de pitié, ne trouvant aucun autre sentiment que la haine et l'inhumanité. C'était l'accomplissement de ces paroles prophétiques : " J'espérais que l'on compatirait à mes maux et nul ne l'a fait ; j'ai attendu quelqu'un qui me consolât et je n'ai trouvé personne. " (*Ps.* LXII).

Mais il ne souffrait pas tout-à-fait seul. Le cœur de sa très

sainte mère était trop intimement lié au sien pour ne pas ressentir tous les coups dont il était accablé. Elle vint se mêler à ce lugubre cortège et elle vit son divin Fils marchant avec la plus grande peine entre deux scélérats, accablé sous le poids de l'instrument de son supplice.

Le pinceau et la plume ont essayé tour à tour de traduire l'intensité des souffrances qui étreignirent le cœur de Marie dans cette cruelle rencontre ; mais l'homme est impuissant à sonder et à peindre les inénarrables angoisses de la Vierge Mère : " *Cui comparabo te, Filia Jérusalem,* à qui vous comparerais-je, s'écrie la sainte liturgie et comment pourrais-je vous consoler, ô Vierge, Fille de Sion ? Car votre douleur est immense comme l'océan et nul remède ne peut y être apporté. "

Cette immensité de souffrances affreuses fut concentrée dans le cœur le plus délicat, le plus exquis. La douleur s'y déploya en raison de son amour pour Jésus. Nulle torture humaine ne saurait nous donner une idée même affaiblie des inéluctables douleurs de la Vierge Mère, parce que nul amour créé n'est comparable à son amour : " *nullus dolor amarior, quia nulla proles carior* "

" Oh ! quelle voix d'homme, s'écrie saint Bonaventure, pourra jamais dire, quel esprit saurait comprendre le poids écrasant de vos désolations, inconsolable mère ! Vous qui suivez de vos yeux, qui sentez une à une toutes les angoisses de cette longue agonie ! Ce corps béni et tant aimé que vous aviez si chastement conçu, si tendrement alaité, si souvent porté dans vos bras, serré contre votre sein, pressé de vos lèvres de mère, le voilà meurtri par les coups, déchiré par les fouets, percé par les épines, transpercé par les clous, tombant épuisé le long du bois sanglant. Vous voyez son âme saisie d'horreur, glacée d'effroi, enivrée d'amertume, abimée dans une mer de tristesse et de souffrance ! Il souffre de la cruauté du supplice ; il souffre de son zèle pour la gloire outragée de son Père ; il souffre de son amour pour les ingrats et obstinés pécheurs ; et aussi il souffre de sa compassion pour vous, sa tendre et douce Mère, qu'il voit le cœur percé du glaive et plus souffrante que si vous eussiez pu mourir. "

La Très Sainte Vierge a fait connaître ses sentiments à sainte Brigitte, sa confidente : " quand mon Fils était flagellé si cruellement, je sentais mon cœur flagellé et j'en ressentais la même douleur. Quand je le voyais couronné d'épines, mon cœur était percé par les pointes des mêmes épines. Quand je regardais ses pieds et ses mains percés de clous, mon cœur ressentait la douleur cruelle des mêmes blessures. Je puis dire avec vérité que sa douleur a été ma douleur, parce que son cœur est vraiment mon cœur. "

" La douleur de Marie a été si grande, dit saint Bernardin de Sienne, que si elle était divisée et partagée entre toutes les créatures capables de souffrir, celles-ci périraient à l'instant. "

Marie peut donc être appelée la Reine des martyrs ; car il ne se peut concevoir d'affliction plus grande que la sienne et jamais personne n'a pu dire avec tant de vérité : " O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur. "

Remarquons en outre, avec saint Antonin, que les autres martyrs souffrirent en sacrifiant leur propre vie, tandis que la Sainte Vierge souffrait en sacrifiant la vie de son divin Fils qu'elle aimait si tendrement, mille fois plus que la sienne propre. Et si la mère des Machabées excite à un si haut point notre admiration pour les tortures de l'âme qu'elle dut souffrir en voyant mourir sous ses yeux, les uns après les autres, ses sept enfants, que devons nous penser des douleurs de Notre-Dame durant la passion et la mort de son bien aimé Jésus ? Marie aussi était mère et quelle mère ! Et de quel Fils ! La mère la plus parfaite, la plus pure, la plus fidèle, la plus tendre, la plus mère enfin, et du Fils le plus accompli, le plus beau, le plus aimable, le plus Fils. Elle était Mère, mais Mère de Dieu. Alors quel nouvel abîme de douleurs à la vue des tourments et des humiliations de la croix ! Marie aimait son Dieu dans son Fils et elle aimait son Fils dans son Dieu. L'amour maternel et l'amour divin se pénétraient en elle réciproquement pour faire l'amour le plus délicat, le plus fort, le plus pur, le plus sacré, le plus absolu, le plus merveilleux des amours. Voilà ce qui rendit ses douleurs immenses.

Parvenu à l'endroit où l'attendait sa divine Mère, Jésus put reposer sur un visage compatissant, sur un visage aimé, sa vue fatiguée de ne rencontrer autour de lui que l'expression de la cruauté et du mépris ; il put enfin, quand tout le monde le maudissait, sentir un cœur dévoué qui lui dit : je t'adore et je t'aime.

Il regarda sa Mère, mais avec quels sentiments d'amour et de compassion ! Devant l'incommensurable martyre de l'immaculée, Jésus leva lentement ses yeux voilés de sang et enveloppa sa mère d'un long regard où passait toute son âme noyée de tristesse et débordante d'amour. Il souffrit de voir souffrir Marie et Marie souffrait de voir souffrir Jésus et ainsi, par une communication d'amour, le Fils et la Mère éprouvèrent la plus grande désolation.

Il semble que nous pouvons entendre comment ils se plaignaient de nous " Ames ingrates, quel mal vous avons-nous fait pour nous tourmenter ainsi ? Quel mal vous a fait mon Jésus, dit la Mère affligée ? Quel mal vous a fait ma pauvre Mère, dit Jésus attristé ? Ah ! quittez donc le péché cause de nos douleurs.

O Divin Fils de Marie, ô Sainte Mère de Jésus, devrions-nous répondre, nous vous avons offensé, mais nous voici prosternés à vos pieds sacrés et, tournés vers vous, aimable Jésus, nous voulons vous répéter mille et mille fois : Mon Jésus, miséricorde ! Tournés vers vous, ô Vierge incomparable, nous venons vous supplier, les larmes aux yeux : miséricorde, ô Mère très sainte ; pardonnez au pauvre serviteur de votre Fils et faites que, par votre intercession, nous trouvions miséricorde au jour terrible du jugement.

Mais pourquoi cette Vierge désolée paraît-elle dans ces scènes d'horreur ? Pourquoi ne cache-t-elle pas ses larmes dans le silence d'une chambre solitaire ? Ah ! c'est son amour qui l'entraîne ; elle veut être tout près de son Fils pour mieux s'unir aux intentions de son holocauste ; elle veut l'encourager par son amour maternel plus fort que la mort, confondre ses douleurs avec celles de son Jésus en un seul sacrifice pour racheter l'humanité, fléchir le ciel et donner la vie au monde. Co-rédemptrice des

hommes, elle veut souffrir pour nos péchés avec l'adorable Victime qui les a pris sur lui ; elle veut nous enfanter à la vie de la grâce ; elle est notre Mère.

Un jour, devant une mère en deuil, on parlait du sacrifice réclamé par Dieu à Abraham d'immoler son propre fils. A ce souvenir, elle s'écrie tout à coup : " Dieu n'eût jamais demandé cela à une Mère. " C'était là le cri touchant d'un cœur maternel. Et cependant la vérité est que Dieu a demandé à une mère un sacrifice plus grand et plus douloureux encore que celui d'Abraham. Non. Marie ne dit pas comme Agar : Je n'aurai pas le cœur de voir mourir mon enfant." (*Gen.*, XXL, 6.) Elle a l'âme plus grande, plus généreuse ; elle accompagnera son divin Isaac à la montagne du sacrifice et n'hésitera pas un seul instant à l'immoler pour nous.

Et c'était aussi la volonté de Jésus que Marie coopérât à la Rédemption des hommes. Comme elle avait entendu le premier soupir du Rédempteur à son entrée dans le monde, elle devait aussi recueillir le dernier, au moment où il nous allait quitter. C'est elle qui l'avait porté tout enfant pour l'offrir à Dieu dans le temple; et maintenant qu'il est sur le point de consommer son sacrifice sur le Calvaire, il faut encore qu'elle soit là présente pour ajouter à la mort de son Fils le double poids de sa souffrance et de son amour.

Mais ses fonctions maternelles ne se sont pas arrêtées au Golgotha. Toujours médiatrice et mère, elle continue au ciel par son intercession toujours actuelle à participer à la dispensation des mérites du sacrifice sanglant ; elle est la souveraine trésorière, la distributrice universelle de toutes les bénédictions divines. Pour être agréée de Dieu toute prière, depuis la supplique du plus glorieux des élus jusqu'au cri d'angoisse du plus humble des mortels, doit être présentée et appuyée par Marie. Telle est la loi établie par Dieu même. Pour aller à Jésus il faut passer par Marie ; ce n'est pas seulement une voie plus facile et plus courte, c'est la voie unique et Dieu a voulu qu'elle fut nécessaire. " *Sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam* "

Saint Bernardin de Sienne affirme avec une hardiesse magni-

fique et une admirable précision doctrinale : " Marie est la dispensatrice de toutes les grâces ; notre salut est véritablement entre ses mains. En effet à partir de l'heure où elle conçut le Verbe dans son chaste sein, elle a acquis, pour ainsi dire, une espèce de jurisdiction ou d'autorité sur toute procession temporelle du Saint-Esprit, en sorte qu'aucune créature ne reçoit de Dieu la moindre grâce sans l'intervention de la Vierge Mère qui distribue librement les faveurs divines à qui elle veut, de la manière qu'elle veut, et suivant la mesure qu'il lui plaît "

" Si Jésus de la grâce est la source première,
Il aime à l'épancher par les mains de sa Mère. "

Demandons souvent à la Sainte Vierge de déployer à notre égard sa tendresse maternelle. Elle connaît notre impuissance native pour monter à la cime de la perfection. Que de fois ne nous a-t-elle pas rencontrés sur le chemin de la vie, chancelant sous la croix de la négligence et de nos fautes ! Que de fois, sans son secours, n'aurions nous pas roulé dans la boue du chemin ? Jetons-nous souvent dans ses bras, sur son cœur, avec une confiance sans bornes. Puisqu'elle est notre mère et la trésorière des bénédictions divines, recourons à elle dans toutes nos tribulations dans toutes les difficultés de la vie ; puisqu'elle est la médiatrice providentielle entre Dieu et nous, appuyons-nous toujours sur sa puissante intercession ; faisons toujours passer nos supplications par ses mains, pénétrons-nous de son esprit, reproduisons sa vie en nous afin de nous unir plus intimement à Jésus, " *Ad Jesum per Mariam* " . Cette bonne Mère détruira peu à peu en nous le germe du péché ; elle développera la vie divine dans nos âmes ; elle nous conduira d'une manière assurée au bonheur éternel, comme le chante cette hymne franciscaine :

" *Dele culpas, O Maria,*
Placa regem prece piâ,
Quia per te patet via
Ad æterna gaudia. "

Efforçons-nous de bien comprendre tout ce que le Testament du divin Maître " *mulier, ecce Filius tuus,* " a mis de tendre et

d'aimant dans le cœur de Marie, alors nous la prierons avec confiance, nous lui exposerons nos besoins, nos misères, nos faiblesses, et nous surabonderons d'espoir : " *Ipsam rogans non desperas* "; nous nous attacherons à elle, notre cœur s'unira au sien, nos pensées à ses pensées, nos désirs à ses désirs et, la suivant, nous ne nous égarerons pas : " *Ipsam sequens non devias,* " nous lui donnerons la main comme l'enfant à sa mère, pour qu'elle nous conduise dans toutes nos voies, et, soutenus par elle, nous ne tomberons pas : " *ipsa tenente, non corruis* " ; nous réclamerons son secours dans tous les périls, et, protégés par elle, nous n'aurons rien à craindre : " *ipsâ protegente, non metuis* ; " nous la prendrons pour notre guide, notre conseil, et, dirigés par elle, nous courrons sans fatigue dans les voies du salut : " *ipsâ duce, non fatigaris* " ; sa bonté ainsi nous sera propice et nous fera arriver au ciel : " *Ipsâ propitia pervenis.* " Nous aimerons alors véritablement Marie et aimer Marie, c'est aimer une reine qui nous protège, une bienfaitrice qui nous aime, une médiatrice qui nous sauve, une mère qui nous chérit.

" O Marie, s'écriait saint Bernard, je n'ai point de plus douce joie que de vous prier, que de penser à vous, que de parler de vous ; votre seul nom réjouit mon cœur, le transporte et l'embrase, " *tu nec nominari potes quin accendas.* "

Et pour plaire à la Très Sainte Vierge, accompagnons-la souvent sur la voie douloureuse parcourue par son divin Fils. Quelle satisfaction ne procurerons-nous pas au cœur de Marie qui méditait continuellement sur les souffrances de Jésus, à ce cœur si compatissant aux douleurs de notre divin Sauveur et qui fut percé d'autant de glaives qu'il y eut d'instruments qui servirent à sa passion, à ce cœur qui invite si tendrement les chrétiens à unir leurs larmes à celles de leur Mère et qui se plaint sincèrement de notre indifférence et du peu de soin que nous avons de pleurer, à son exemple, les maux incompréhensibles que le Sauveur a soufferts pour l'amour des hommes : " *posuerunt me desolatam, totâ die mœrore confectam* "; enfin à ce cœur si généreux à l'égard de ceux qui l'imitent dans sa dévotion au Chemin royal de la croix qu'il leur obtient du ciel la grâce de participer aux

consolations ineffables qu'il goûtait dans ce saint exercice ; consolations qui, au sentiment d'un saint Père, surpassent infiniment toutes les voluptés du monde.

Art. 4. — *Jésus et Simon le Cyrénéen*

Après ces douleurs qui furent pour Marie celles d'une agonie, elle se releva soutenue par la vertu toute puissante de Jésus et s'attacha à ses pas. Comme elle eut été heureuse de se placer près de son Fils et de porter avec lui cette lourde croix sous laquelle il allait succomber !

Une foule immense entourait notre divin Sauveur. Epuisé, il fléchit sous le poids de la croix et succomba en jetant un long regard à ce peuple qui avait tant de fois imploré ses bienfaits et éprouvé sa puissante bonté. Sur tous ces visages il put lire la haine, le mépris ou l'insensibilité. Chacun s'écartait avec empressement, dès que les bourreaux voulaient requérir un aide. Où était donc saint Pierre ? Où étaient tous ses apôtres, tous ses disciples ? Où étaient tous ces aveugles, tous ces sourds, tous ces muets, tous ces paralytiques, tous ces malades guéris par sa main bienfaisante ? Personne n'était là pour soulager Jésus.

Les bourreaux se consultèrent alors, moins par pitié que par cruauté, sur le moyen de le soulager ; ils craignaient qu'il ne mourût pendant le trajet et qu'ils ne fussent ainsi privés du plaisir barbare de le voir expirer sur la croix.

Or, à ce moment, arrivait des champs un homme qui n'avait pris aucune part aux évènements de la matinée. C'était un étranger venu de Cyrène et nommé Simon. Ils s'emparèrent de lui et le forcèrent à aider Jésus à porter sa croix.

L'Evangile ne nous dit rien des sentiments de cet homme. Fut-il seulement ennuyé de se voir ainsi détourné de ses occupations et de se voir ainsi forcé à ce labeur imprévu ? Ou bien, voyant Jésus, si exténué, si écrasé d'un poids insupportable, fut-il pris de miséricorde et secrètement heureux de soulager un

pauvre condamné ? Ou bien enfin, ce cœur, quand il se trouva si près du cœur de Jésus et sous le poids de cette croix qui allait sauver le monde, ce cœur a-t-il compris, s'est-il ouvert à l'amour et Simon de Cyrène fut-il le premier de ces généreux compagnons des souffrances du Sauveur qui n'ont cessé, depuis dix-neuf siècles de se ranger avec lui sous la croix ? Toujours est-il que Jésus récompensa cet acte de charité : il fit du Cyrénéen un disciple fervent et de ses deux fils, Alexandre et Rufus, des évêques, des apôtres de la vraie foi. Encore un exemple ajouté à tant d'autres qui nous montrent comment notre bon Maître donne en premier lieu le vin moins bon et le meilleur ensuite ; il commence par demander quelques sacrifices, puis il récompense par un déluge de grâces.

Quelle n'a pas dû être la reconnaissance de Marie envers Simon le Cyrénéen qui vint en aide à Jésus ! Son cœur plongé dans une douleur sans limites, ressentit alors une consolation qu'un cœur malheureux, surtout le cœur d'une mère, peut seul comprendre. Et elle a dû ne jamais oublier ce service du Cyrénéen. A son souvenir que de mères éplorées elle a dû soutenir, lorsqu'elle les a vues penchées sur le berceau d'un enfant mourant, sur le lit de douleur d'un fils, d'une fille que la mort allait frapper, elle a dû penser à Jésus portant sa croix, à Simon qui le consola, et elle a dû s'empresser d'alléger le fardeau de toutes ces âmes accablées de tristesse.

Qui pourra jamais dire les courages abattus que cette divine consolatrice des affligés a relevés, les cœurs désespérés qu'elle a ramenés à l'espérance chrétienne, les plaies saignantes qu'elle a peu à peu cicatrisées, les douleurs inconsolables qu'elle a calmées.

* * *

Que cette page de la Sainte Ecriture est féconde en utiles enseignements !

Pendant sa vie publique, Jésus était tellement entouré de personnes empressées à le solliciter qu'elles lui ôtaient le temps nécessaire pour réparer ses forces. Quand sur le chemin du Cal-

vaire il a besoin de secours, il ne trouve qu'un étranger qui, contraint au partage de ses humiliations, sera admis au partage de ses miséricordes. Où étaient donc les malades que Jésus a guéris, les morts qu'il a arrachés à la tombe, les affligés qu'il a consolés ? Voilà bien l'égoïsme du monde. Durant sa vie publique, quand il sème les miracles à profusion, Jésus est sans cesse entouré de foules enthousiastes, mais maintenant qu'à son tour il demande assistance et soutien, les disciples se dérobent au partage de ses humiliations. Que d'âmes tressaillent à la vue de la gloire du Thabor, mais reculent devant la honte du Calvaire. ! On accompagne volontiers le bon Maître dans sa marche triomphale, mais il est seul à l'agonie du jardin des Olives : " *torcular calcavi solus,* on le laisse seul traîner sa croix, *et de gentibus non est vir mecum,* "

Voyez ce qui se passe dans nos églises où le sacrifice du Calvaire se répète chaque jour. Quelle triste solitude ! Le matin, quelques âmes pieuses sont venues dire à Jésus l'inviolabilité de leur amour ; le soir encore, lorsque les vitraux s'empourprent au soleil couchant, de rares adorateurs se groupent de nouveau autour du doux prisonnier du Tabernacle ; et puis c'est l'abandon, la solitude sépulcrale. Seule la lampe du sanctuaire veille et fait trembler la lueur dorée d'une petite étoile dans la nuit noire ! Et les fêtes mondaines battent leur plein et les foules se ruent à la poursuite des plaisirs ! Combien dans le monde songent à Jésus qui reste seul dans le tabernacle où il attend ses enfants pour leur distribuer ses grâces ? Combien sa solitude serait plus douce si nos visites étaient plus fréquentes, nos prières plus enflammées, nos adorations plus amoureuses ?

* * *

Jésus veut être aidé à porter sa croix. Comme membres de Jésus-Christ nous devons souffrir avec lui, prendre part à ses souffrances, associer nos immolations à son martyre, afin de rendre entière l'application des mérites du chef aux membres du corps mystique, " *adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne meâ pro corpore ejus.* "

Aider Jésus à porter sa croix, quelle honneur, quelle joie,

quelle mystique ivresse pour une âme aimante et soucieuse du devoir ! Acceptons donc avec résignation, même avec joie, la part que notre divin Sauveur veut nous faire prendre à ses douleurs. Il nous a devancés, lui, notre Dieu, il a souffert le premier. En acceptant l'aide de Simon le Cyrénéen seulement lorsqu'il avait déjà parcouru une grande partie de la voie douloureuse, il nous a enseigné que la part qu'il nous donne à ses souffrances est bien minime, comparée à celle qu'il garde pour lui, qu'il s'est réservé les plus grandes douleurs, qu'il ne demande que peu de chose de nous pour nous rendre participants des mérites de son sacrifice.

Simon porte la Croix d'abord avec répulsion, mais peu à peu son esprit s'éclaire d'une lumière céleste ; son cœur s'enflamme d'une ardeur toute divine et il n'éprouve plus ni fatigue, ni répugnance ; la grâce a triomphé de la nature ; il comprend à quelle dignité Dieu l'a appelé ; il expérimente qu'à la suite de Jésus ce qui paraissait pénible devient facile, même agréable, et, au lieu de se plaindre du choix qui a été fait de lui, il en bénit le Seigneur et il désire souffrir davantage pour lui plaire.

C'est aussi ce qu'expérimentent tous les chrétiens quand ils acceptent en esprit de foi et en union à Notre-Seigneur, les peines et les humiliations de cette vie. " Le fidèle, quelque affligé qu'il soit, n'est pas sans consolation parce que, dit l'auteur de l'Imitation, il sait bien qu'il profite beaucoup en portant ainsi sa croix. Lorsqu'il s'y soumet de bon cœur, tout le poids de son affliction se change en une douce confiance de recevoir bientôt les consolations divines ; et plus son corps est abattu par la souffrance, plus son esprit se fortifie intérieurement par la grâce."

Considérons donc les épreuves qui nous viennent comme venant de Dieu lui-même et profitons-en pour nous rendre semblables à Jésus-Christ et augmenter nos mérites pour le ciel. Ayons courage et confiance. D'ailleurs notre croix est bien légère si nous la comparons à celle de Jésus-Christ ou à celle que nous avons mérité de porter. En outre, Notre-Seigneur nous précède, il nous encourage et il nous fortifie, marchons résolument à sa suite, en mettant en pratique cette exhortation qu'il nous adresse :

" Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. "

Nous surtout prêtres, prenons courageusement sur nos épaules la croix du Sauveur. C'est nous surtout qui pouvons aider le divin Maître à porter ce fardeau trop accablant. Nous le pouvons en déclarant une guerre acharnée à nos propres défaillances et puis en exerçant autour de nous une action salutaire afin de diminuer dans les autres le nombre de leurs péchés.

Nous sommes prêtres ; donc nous devons être des foyers de vie surnaturelle, nous devons étendre à travers le monde les vertus de la vie sacerdotale et la perfection de l'amour. Le bien de sa nature cherche à se répandre et l'un des besoins les plus impérieux de l'amour est de se changer en zèle, en ardeur apostolique, nous ne devons donc pas nous cantonner dans un égoïsme dangereux : " *non sibi soli vivere, sed aliis proficere vult zelo Dei ductus.* " Nous devons sans cesse travailler à combattre l'envahissement du mal, à empêcher le naufrage de l'innocence et de la foi ; nous n'avons pas le droit de nous endormir insouciants sur l'oreiller d'une coupable apathie, tandis que le démon tend ses filets perfides pour arracher des âmes à Jésus-Christ. Nous devons être des apôtres par un zèle discret exercé autour de nous, des apôtres surtout par l'éloquence de nos bons exemples, par le dévouement à toutes les saintes causes, par nos prières ardentes, par nos mortifications et nos pénitences offertes pour le salut des pécheurs. Ainsi nous serons de vrais Cyrénéens, d'énergiques collaborateurs de ce doux Jésus qui a aimé les âmes jusqu'à répandre pour elles tout son sang, afin de leur mériter par les ignominies de sa mort les éblouissements d'une gloire qui les enivrera à jamais.

O Jésus, qui avez bien voulu accepter l'aide de Simon de Cyrène et qui permettez qu'en servant le prochain nous vous servions vous-même, faites que, vous voyant toujours en sa personne, nous l'assistions de notre mieux, en toute occasion, de toute manière, que nous accomplissions toujours plus parfaitement nos œuvres de charité, ayant toujours en vue le seul bien des âmes.

Art. 5. — *Jésus, Véronique et les saintes femmes*

Jésus continuait à gravir la route du Calvaire ; il se montrait accablé de lassitude, réduit à une fatigue extrême, souffrant des douleurs inouies, l'âme remplie de tristesse, le cœur oppressé par l'angoisse. A l'exception de sa Très Sainte Mère, de quelques saintes femmes et de Simon le Cyrénéen, il n'y avait personne pour le consoler et le soulager.

Cependant sur le passage du divin Sauveur, se rencontra une femme du nom de Séraphia, appelée ensuite Véronique (*de vera icon*, vrai portrait), à cause de la grâce qu'elle reçut en ce jour. Emue jusqu'au fond du cœur à la vue des souffrances du Sauveur de son auguste visage devenu méconnaissable par la douleur et les blessures, couvert de sang et de boue, de crachats, elle voulut lui donner à cette heure suprême une preuve de compassion. Avec la hardiesse de l'amour, elle fend la foule, elle brave les bourreaux, les brutalités des soldats ; elle s'élance vers Jésus. Malgré les huées, les insultes, les menaces, peut-être les coups, elle parvient jusqu'à lui et, tendant son voile de lin imbibé d'eau, elle essuie d'une main délicate et tremblante la face sacrée du divin Maître.

Ah ! qu'il est touchant ce trait de compassion généreuse ! Comme cette femme est digne de notre admiration ! Aussi quelle récompense, quelle réponse lui valut aussitôt cet acte d'amour ! Jésus voulut que sa face auguste demeurât imprimée sur le voile dont elle se servit ; et cette empreinte ineffable restera à jamais une des reliques les plus précieuses de la Passion du Rédempteur.

Avant cet acte de charité, le voile de sainte Véronique n'était qu'un morceau de toile ordinaire ; il lui revint avec une image plus précieuse que celles qui sortiront jamais de la main des plus grands artistes. Le visage de notre divin Sauveur, quoique horriblement défigurée, devint l'objet de ses pieuses contemplations. Eclairée par la foi, elle découvrait une beauté ravissante sous cet extérieur affreux aux yeux de la nature ; cette face meurtrie et ensanglantée était bien celle du Christ, Fils de David, du

Seigneur, roi du ciel et de la terre, de celui qui est la splendeur de Dieu le Père ; et le sang et les crachats dont elle était couverte lui rappelèrent combien ce divin Sauveur a aimé les hommes.

Le prodige opéré en faveur de cette sainte femme est la figure des grâces spéciales et des faveurs signalées que souvent Dieu accorde, même en ce monde, aux âmes généreuses qui ont le courage de se vaincre dans les occasions difficiles. Jésus leur montre les traits de sa face adorable et en laisse de profondes empreintes dans leur cœur, afin de les soutenir et de les encourager dans l'accomplissement des devoirs que leur imposent leur amour envers lui et leur dévouement pour son service.

Cette femme qui brave tout pour aller essuyer le visage adorable de Jésus, inondé de sueur et de sang, nous révèle par cet acte généreux, la bonté de son cœur ; mais Notre-Seigneur nous montre aussi la délicatesse du sien. Il oublie tous ses maux pour récompenser un acte de dévouement et il imprime son portrait sur le voile de Véronique. Le jour devait venir où il découvrirait tous les trésors de ce cœur divin à sainte Marguerite Marie, attentive comme Véronique à réparer par sa piété l'ingratitude des hommes envers lui.

Mais Jésus est le type parfait de toute l'humanité pauvre et souffrante et Véronique est le type de la charité. Tandis qu'il porte la croix, moins semblable à un homme, au dire du prophète " qu'à un ver de terre, " il porte en lui toute la personne des pauvres pour lesquels parfois nous éprouvons de l'éloignement. Et le dernier des pauvres qui souffre la faim et la soif dans l'ombre de nos grandes cités, porte en lui la personne du Sauveur; c'est l'enseignement positif de l'Evangile. Comme il y a de Jésus une présence réelle au Sacrement de l'Eucharistie, il y a aussi de lui une autre présence réelle, quoique d'un ordre moins parfait, dans la personne des pauvres ; et c'est pourquoi il dit clairement " ce que vous avez fait au dernier de ceux-ci, c'est à moi que vous l'avez fait. "

Oui, Jésus se montre à nous dans la personne des pauvres, des malheureux, des malades. Pourrions-nous le voir avec indifférence, refuser de lui rendre service autant qu'il dépend de nous ?

Nous vénérons avec piété l'image de sa face auguste, ainsi que le crucifix et tout ce qui nous rappelle les souffrances de notre divin Sauveur ; or souvenons-nous que les malades et les malheureux sont les images vivantes de Jésus souffrant ; soyons pour eux pleins de compassion et de dévouement.

Plus heureux que Véronique, dont la main tremblante ne toucha qu'une fois la face de Jésus, la charité chrétienne peut souvent sécher les larmes, essuyer les sueurs, recueillir les gouttes du sang du divin Rédempteur sur le visage de ses pauvres. Puisse-t-il nous donner la grâce de les aimer, de respecter leurs douleurs, de découvrir toujours, sous les traits défigurés par les misères physiques et les misères morales, les traits de Jésus défiguré.

N'oublions pas non plus que la race des déicides n'est pas éteinte ; et depuis cette scène touchante et navrante, innombrables ont été les impies qui ont jeté à la face de Jésus les souillures de leurs outrages, les crachats de leurs blasphèmes. Au nom de cette face adorable que contemplent les bienheureux au sein de la lumière céleste, dans tout l'éclat de son ineffable beauté, conjurons notre divin Sauveur de convertir les pécheurs, de multiplier ses apôtres et ses réparateurs. Qu'il fasse qu'aux outrages, aux blasphèmes, aux insultes des impies, qui continuellement renouvellent les tourments de sa passion, nous opposions nos actes d'amour, nos louanges, nos perpétuelles adorations.

Disons-lui : Nous voulons vous aimer pour ceux qui vous haïssent ; nous voulons vous bénir pour ceux qui vous blasphèment ; nous voulons nous immoler avec vous pour obtenir le pardon de ces obstinés qui ne savent ce qu'ils font. Demandons au Père des miséricordes de leur pardonner, de ne pas regarder les iniquités de monde, mais de regarder son Fils unique tout couvert de blessures, de regarder son front saignant sous l'affreuse auréole, son visage envahi par les ombres de la mort, livide sous les tortures de l'agonie. Supplions-le d'être ému à la vue d'une telle expiation et d'avoir pitié des pauvres pécheurs : " *Respice in faciem Christi tui.* "

Que l'amour de Jésus en nous soit " le voile " qui touche son

divin visage, qui l'essuie et le rafraîchisse, en recueille le sang et les larmes. Et qu'inspirés, animés par cet amour, nos actes de charité et de réparation nous valent la réponse du sien, c'est-à-dire, la récompense de l'ineffable empreinte de son image adorée dans nos âmes.

* * *

Jésus avançait toujours et déjà touchait au sommet du Calvaire où il allait être immolé. A ce moment, des cris et des lamentations se firent entendre. Ils partaient d'un groupe de femmes qui, mêlées à la foule, ne pouvaient plus retenir l'expression de leurs sentiments douloureux. C'était leur manière à elles de protester contre le crime de ceux qui envoyait à la mort comme un malfaiteur l'Homme Dieu dont elles avaient tant de fois goûté la parole et vénéré la sainteté. C'était leur manière aussi de témoigner à Jésus la part singulière qu'elles prenaient à son affliction et à ses souffrances.

Jésus, touché, se retourna et une reconnaissance infinie passa dans son regard quand il fixa parmi la cohue haineuse celles qui pleuraient. Qui jamais dira ce que ce regard renfermait de tristesse, de dignité, de gratitude ! Qui peut dire l'effet produit par ce regard au fond des âmes où il plongeait ! Qui sait s'il ne renouvela pas en quelques-unes les merveilles qu'il avait opérées dans le jeune homme dont nous parle l'Evangile et qui fut transformé subitement du jour où les yeux du Maître s'étaient reposés sur lui ! Qui sait si plusieurs n'en gardèrent pas le souvenir, converties par ce contact muet comme Pierre venait de l'être, après son triple reniement, dans l'atrium d'Anne, le Pontife ! Avec les anciennes traditions, le cœur aime à le penser et, dans les filles de Jérusalem, il salue le noyau de la première communauté chrétienne.

Et Jésus, s'adressant à ces femmes compatissantes, essaie de les consoler; il ne réussit qu'à s'attendrir à son tour sur les maux prochains qui les menacent : " Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vos fils et sur vous-mêmes. "

Jésus ne refuse pas la compassion de ces femmes pieuses ; cette preuve de leur pitié avait un grand prix à ses yeux ; mais il veut qu'avant tout elles pleurent ce qui le fait pleurer lui-même, c'est-à-dire, le péché. Il pense aux malheurs qui vont s'appesantir à brève échéance sur le peuple déicide. Il souffre comme jamais créature n'a souffert, ni ne souffrira, et, malgré ses souffrances quasi infinies, il ne pense pas à se soulager mais s'occupe uniquement du triste sort du peuple de Dieu. Il eut pu abandonner cette nation à son malheureux sort. Non, son cœur voudrait la sauver et, sous le fardeau de la croix, au moment où il marque de ses chutes et de son sang le sentier du Calvaire, au milieu de toutes sortes de moqueries, de brutalités, de douleurs et d'ignominies, il trouve assez d'énergie d'âme, assez de tendresse, pour faire un dernier et suprême appel à ce peuple prêt à tomber sous le bras vengeur de la justice de Dieu. Il ne lui restait plus qu'une seule ressource : celle d'inspirer la crainte.

Ce sont des larmes meilleures que je voudrais voir couler, dit-il, à ces femmes qui avaient le courage de braver les injures de ses ennemis et de venir lui offrir l'hommage de leur compassion. Vous pleurez sur moi parce que je souffre. Mais vous vous trompez sur la nature vraie de cette souffrance et ne comprenez pas celle qui m'atteint le plus profondément. Mon martyre intime vous échappe. Vous voyez les coups de fouet, vous entendez les injures et les cris. Vous croyez que c'est uniquement tout cet appareil de torture qui m'accable ; je souffre surtout d'autre chose ; je souffre de mon impuissance à sauver tous les hommes, de la mauvaise foi qui continuera à me méconnaître, de la légèreté qui ne tiendra aucun compte de mes avertissements, de la faiblesse qui ne saura pas utiliser mes prévenances ; de l'ingratitude oublieuse de mes bienfaits ; je souffre à la pensée de toutes les âmes auxquelles les fruits de ma mort ne pourront être appliqués.

Vous pleurez sur moi ; pleurez plutôt sur les jours mauvais qui vont bientôt se lever sur Israel, les jours où la colère de Dieu éclatera sur la nation juive pour venger ce forfait ; pleurez sur

les mères qui seront témoins de la catastrophe finale ; pleurez sur celles que la vie éloigne du vrai but où je vais toucher bientôt ; pleurez sur vos enfants qui peut-être ne l'atteindront pas. Puisque la richesse des larmes peut tarir, réservez-la pour les larmes saintes et fécondes à verser sur vous et sur vos enfants.

Vous pleurez sur moi parce que je vais mourir, mais cette mort, vous n'en pénétrez pas le mystère. Vous croyez que c'est une catastrophe, le désastre où vont s'engloutir tous mes rêves, toutes mes espérances, toutes mes ambitions. Et c'est au contraire, la consommation suprême de l'œuvre pour laquelle je suis venu en ce monde, le fondement mystérieux sur lequel je bâtirai, après trois jours, le temple inébranlable du culte nouveau.

Vous croyez que c'est une tristesse. Et c'est au fond une joie ineffable dont la perspective me soutenait pendant mes jours d'exil, la joie de retourner aux clartés éternelles du Père qui m'a envoyé et celle, plus grande et plus douce, de mourir pour lui dans l'accomplissement de sa volonté.

Quelle leçon pouvons-nous tirer de ces divins enseignements ?

Si nous eussions vécu aux jours de la Passion de Jésus, nous nous serions mêlés à ces saintes femmes : nos larmes auraient coulé avec les leurs. A nous aussi le divin Maître aurait adressé ces paroles : " Ne pleurez pas sur moi, mais d'abord sur vous. "

Quels sont nos sentiments par rapport à la Passion de Jésus ? Est-ce que, comme les filles de Jérusalem, nous nous faisons un devoir de compatir aux souffrances du Sauveur, de le suivre sur ce nouveau chemin du Calvaire qu'il parcourt au Saint Sacrement à travers les siècles ?

Avons-nous des larmes de compassion vraie et sincère en face des sacrilèges et des humiliations dont il est abreuvé dans son Sacrement d'amour ? Dans quels sentiments de douleur et de compassion avons nous l'habitude de dire la sainte messe qui est la reproduction de la passion du Sauveur ?

De plus, si nous avons pleuré sur ses douleurs, l'avons nous fait avec les mêmes dispositions qu'il réclame des filles de Jérusalem ?

N'avons nous pas oublié que le vrai soulagement que nous puissions apporter aux souffrances du Sauveur, ce sont les larmes versées sur nos péchés et sur ceux de nos frères ? Est-ce que nous pleurons quelque fois à la pensée d'avoir, comme les Juifs, chassé Jésus de notre cœur par le péché ? Est-ce que nous sommes tristes, d'avoir, comme les Juifs, manqué de reconnaissance envers Jésus qui a toujours été si libéral envers nous ? Combien pleurent volontiers sur la perte d'un parent ou d'un ami, qui n'ont pas une larme pour regretter la perte de la grâce ?

Pleurons donc non pas à cause de nos souffrances, mais à cause de notre sincère amour de Jésus qui nous a tant aimés, non pas parce qu'il nous en coûte de ne plus pécher, mais parce que nous voudrions ne l'avoir jamais fait.

Art. 6. — *Jésus meurt sur la Croix*

Notre divin Sauveur est là sur le Calvaire, cloué sur un lit de supplice, suspendu entre la terre qu'il va quitter et le Ciel qu'il va nous ouvrir, les bras étendus comme pour embrasser l'humanité toute entière. Il se montre à nous dans l'état du plus complet dépouillement, de la donation et de l'immolation totales, dans l'attitude de la prière suppliante, offrant pour nous à son Père les amertumes de son âme et les tortures de son corps, les derniers souffles de la vie qui lui échappe, le supplice de sa mort qui va achever le sacrifice réparateur et payer notre rançon.

Regardons avec amour le divin Martyr de nos iniquités. De son front, de ses mains, de ses pieds, le sang ruisselle jusqu'à terre ; sa tête alanguie se penche sur sa poitrine, son doux regard cherche ses amis, ses bras sont ouverts. C'est l'abandon qui dit à Dieu : Prenez-moi ; c'est la miséricorde qui dit au pécheur : Venez à moi ; c'est l'amour généreux qui dit au monde entier : Je vous donne tout.

Autour de la croix où Jésus expire, les Pharisiens, ses ennemis, sont rassemblés. Leur victime aurait bien le droit de mourir en paix ; c'est une consolation qu'on accorde aux derniers des

misérables. Mais, à lui, toute consolation est refusée. On lui prodigue les ironies, les mépris, les défis insolents, les malédictions.

Cette haine féroce a fait fuir ses disciples et ses admirateurs, a tari le dévouement de ses amis et de ses défenseurs. Cependant malgré les bourreaux, malgré une soldatesque brutale, malgré la populace en fureur, devant le Christ qui agonise, trois personnes sont debout, le regard fixé sur son visage : " *Stabant juxta crucem.* " C'était sa pauvre mère, c'était son plus jeune disciple, c'était la grande pécheresse convertie. Et Marie et Jean et Madeleine étaient là qui consolaient ses derniers moments. Marie, c'était la tendresse de l'amour maternel avec ses merveilleux et puissants élans ; Jean, c'était l'amour d'amitié ; Madeleine, c'était l'amour de reconnaissance et d'adoration. Et ainsi au pied de la croix ces trois cœurs débordant d'amour disaient plus haut que la rage des bourreaux et l'horreur des supplices, que ce condamné était plus qu'un homme. Aussi les yeux mourants du Rédempteur ne semblaient voir qu'eux seuls, et quand il eut, par une attention suprême de la plus touchante délicatesse comme consacré l'union de ces trois amours, il poussa un grand cri : " *Consummatum est,* " et son front s'inclina dans la mort.

Les Evangélistes nous disent que la mort de Jésus-Christ fut un spectacle si douloureux que la nature, tout insensible qu'elle est, manifesta sa stupeur par des signes effrayants. Le soleil s'éclipsa ; des ténèbres épaisses se répandirent partout, c'était le deuil de l'univers à la mort de son Créateur. La terre révoltée d'un crime dont les auteurs ne semblaient pas émus, s'ébranla par d'horribles secousses. Les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, la poussière se ranima, et beaucoup de corps des saints qui s'étaient endormis se levèrent et, sortant de leur tombeau après la résurrection, vinrent dans la cité sainte et apparurent à un grand nombre de personnes. Le voile du Temple se déchira du haut en bas. Les spectateurs de cette terrible scène descendirent du Calvaire en se frappant la poitrine, comme protestation de regret d'un supplice injuste. Les soldats habitués à regarder la mort avec intrépidité, frappés de tant de circonstances extraordinaires, furent effrayés ; et leur chef publia

hautement que celui qui venait d'expirer était le Fils de Dieu. Ces étonnants prodiges étaient propres à faire naître la foi dans les âmes droites.

Il est grand de mourir pour un ami, plus grand encore de mourir pour sa famille ; il est sublime de mourir pour sa patrie, mais mourir pour l'humanité et la sauver c'est divin. Le Christ s'est élevé à ces hauteurs ; c'est pourquoi le Calvaire est ce qu'il y a de plus grand au monde. C'est là que le ciel et la terre se sont réconciliés en Jésus. Son sang divin a lavé nos péchés, payé nos dettes, satisfait aux rigueurs de la justice éternelle, et rétabli sur d'inébranlables bases l'harmonie entre Dieu et l'homme, en restaurant tout dans le Christ béni : " *pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris sive quæ in cœlis sunt* ". La haine et l'ingratitude des hommes sont allées aux limites extrêmes de la scélératesse, jusqu'à la mort d'un Dieu ; et Jésus, en immolant sa vie, nous a donné la marque suprême de l'amour : " *majorem hac dilectionem nemo habet* " .

Oui c'est au pied de la croix sanglante de Jésus, près de son cadavre sillonné de blessures, au côté de la Reine des Martyrs, que nous pouvons comprendre quelque peu l'immensité de l'amour de Jésus : " *in hoc cognovimus charitatem Dei quoniam ille animam suam pro nobis posuit.* " Pourquoi ces prodigieux anéantissements ? pourquoi ces tortures sans nom ? pourquoi ce luxe d'opprobres et de honte ? " *Dilexit* " ! Il nous a aimés d'un amour sans mesure, voilà la clef de tout le mystère. C'est la folie de l'amour. Et devant ces sublimes ardeurs, près de ces flammes dévorantes, nos âmes resteraient-elles indifférentes et froides ?

" Considérez, dit saint Bonaventure, cette couronne d'épines et ces clous meurtriers, ces plaies des pieds et des mains, ce corps tout couvert de blessures, ces chairs tombant en lambeaux, et reconnaissez à ces traits combien Jésus vous a aimés. "

* * *

Quelle source inépuisable de réflexions salutaires cette vue de Jésus mort sur la croix ne nous présente-t-elle pas ?

D'abord demandons à ce divin Sauveur d'envahir, de dévorer nos cœurs dans un brasier d'amour, de rendre nos âmes toutes de feu pour que nous n'aimions plus que lui seul. Il a su pousser l'amour aux limites extrêmes du possible : " *in finem dilexit.* " Du haut de sa croix, dans l'embrassement infini de son regard, il a vu s'amonceler autour de lui tous les crimes des siècles ; il a senti les ingratitudes et les trahisons monter, comme une marée furieuse, jusqu'à lui et le couvrir de leur écume impure. Et au lieu de détourner la tête, au lieu de nous maudire, nous, ses véritables bourreaux, il a laissé tomber sur nous de ses lèvres bleuies par les affres suprêmes des paroles de miséricorde et d'amour ; il a ouvert à nos repentirs de glorieuses perspectives de royaumes, à nos yeux mouillés de pleurs, il a fait étinceler le miroitement de couronnes triomphales ; et pour que, dans les luttes de la vie et les meurtrissures de nos âmes, nous eussions une consolatrice toute-puissante, il nous a déposés entre les bras, sur le cœur de Marie notre Mère et la sienne. Disons-lui un affectueux merci. Jamais notre reconnaissance ne pourra monter à la hauteur de ses bienfaits.

Mais nous prêtres surtout, rappellons-nous toujours que cette immolation n'est pas un fait transitoire, que le Calvaire ne passe pas, ne se perd pas estompé dans la brume du passé. Il se dresse toujours actuel dans la pénombre mystérieuse de nos sanctuaires. Chaque jour, sur tous les points du monde, la Victime adorée est élevée par nos mains entre le Ciel et la terre comme Hostie de propitiation pour les péchés du monde. Le sacrifice de nos autels est le vivant mémorial de l'immolation sanglante du Golgotha : " *O memoriale mortis Domini* " ; il en est encore la représentation intégrale, la multiplication indéfinie, la reproduction réelle et parfaite, l'application inépuisable. A chacune de nos consécrations, l'Agneau immolé meurt de nouveau d'une mort mystérieuse et cachée ; son corps est là étendu en victime sur la pierre de l'autel ; son sang empourpre le calice pour enivrer nos cœurs et laisser à nos âmes le parfum pénétrant de son amour, un désir plus ardent de nous immoler à son exemple, de nous dépenser entièrement aux intérêts de sa gloire.

Oui, Jésus s'immole tous les jours sur l'autel : il renouvelle

d'une manière mystique mais réelle la scène grandiose du Calvaire.Là il fléchit la colère du Ciel ; là il est la réparation vivante, il lance à flots inépuisables son Sang divin pour effacer nos crimes ; il est notre Hostie d'action de grâces et notre hymne de reconnaissance. Là, nous devons déplorer notre froideur, notre radicale impuissance de proportionner nos chants de gratitude à la sublimité des faveurs célestes. Là, faisons jaillir de son Cœur vers son Père Céleste l'infinité de la louange et de l'action de grâces et de l'adoration. Puissions-nous mourir à tout pour celui qui a daigné mourir par amour pour nous. " *Amore amoris tui moriar, qui amore amoris mei dignatus es mori.* "

Puissions-nous tous dire avec vérité à notre divin Jésus :

" Ce qui m'excite à t'aimer, ô mon Dieu,
Ce n'est pas l'heureux ciel que mon espoir devance ;
Ce qui m'excite à t'épargner l'offense,
Ce n'est pas l'enfer sombre et l'horreur de son feu ;

C'est Toi, mon Dieu, Toi, par ton libre aveu,
Cloué sur une croix où t'atteint l'insolence ;
C'est ton saint corps sous l'épine et la lance
Où tous les aiguillons de la mort sont en jeu.

Voilà ce qui m'éprend, et d'amour si suprême,
O mon Dieu, que sans ciel même je t'aimerais,
Que même sans enfer, encore je te craindrais,
Tu n'as rien à donner, mon Dieu pour que je t'aime ;
Car si profond que soit mon espoir, en l'ôtant,
Mon amour irait tout seul et t'aimerait autant. "

* * *

Et comme la vue de Jésus mort en croix est bien de nature à ranimer dans nos cœurs l'espérance du pardon ! Quelles que soient nos fautes, nous pouvons espérer que le Père céleste nous fera miséricorde, en vertu des mérites infinis de Jésus, son Fils bien aimé, en qui il met toutes ses complaisances. Qui n'espérerait pas en Notre-Seigneur après un tel pardon et une telle grâce ! Aussi l'Eglise chante :

" Qui Mariam absolvisti
Et latronem exaudisti
Mihi quoque spem dedisti. "

Disons à Dieu avec amour et confiance, avec saint Augustin : " Père miséricordieux, jetez les yeux sur votre Fils bien aimé et sur ses douleurs ; voyez quel est celui qui souffre et ce qu'il souffre pour nous. Le Verbe éternel qui n'a qu'une même nature avec vous a voulu se revêtir de la nôtre pour souffrir et mourir comme nous. O mon Dieu, souvenez vous de l'œuvre de son incompréhensible amour. Voyez le sang qui coule de ses mains innocentes et pardonnez les péchés que nos mains ont commis. Voyez son côté transpercé par la lance et lavez-nous dans la source que le fer vient d'ouvrir ; voyez ses pieds sans taches, qui n'ont jamais marché dans la voie des pécheurs, déchirés par les clous, et dirigez nos pas dans les divins sentiers ; voyez sa tête penchée sans force sur son sein pour rendre le dernier soupir et ayez pitié, ô Père miséricordieux, de la faiblesse de vos pauvres créatures. Au nom des supplices de notre doux Sauveur, pardonnez à ceux qu'il a sauvés. "

" Lorsqu'au souvenir de nos péchés, s'écrie saint Alphonse, nous sentons les remords de notre conscience, qu'est-ce qui peut en adoucir l'amertume, si ce n'est de savoir que Jésus-Christ *a daigné se livrer lui-même à la mort pour expier nos fautes."* (*Gal. I.* 4)

" Mes chers enfants, nous dit saint Jean, je vous exhorte à fuir le péché. Si cependant quelqu'un a le malheur d'y être tombé, qu'il se souvienne que nous avons un avocat auprès de Dieu ; c'est Jésus-Christ, son Fils Unique, qui est juste et qui s'est offert en sacrifice pour expier nos fautes. " (I Joan. II, 1)

L'Apôtre saint Paul va jusqu'à dire que Jésus est monté au Ciel pour porter son Père à user de miséricorde envers nous (*Heb.* VII, 25).

Dieu dit un jour à sainte Marie Madeleine de Pazzi : " Ma justice s'est changé en clémence par la vengeance que j'ai exercée sur la chaire innocente de Jésus-Christ. Le sang de mon Fils ne me demande pas vengeance comme celui d'Abel, il ne demande

que miséricorde et compassion ; et, à cette voix, ma justice ne peut pas ne pas s'apaiser. "

" Qu'as-tu donc à craindre, pécheur, s'écrie saint Thomas de Villeneuve, si tu veux quitter le péché ? Comment te condamnera-t-il ce bon Maître qui est mort pour ne pas te condamner ? Comment te repoussera-t-il quand tu reviens à ses pieds, lui qui est venu du Ciel pour te chercher quand tu fuyais " ?

* * *

En face de l'Auguste Victime s'offrant à son Père pour notre salut, rappelons nous les vertus dont il nous donne l'exemple.

Et d'abord la charité. Jésus se sacrifie afin que l'on connaisse qu'il aime son Père et qu'il fait ce que son Père lui a commandé ; il se sacrifie afin que nous sachions combien il nous a aimés. C'est son amour pour son Père et pour nous qui le conduit au Calvaire et qui l'attache à la croix.

Il avait dit : il n'y a pas de plus grand témoignage d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. C'est ce qu'il a fait pour chacun de nous. Aussi nous pouvons dire avec saint Paul : " Jésus-Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi. "

La générosité de son amour n'a pas connu de bornes. Une goutte de son sang, un battement de son cœur, une larme de ses yeux, eussent suffit à nous arracher à l'enfer et à nous ouvrir les portes du Ciel ; mais son amour pour nous est allé direct aux limites extrêmes. Il nous a donné sa vie entière et jusqu'à la dernière goutte de son sang. Pourrions-nous hésiter à l'aimer ? Est-il possible de regarder, de considérer avec attention Notre-Seigneur crucifié, sans concevoir de l'amour pour lui ? On ne peut se tenir devant un grand feu sans en subir la chaleur. Pourrions-nous ne pas nous dévouer au salut du prochain, puisque le prochain représente à notre égard Jésus-Christ lui-même, et que d'autre part ce divin Sauveur nous a dit : " aimez vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. " (*Gal.* II, 2)

Jésus sur la croix comme durant tout le cours de sa passion

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

nous a enseigné la *patience et la douceur. Ce lion* de la tribu de Judas, disposant de la force même de Dieu, n'avait qu'à le vouloir pour faire descendre du ciel plus de douze légions d'anges, ou plutôt pour anéantir à l'instant même ses ennemis ; et il ne paraît que comme un agneau muet devant celui qui le tond, il ne veut être que l'homme des douleurs et il ne jette sur ses ennemis que des regards de bonté, d'amour et de tendresse !

Cette patience et cette douceur, pratiquons-les à l'égard du prochain. N'oublions pas que chacun à ses défauts et, pour avoir droit au support indulgent des siens, il faut supporter avec calme ceux qui nous choquent dans les autres. Ils sont rares ceux qui reconnaissent leurs torts, et chaque grief exploité par la médisance devient l'occasion de reproches formulés avec une injuste rigueur. Quelque fois la malignité, l'envie, la jalousie nous percent de leurs traits ; pensons qu'avant de nous atteindre, ces traits font d'abord sur ceux qui les emploient une inévitable et funeste blessure. Donc plaignons le prochain sans l'aigrir par l'apparence de la vengeance ; ne l'éloignons pas par l'expression du ressentiment ; tâchons plutôt de l'éclairer avec patience et douceur, ne mettons dans notre cœur aucune restriction au pardon, réjouissons nous d'avoir l'occasion de rendre le bien pour le mal et de nous unir ainsi parfaitement aux dispositions de Jésus mourant. N'oublions pas que nous sommes obligés d'aimer ceux qui ne nous aiment pas et qui nous font du mal : " Aimez vos ennemis, dit notre bon Maître ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient ; car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? " (Matt. 44, 46)

Du haut de sa croix Jésus nous dit :

" Ciel dérobe à ta vengeance
Ceux qui m'osent outrager ;
C'est ainsi, quand on l'offense
Qu'un chrétien doit se venger. "

L'histoire de saint Elzéar raconte qu'il était arrivé à un tel

point de patience qu'il ne se fâchait jamais pour aucune injure qu'on lui fit ; d'où sainte Delphine, son épouse et vierge très pure, lui fit même un jour de doux reproches, comme s'il eut été trop insensible. A quoi le saint répondit qu'il ne laissait pas de ressentir dans son intérieur des atteintes d'impatience et des émotions de colère quand on l'offensait ; mais qu'il les étouffait portant aussitôt sa pensée sur les injures et les outrages que Notre-Seigneur avait soufferts pour lui ; lequel désirant imiter et faire quelque chose pour son amour, il se disait : Eh bien ! Elzéar, quand tes serviteurs te donneraient des soufflets, quand ils t'arracheraient la barbe et te cracheraient au visage, cela et tout ce que l'on peut te faire n'approchera jamais de ce que le Fils de Dieu a enduré pour toi. Il se disait et se redisait ces paroles et tenait son esprit appliqué sur ces objets jusqu'à ce que le sentiment imparfait fut amorti et son esprit calmé.

Jésus nous enseigne de la manière la plus sublime la vertu *d'obéissance*. Il renonce à sa volonté pour faire la volonté de son Père et il accepte le calice qui lui est présenté. Il a sacrifié à l'obéissance son repos, son honneur et sa vie. " Jésus-Christ, dit saint Paul, s'est montré obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. (PHIL. VIII)

Quel modèle pour le prêtre qui ne doit voir en ses supérieurs quels qu'ils soient que Dieu qui vit en eux, qui parle en eux, qui commande en eux.

Le prêtre est fait pour commander, comme le Pontife le lui dit au jour de son ordination : " *Sacerdotem enim oportet præesse*; " de sorte qu'au premier abord la vertu d'obéissance semble ne devoir pas être sa vertu dominante. Et cependant l'auteur de l'Imitation nous assure que celui-là seul peut commander avec assurance qui aime à se soumettre et sait obéir : " *Nemo secure præest nisi qui libenter subest ; nemo secure præcipit nisi qui bene obedire dicicit.* " C'est donc précisément parce qu'il est appelé à conduire les autres, qu'il doit lui-même exceller dans la vertu d'obéissance, à l'exemple de Jésus-Christ, le Souverain Prêtre, dont toute la vie, depuis la crèche jusqu'au Calvaire a été réglée par l'obéissance et qui a même sacrifié sa vie à cette vertu, selon

la remarque de saint Bernard : " *Dedit vitam ne perderet obedientiam.* "

* * *

Aux folies de notre orgueil Jésus a opposé les excès de ses humiliations, " *cœpit facere et docere ;* " à sa doctrine il a ajouté la souveraine éloquence de l'exemple personnel. Lui, le Fils Eternel du Très-Haut, consubstantiel à Dieu son Père, Roi des rois, il s'est abaissé jusqu'à l'anéantissement. Il permit à toutes les créatures de servir à son humiliation et, comme victime de l'orgueil humain, il se sacrifia par tous les genres d'abaissement. Après avoir couvert la splendeur de sa face divine d'une obscurité volontaire et consacré trente années à cette mort d'oubli, il voulut être encore mis au rang des scélérats, livré à tous les mépris et subir les humiliations de la Croix. Et cela parce qu'il avait vu les ravages que la passion de l'orgueil devait faire dans les esprits, les racines profondes qu'elle y jetterait et les vertus qu'elle étoufferait sous son étreinte.

N'oublions pas l'éloquence avec laquelle Jésus crucifié nous rappelle que notre âme, emprisonnée dans un corps de boue, ne doit pas chercher sa gloire en ce monde sous peine de perdre la vraie vie. Demandons-nous si véritablement nous sommes humbles de cœur, si nous aimons à être ignorés et comptés pour rien. " *Ama nesciri et pro nihilo reputari,* " si nous sommes bien aises de voir les autres relevés à nos dépens, leur vertu reconnue et nous laissés dans l'oubli.

" Quand, dit saint Bernard, parlant de Notre-Seigneur, vous vous êtes mis à genoux devant Judas que vous saviez avoir formé l'horrible dessein de vous trahir et de machiner votre mort et qu'avec vos très saintes mains vous avez touché et essuyé ses pieds maudits qui trépignaient pour aller répandre votre sang, ô homme, ô terre, ô cendre, qui vois cela, peux-tu encore être orgueilleux et avoir l'esprit hautain " ?

Saint Vincent de Paul écrivait un jour à un prêtre : " La vaine complaisance est un dangereux venin des bonnes œuvres ;

c'est une peste qui corrompt les actions les plus saintes et qui fait bientôt oublier Dieu. Donnez-vous garde, au nom de Dieu, de ce défaut comme du plus dangereux que je sache à l'avancement dans la vie spirituelle et à la perfection. "

" A cette école de Jésus crucifié, dit saint Alphonse de Liguori, les saints apprennent la pratique de toutes les vertus. Fortifiés en voyant Jésus méprisé sur la croix, ils aiment les mépris plus que les mondains n'aiment les honneurs du monde. En voyant Jésus mourir nu sur la croix, ils cherchent à se détacher des biens de la terre. En le voyant tout en plaies, ils ont horreur des plaisirs sensuels et ne pensent qu'à affliger leur chair afin de s'unir par leurs souffrances à Jésus crucifié. En voyant comment Jésus obéit et se conforme en tout à la volonté de son Père, ils s'efforcent de vaincre toutes leurs inclinations peu conformes au bon plaisir du Seigneur. En voyant la patience avec laquelle Jésus endure tant de tourments et d'opprobres pour l'amour de nous, ils supportent avec résignation, et même avec joie, les injures, les maladies, les persécutions, et toutes les cruautés des tyrans. En voyant enfin l'amour que Jésus-Christ nous témoigne dans le sacrifice qu'il fait pour nous de sa vie sur la croix, ils sacrifient à Jésus-Christ tout ce qu'ils ont, biens, plaisirs, honneurs, vie. "

" O Père Céleste, Dieu Eternel, au nom de votre infinie bonté et de la douloureuse mort de votre Fils, accordez-moi, tout indigne que je suis du moindre de vos bienfaits, de brûler à jamais de la soif de votre amour, d'avoir continuellement dans mon cœur le souvenir de la passion et la contrition de mes péchés ; d'aimer les mépris du monde pour mieux ressembler à mon modèle et de ne m'affliger jamais que du malheur de vous déplaire. Et vous, Seigneur Jésus, enivrez-moi du sang qui coule de vos plaies sacrées afin que, partout et toujours, je vous aie sous les yeux, mourant sur la croix, et que tout ce qui est en moi se dirige vers vous. Que ma consolation sur la terre soit de souffrir avec vous et mon affliction de m'occuper de ce qui n'est pas vous ; qu'il n'y ait aucun repos pour mon cœur jusqu'à ce qu'il trouve en vous le terme de tous ses désirs. " (SAINT BONAVENTURE.)

O Jésus ! C'est pour mon amour
Que vous avez perdu la vie ;
Faites que pour vous en retour
Tout entier je me sacrifie.

Art. 7. — *Jésus dans le sépulcre*

Jésus est mort sur la croix. Celui qui s'est fait pauvre pour nous enrichir meurt dans le dépouillement absolu ; celui qui est " la béatitude " meurt dans les supplices ; celui qui est " l'héritier universel " à qui " toutes les nations de la terre ont été données comme domaine " meurt dans l'abandon. Il a expiré celui qui rendait la vie aux morts, le voilà sans mouvement celui qui donne à tout la vie. Il est sans parole celui qui faisait parler les muets. Il est privé de la vue celui qui la donnait aux aveugles.

Mais au moment même où Jésus rendit le dernier soupir, une révolution subite bouleversa toute la nature. La terre se mit à trembler comme si la main du Créateur cessait de la tenir en équilibre ; les rochers se fendirent ; le roc même du Calvaire sur lequel s'élevait la croix du Sauveur se déchira violemment jusque dans ses profondeurs ; les tombeaux s'ouvrirent sur les flancs du mont Sion ; le voile mystérieux du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas. La nature entière révélait ainsi la divinité du mourant.

" Il expire et la nature,
Dans lui pleure son auteur ,
Il n'est pas de créature
Qui ne marque sa douleur.
Un spectacle si terrible
Ne pourrait-il me toucher,
Et serai-je moins sensible
Que n'est le plus dur rocher ? "

Un centurion, avec la compagnie de soldats sous ses ordres, se trouvait au Golgotha, veillant à tout ce qui se passait. Il s'était placé en face de la croix, les yeux fixés sur le crucifié.

Témoin de la patience avec laquelle Jésus avait souffert, de la générosité avec laquelle il avait pardonné, de la confiance et de la puissance avec lesquelles il était mort, il fut profondément émerveillé de toutes ces circonstances extraordinaires. A peine eut-il vu la création se bouleverser au moment même où Jésus rendit le dernier soupir, il crut aux grandeurs du Crucifié. Cette mort si extraordinaire ne pouvait être la mort d'un simple mortel ; elle ne pouvait être que celle d'un Dieu. Et dans le transport d'une foi très vive, d'une tendre charité, d'une contrition sincère, ce soldat se mit à crier à haute voix : " Je reconnais et confesse que cet homme crucifié était vraiment juste, qu'il était vraiment le Fils de Dieu. "

A l'exemple de ce brave capitaine, ses soldats, témoins du même spectacle, saisis de la même frayeur, éclairés de la même lumière, dociles à la même grâce, firent la même profession de foi : " Oui, cet homme était vraiment le Fils de Dieu. "

Quelle fut belle et consolante pour Marie cette première et solennelle adoration en face d'un Dieu mort !

Marie était restée affaissée au pied de la croix et c'est sur ses genoux que Joseph et Madeleine déposèrent le corps inanimé de Jésus. Quelle dut être l'affliction de cette pauvre mère en contemplant à travers ses larmes ce corps déchiré, épuisé, glacé, qu'elle ne peut plus réchauffer sur son cœur ! Quelle compassion et quelle contrition doit exciter dans nos cœurs le martyre de cette femme bénie entre toutes qui n'a jamais connu le péché et qui souffre à cause des nôtres !

Marie montra à Jean, à Madeleine, aux saintes femmes, le corps sacré du divin Sauveur et ils lui offrirent l'hommage de leur adoration :

Pange lingua, gloriosi
Corporis mysterium
Sanguinisque pretiosi
Quem in mundi pretium
Fructus ventris generosi
Rex effudit gentium.

" O mon âme, adore au Calvaire le corps glorieux de Dieu crucifié ; adore le sang précieux de ton Dieu qui a coulé sur l'arbre de la croix, de la tête et des mains, des pieds et du côté du Sauveur ; adore le fruit des entrailles de Marie, avant qu'on ne le couche dans la tombe ; Jésus, son Fils, le Roi des hommes, est étendu sans vie pour nous rendre la vie. "

Madeleine s'est jetée aux pieds de Jésus ; elle les embrasse et les arrose de ses larmes ; c'est là qu'elle avait trouvé la paix, c'est là qu'elle voudrait mourir de douleur en pleurant sur le sort de son divin Maître.

Jean, le Disciple bien-aimé, qui a tant souffert de voir se briser et s'ouvrir le cœur sur lequel, à la dernière Cène, il avait reposé, appuie contre la sienne cette poitrine que la vie a abandonnée.

Les saintes femmes pleurent, plongées dans une profonde tristesse.

Pénétrés de respect pour leur Maître bien-aimé qu'ils ont l'honneur d'ensevelir, Joseph d'Arimathie et Nicodème le couvrent d'aromates, l'oignent de parfums, l'enveloppent dans un linceul et le déposent avec respect dans le sépulcre.

Le tombeau est pour l'homme le monument de la plus profonde humiliation ; c'est là que son corps, frappé par la mort, est livré en proie à la corruption, qu'il devient un objet d'horreur et de pitié.

Il n'en est pas ainsi du sépulcre de Jésus-Christ. Ce sépulcre sera bientôt vide du corps immolé pour le salut du monde. Le surlendemain de l'ensevelissement, Jésus sortit du tombeau vivant et glorieux. Celui qui avait été couvert de plaies, attaché à la croix, épuisé de sang, se montra plein de vie et de beauté. Son tombeau devint un monument de triomphe.

Jésus ressuscita. Par conséquent il est Dieu, sa doctrine est donc divine, son Eglise est divine comme divines sont ses promesses. Il est notre chef ; nous sommes ses membres et nous aussi nous ressusciterons. Nous pouvons donc redire avec assurance ces paroles de Job : " Je sais que mon Rédempteur est vivant et

qu'un jour dans ma chair ressuscitée je verrai mon Dieu. " (JOB, XIX, 26)

Comme cette pensée est propre à nous consoler de la nécessité de mourir ! Le tombeau n'est plus pour les fidèles unis à Jésus-Christ qu'un lieu de repos où ils sommeillent quelque temps, mais d'où, comme lui et par lui, ils sortiront vivants et glorieux.

Aimable croix, douce espérance,
Unique objet de mon amour,
Soyez ma force et ma défense
A l'extrémité de mes jours !
Puisse alors ma voix délirante
Vous marquer mes ardents désirs,
Et sur vous ma bouche collante,
Exhaler ses derniers soupirs. !

CHAPITRE TROISIÈME

CE QUE L'ON ENTEND EN FAISANT LE CHEMIN DE LA CROIX.

Les Paroles du Christ

Quel plus touchant spectacle que celui d'un père mourant disant adieu à ses enfants, leur donnant ses derniers conseils et les bénissant pour la dernière fois ! Et sa main qui s'est levée pour les bénir retombe, ses yeux se ferment et sa belle âme monte à Dieu. Comme les paroles d'un père mourant se font sentir loin et longtemps dans la vie !

Nous sommes tous les enfants d'un même Père qui est tombé un jour du ciel dans une crèche et qui, par amour pour nous, est allé ensuite mourir sur une croix. Et, avant de mourir, il nous a dit quelques paroles ; il nous a donné quelques conseils. Recueillons ces paroles avec respect et avec amour ; elles sont simples, brèves, comme des oracles, vives et ardentes comme des élans d'une grande âme ; efficaces et tendres comme une prière d'agonie. On ne saurait en épuiser tous les enseignements ; car chacune de ces phrases verse devant nous les trésors d'un cœur ineffable dans sa pitié, sa miséricorde et sa bonté, aussi bien que dans ses douleurs.

Méditons ces conseils et prenons la résolution de les suivre.

ART. 1. — ***Père pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font''***
(LUC, XXIII, 34)

La première parole de Jésus sur la croix ne fut ni une consolation pour sa mère, ni un adieu à ses amis ; ce fut une prière pour

ses ennemis. Il donne ses premiers soins à ceux qui en ont le plus besoin, quoiqu'ils le méritent le moins. Il a été trahi par un de ses disciples, renié par l'autre et abandonné de tous ; il a été traîné de tribunal en tribunal et livré à des soldats barbares qui ont cruellement déchiré sa chair ; il a été couronné d'épines et cloué sur la croix. Et là tout ensanglanté, alors que ses souffrances physiques et morales sont à leur comble, que va-t-il dire ? Recueillons-nous et écoutons : " Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. " Il offre le prix de son sang pour ceux qui le font couler; il veut procurer la vie à ceux qui lui donne la mort ! Sublime et divin élan de son cœur ! Ses mains ne peuvent plus bénir, étant clouées à la croix ; ses pieds ne peuvent plus courir à la recherche des pécheurs ; mais son cœur peut battre d'amour et sa bouche en exprimer les sentiments.

Ses ennemis l'environnent et se plaisent à l'outrager ; les soldats l'insultent, la populace blasphème contre lui. N'écoutant que son infinie bonté, il n'appelle sur eux tous que les grâces célestes ; sa bouche ne s'ouvre que pour prononcer une parole de pardon.

Et avec quelle délicatesse d'amour le Sauveur adresse-t-il cette prière à son divin Père !

" Père, " car ce n'est pas le juge, ce n'est pas le roi du ciel et de la terre, ni même Dieu qu'il invoque, mais son Père. Ce nom de Père est en effet plus favorable pour se faire écouter et fléchir la divine colère.

De plus, en même temps qu'il est son Père, n'est-il pas encore devenu par lui le vrai Père de l'humanité, le Père tout miséricordieux qui fait lèver son soleil sur les bons et sur les méchants ? Aussi Jésus ne dit pas : " Mon Père, " mais simplement : " Père, " pour lui rappeler qu'il est également père de tous les hommes.

Quand nous voyons le pauvre crucifié s'arracher ainsi à ses propres souffrances pour ne songer qu'à préserver ses bourreaux de la vengeance céleste, ne sommes nous pas contraints de redire le mot touchant que l'Eglise chante en face de la crèche : " Qui n'aimerait Celui qui nous a tant aimés ! "

Et cette parole de Jésus est sans doute pour ceux qui le crucifient et l'insultent. Large comme son cœur, ce pardon embrasse tous les hommes et tous les âges ; son regard plonge dans l'avenir et sa parole arrive jusqu'à nous. En effet tous les meurtriers n'étaient pas sur la montagne du Calvaire. Le crime dure encore. Tout péché mortel crucifie de nouveau Jésus-Christ dans le cœur du pécheur. Aussi du haut de la croix, au moment où son sacrifice pouvait tout obtenir, il pensa à nous, il nous recommanda à son Père : " *Pater, dimitte illis.* "

C'est en considération de cette prière que les justes de l'ancienne loi vont pouvoir monter au ciel avec lui. C'est par l'efficacité de cette prière que tous les pécheurs, jusqu'à la fin du monde, pourront trouver grâce devant Dieu et obtenir le salut éternel.

La charité de Jésus en croix est allée jusqu'à ses dernières limites. Non seulement il prie son Père de leur pardonner, mais il va jusqu'à les excuser. " Ils ne savent pas, dit-il, ce qu'ils font." Est-ce possible ? Au jardin de Gethsémani, à sa parole, ils tombaient à terre. Sa puissance guérissait l'un d'entre'eux ; sa sagesse confondait leurs témoins et déconcertait leurs conseils.

Ne les frappez pas ; brisez mes chairs, versez mon sang, broyez mon cœur, écrasez-moi, que je meure dans l'abandon universel, que je meure sans consolation et sans secours sur la croix des maudits, mais qu'aucun de ceux que vous m'avez donnés ne subisse les rigueurs de votre justice et ne se perde ! Quelle charité ! On maudit Jésus et il ne répond que par des bénédictions ; on le calomnie et il présente des excuses pour ses calomniateurs ; on le livre à la mort la plus infâme et il prie pour ses bourreaux !

Dans ces paroles de Jésus on peut voir d'abord le désir qu'il a de nous trouver nous mêmes excusables. Oui, celui qui a admis l'ignorance des juifs comme une excuse ne repoussera pas non plus tous nos moyens de défense, notre faiblesse, notre ignorance, la difficulté de la position dans laquelle nous étions, toutes nos excuses enfin.

Quelle consolation pour une âme faible et pécheresse que ces

douces paroles ! C'est un Fils très aimé qui prie pour ceux qui le sacrifient. Que ne fera-t-il donc pas pour ceux qui veulent le servir ! C'est le souverain sacrificateur qui s'interpose pour les pécheurs ! Que peut craindre celui qui a la prière de Jésus-Christ crucifié pour bouclier contre la justice de Dieu ?

* * *

Puis se pourrait-il qu'après un tel exemple notre cœur éprouvât, je ne dis pas la haine ni le désir de la vengeance, mais de la rancune et même le plus léger ressentiment ? Et quels prétextes notre amour propre pourrait-il présenter pour les justifier ? Que sommes nous, comparés au Fils de Dieu, que nous pouvons contempler pardonnant à ceux qui l'ont crucifié et priant pour eux ? Qu'est-ce que l'injure qui nous est faite auprès des outrages que Jésus a subis et de la mort ignominieuse qu'il a soufferte !

La nature nous porte souvent à exagérer les torts du prochain envers nous. Demandons à Jésus qui a pardonné à ses bourreaux, qui nous a pardonné à nous-mêmes malgré nos péchés, la grâce de triompher de la nature et de nous inspirer, en toutes circonstances, et à l'égard de n'importe qui, des sentiments de charité, quels que soient les torts que l'on ait envers nous.

Pardonnons toujours de bon cœur ; faisons plus, donnons nous le plaisir, doux à un cœur sincèrement chrétien, de prier Dieu de répandre ses grâces sur ceux à l'égard desquels nous éprouverions quelque ressentiment, quelque jalousie.

En union avec notre adorable Sauveur, disons à notre Père du ciel infiniment miséricordieux : Nous pardonnons du fond du cœur à tous ceux qui nous ont fait ou souhaité du mal. Permettez que nous vous redisions en leur faveur, par les lèvres de Jésus, la prière du pardon : Père, pardonnez leur ! S'ils m'ont offensé, c'est plutôt par inadvertance que par méchanceté, ils ne savent pas ce qu'ils font. Daignez leur pardonner. Au nom de votre miséricorde infinie, comblez-les des biens de cette vie et de l'autre.

Nous prierons donc pour nos ennemis et Jésus priera pour nous ;

nous répandrons nos bienfaits sur ceux qui nous outragent ; Jésus répandra son sang sur nous ; il se constituera notre avocat auprès de son Père ; il nous revêtira de ses mérites, nous couvrira de sa protection, nous cachera dans ses plaies. La grâce, le pardon, le ciel est à ce prix.

Alors nous pourrons dire avec confiance à Jésus cette prière qu'il nous a enseignée : Notre Père qui êtes aux cieux, pardonnez-nous comme nous pardonnons.

ART. 2. — ***En vérité, je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.*** " (LUC, XXIII, 3).

Contemplons sur la croix Jésus-Christ réduit à l'agonie ; sa vie s'éteint, sa divinité, qui éclatait dans ses miracles, semble disparaître ; il n'en retient que le pouvoir de faire miséricorde.

Avec le Sauveur, nous dit l'Evangile, on avait crucifié deux malfaiteurs. Jésus avait été placé au milieu afin qu'il fut regardé par tous comme le plus coupable des trois. Ces deux crucifiés étaient des israélites réputés fameux par leurs vols et leurs brigandages. Tous les deux commencent par insulter le Sauveur. L'un lui crie : " Si tu es le Christ, sauve-toi donc et sauve nous avec toi. " L'autre, après quelque temps, demeure silencieux et pensif. Il a entendu avec étonnement la prière que Jésus a répété plusieurs fois : " Père pardonnez-leur "; malgré ses souffrances, il a tourné ses regards et les a fixés sur le visage pâle et défiguré de Jésus. Il a vu couler le long de ses joues des larmes mêlées avec des gouttes de sang. Il a remarqué comment ce supplicié, ce martyr, ne se plaint pas et ne maudit pas, comme lui et son compagnon le font.

Assurément, se dit-il, cet homme si doux ne peut souffrir pour ses propres péchés. Bientôt profondément remué par la grâce et éclairé par une lumière divine, il ne craint pas de réprimander les blasphèmes de son compagnon, il confesse ses péchés et il exhorte son compagnon à rentrer en lui-même : " Tu ne crains donc pas Dieu, toi, qui es condamné au même supplice ? Encore

pour nous, c'est justice, nous l'avons bien mérité ; mais lui, n'a rien fait de mal. "

Puis sentant son amour et sa confiance grandir de plus en plus dans son âme, il s'adresse directement au Sauveur et il proclame la divinité de celui qu'il vient de défendre : " Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi, quand vous serez arrivé dans votre royaume. "

Prière touchante qui était en même temps une sublime confession et une belle adoration. A la vue de Jésus suspendu à la croix, il le prie comme s'il le voyait dans les cieux ; il le voit au milieu des humiliations et les tourments et il l'adore comme s'il le voyait sur le trône de sa gloire ; il le voit condamné à un supplice infâmant et il l'invoque comme roi et souverain de l'univers ! Quelle tendresse pour Jésus ! Tous ses désirs se bornent à vouloir vivre avec lui.

" O conversion étrange, s'écrie saint Jean Chrysostôme. Il voit un crucifié et il confesse un roi de gloire ! " Il voit des plaies béantes et du sang qui coule, dit saint Ambroise, et bien loin de le croire un scélérat, il le reconnaît comme un Dieu ". Il ne prie pas comme les autres, dit saint Eusèbe : Si tu es Dieu, sauve-moi ; mais parce que tu es Dieu, délivre-moi du jugement futur. Mon Seigneur et mon maître, daignez vous souvenir de moi. "

Ainsi cet homme ne croit plus, il voit ; il a compris en un instant toute l'économie de la vie et de la mort divines. L'homme qui est là au milieu est un Dieu et il est condamné quoiqu'il n'ait rien fait de mal ; il meurt parce qu'il est le grand scélérat, le grand misérable de l'humanité.

Mais c'est aussi le Roi d'en-haut ; il a donc un royaume, un palais ; il va y monter et il peut y faire monter tous ceux qui voudront croire en lui.

Et alors il croit, il espère, il aime, ce pauvre larron sans lettres et sans science, tout plein de péché et d'ignominie ; mais il sait divinement que tous ses péchés, toutes ses ignominies sont là, sur cet homme Dieu comme la pourpre royale de ce Roi ; et il dit doucement, se faisant petit sur la croix, ne pouvant pas ten-

dre sa main clouée comme un mendiant, mais tendant son âme endolorie et rayonnante : " Mon Seigneur et mon Roi, souvenez-vous de moi, un simple souvenir, quand vous serez entré dans votre royaume, parmi les splendeurs et les délices qui vont suivre votre trépas. "

Jésus qui, après être monté au ciel, a enseigné à tant de personnes l'excellence de sa croix, l'avait découverte à ce larron sur cette croix même où il était attaché. Il reçut avec bonté la confession de ce voleur. Celui-ci, malgré l'enveloppe mortelle qui cachait le Sauveur, l'avait reconnu comme le véritable roi de ce peuple, de tous les hommes, de tous les siècles ; il le proclamait comme tel et lui demandait des grâces comme à un roi. Et Jésus, en cette qualité, lui en accorda de plus grandes que celles qu'il implorait. Joyeux de voir déjà le fruit de son sang, les prémices de la conversion des pécheurs, et un modèle de l'humble confession des pénitents, le Seigneur qui, en même temps que roi était Souverain Prêtre, lui donna l'absolution et l'indulgence plénière de ses fautes, afin que le jour même il put jouir du paradis. Ne pouvant remuer, immobile lui aussi, ne pouvant lever la tête, pour le baiser, ni lever les bras pour le pardon suprême, il lui répondit avec un rayonnement de bonté et de joie ineffables : " En vérité je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. "

Il n'a garde de lui reprocher les désordres de sa vie passée. Est-ce que le suppliant ne les expie pas dans une douleur soumise et un noble repentir ? Et le premier n'a-t-il pas reconnu et confessé le mystère de la divine charité dans le scandale et la folie de la croix ?

Le bon larron ne demandait à Jésus qu'un souvenir et Jésus lui accorda le plus riche des dons : la béatitude au sein de Dieu. Oui, tout ce qui était en la puissance infinie de Jésus, non pas seulement le pardon de tous les péchés du larron mais, de toutes les peines temporelles dues au péché, non pas seulement la promesse du ciel, mais le ciel pour aujourd'hui, le ciel avec lui.

Et maintenant le larron se tait ; Jésus se tait lui aussi, il ne dit plus rien ; mais leur deux visages se regardent et leur deux

cœurs se parlent : " *in hoc enim totius forma salutis* " dit saint Ambroise. Et voici tout le secret du salut éternel.

Cet épisode du bon larron est un des plus merveilleux, des plus consolants pour nous dans le grand drame du Calvaire.

Il faut remarquer la rapidité avec laquelle il se fait. Quelques paroles s'échangent, un dialogue brusque entre les deux voleurs, leurs paroles qui s'entrecroisent au-dessus de la tête penchée de Jésus-Christ ; une prière à ce Christ et une réponse de Jésus tout est fini. Mais aussi, tout est changé. Ce bandit couvert de tous ses crimes plus encore que de son sang, devient, en un clin d'œil, un saint si purifié qu'il méritera le jour même d'être le compagnon du Christ dans le paradis.

A différentes reprises Jésus nous montre dans l'Evangile le goût qu'il a pour les confiantes allusions d'une âme qui sait tout dire en un mot, parce qu'elle aime et que l'amour n'a besoin que d'un mot. Souvenez-vous de moi ! Cela suffit à tous mes besoins. Souvenez-vous de mes péchés pour les effacer, de ma faiblesse pour me tendre la main, de mes souffrances pour les alléger, de mes tristesses pour y compatir, de mes tentations pour m'aider à les vaincre. Souvenez-vous de moi, ô vous qui, par votre seule présence, apaisez les sombres appréhensions de l'agonie et les terreurs instinctives de la mort.

* * *

Quelle belle leçon, quelle consolante espérance nous donne cet épisode de la passion !

Ce qui est tout d'abord admirable dans celui qu'on appellera désormais *le bon larron*, c'est la foi dont il fait une haute et solennelle profession. Et en effet que voit-il extérieurement en Jésus-Christ ? Il voit un homme attaché comme lui à un gibet ignominieux, outragé, couvert de honte et d'opprobre, souffrant les plus grandes défaillances et près de mourir de la mort des scélérats. Cependant en cet homme il reconnait le Christ, Fils du Dieu vivant. Et comme la pécheresse, comme le publicain, comme le samaritain, il salue d'un cœur docile celui dont la

divinité vient de se révéler à lui par la miséricorde envers les pécheurs.

" Je triomphe de joie, s'écrie Bossuet, mon cœur est rempli de ravissement, en voyant la foi de ce saint voleur. Un mourant voit Jésus mourant et il lui demande la vie ; un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume ; ses yeux n'aperçoivent que des croix et sa foi ne se représente qu'un trône. Quelle foi et quelle espérance ! "

Lorsque les Apôtres qui avaient vu les morts sortir du tombeau à la voix de Jésus-Christ, chancellent dans leur foi, un larron qui le voit supplicié avec lui, confesse sa divinité ; et cela au moment même où les princes de la synagogue le blasphèment et l'insultent comme s'il eut été le plus méchant des hommes !

Admirons ce miracle de la bonté de Jésus. Tandis qu'il est l'objet des railleries sacrilèges de ses ennemis, il s'oublie lui-même pour s'occuper du salut des âmes ; il offre aux larrons crucifiés la grâce du pardon et l'un deux s'empresse d'y correspondre.

Jésus ne rougit pas de parler à un scélérat justement livré au dernier supplice et de lui dire avec une condescendance surprenante : " aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. " Quel générosité ! par cette parole, Notre Seigneur rend le larron certain de son bonheur. Il s'est humilié par la confession de ses péchés ; c'est la première chose à faire quand on veut se rapprocher de Dieu, et il est canonisé par Jésus-Christ lui-même.

Saint Bernard s'écrie : " *Bonus Jesus cito exaudit, cito promittit, cito dat.* " " Sans retard notre bon Seigneur Jesus-Christ entend cette prière ; il promet ; il donne. Qui n'espérera pas en celui qui écoute avec tant d'amour, promet si volontiers et donne si promptement ? "

* * *

Quelle confiance cette scène est de nature à nous donner ! Rappelons-nous que Jésus-Christ est notre Sauveur et notre Dieu ; il ne faut pas avoir peur de lui. *Avoir peur du bon Dieu* !

Ce sont là des mots qui jurent de se trouver rapprochés ; ces termes s'excluent. Il faut surtout penser à sa miséricorde.

La piété chrétienne éclairée par la foi, a bien compris cette vérité, comme le prouve le nom dont elle se sert à peu près invariablement pour désigner notre Père du ciel : *le bon Dieu.* Elle pourrait l'appeler le Dieu tout puissant, le Dieu infiniment parfait, le Dieu tout aimant, le Dieu très juste. Tous ces titres et bien d'autres encore lui conviennent ; elle le sait bien ; pourtant il est très rare qu'elle les lui donne. Pour elle. il est essentiellement et avant tout : *le bon Dieu.*

Le bon Dieu ! Ces deux mots sont continuellement unis sur les lèvres chrétiennes, si unis qu'ils en sont arrivés, dans le langage courant, à ne faire qu'un seul et même mot. Il y a là un véritable enseignement dogmatique. La voix populaire est ici, comme dans bien d'autres cas, la voix même de la plus rigoureuse théologie.D'instinct les masses ont trouvé le nom qui convient le mieux à Dieu, celui qui certainement sonne de la manière la plus agréable à l'oreille de son cœur de Père. Ce nom nous rappelle que Dieu est essentiellement indulgent, miséricordieux, compatissant et que, de tous ses attributs, la bonté est celui qu'il se plait davantage à laisser paraître. Il est " le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, " (II Cor. 1. 3.) et de cela nous ne saurions trop nous souvenir.

Pensons donc souvent à tout ce que notre divin Sauveur a fait pour nous. Cela dépasse tout ce que l'imagination peut rêver. Pour nous arracher à la servitude du démon, il a quitté les splendeurs du ciel ; "*Propter nos et nostram salutem descendit de cœlis* ;" il a revêtu les haillons de notre nature, puis toutes nos infirmités et nos misères, à l'exception du péché ; il est descendu jusqu'aux confins de l'anéantissement, en se couvrant de la forme de l'esclave : " *semetipsum exinanivit formam servi accipiens,*" (Phil. II) ; il s'est, pendant de longues années, condamné à une vie d'obscurité, de travail pénible, de pauvreté ; il s'est soumis ensuite aux fatigues d'un laborieux apostolat ; il a bu plus tard jusqu'à la lie de la coupe de tous les opprobres, de toutes les avanies, de toutes les tortures physiques et morales ; il a enfin

donné son sang jusqu'à la dernière goutte et il est mort sur un gibet d'infamies.

Du haut de sa croix, après nous avoir dit : " O vous qui passez sur le chemin, voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur," il aurait pu ajouter : " hommes, qu'ai-je pu faire pour vous que je n'ai pas fait ? "

Notre-Seigneur était bien en droit de dire à sainte Marguerite Marie dans la plus célèbre des apparitions dont il l'honora : " Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour."

Mettrait-on ensemble l'amour, le dévouement, la tendresse de tous les pères de la terre réunis, il n'approcherait pas de la tendresse, du dévouement, de l'amour qui remplissent à notre égard le Cœur de Jésus, notre Père du ciel. Ils sont bons tout au plus à nous en donner une faible idée ; il n'en sont qu'un très pâle reflet; un abime les sépare: entre eux, il y a la distance qui existe entre l'infini et le fini.

Et il est une catégorie de malheureux pour lesquels le bon Dieu pousse la bonté et la miséricorde jusqu'à des limites invraisemblables : ce sont les pécheurs. Ils ont à son égard des torts parfois bien nombreux et bien graves ; mais quelque indigne que soit leur conduite, quelque répréhensible et monstrueuse que se trouve leur ingratitude, quelque obstiné que soit leur endurcissement dans le mal, ils n'arrivent pas à lui faire oublier qu'il est leur Sauveur et à éteindre la pitié dans ses entrailles. Ses bras leur restent toujours ouverts. Pour pardonner, il n'attend qu'une manifestation de regret, qu'une protestation d'amour. A celui qui se repent, il n'adresse pas de reproches ; il oublie ses torts, lave ses souillures, panse ses plaies, lui rend " sa robe première, " c'est-à-dire l'innocence et les mérites que ses péchés lui avaient fait perdre. Il lui laisse à peine le temps d'exprimer sa confusion, ses regrets, ses promesses ; tout ce qu'il lui demande, c'est de l'aimer, de ne plus le quitter et de jouir, dans la satisfaction du devoir accompli, des douceurs de sa tendresse retrouvée. Qu'il trouve un atôme de contrition parfaite, une étincelle de charité

dans une âme même chargée d'iniquités et il lui rend aussitôt, avec son amitié, la robe d'innocence qu'elle avait perdue. Il n'est besoin que d'un instant plus rapide que l'éclair, que d'un cri partant du cœur, que d'un petit acte de volonté pour transformer un pécheur en un juste et restituer toute sa blancheur première à la conscience la plus souillée.

" J'ai commis de grands péchés et j'en ai commis un grand nombre, écrit saint Augustin, mais je ne désespère pas. Désespérer serait douter de la miséricorde de mon Dieu, nier son amour qui m'a adopté, sa vérité qui m'a promis le pardon, sa puissance qui m'a racheté... La multitude de mes péchés ne saurait m'épouvanter, quand je me rappelle qu'un Dieu est mort pour moi. Les clous, les épines et la croix, me crient qu'il me suffit de l'aimer pour obtenir mon pardon. Longin a ouvert avec sa lance le coté de mon Sauveur, j'y suis entré, j'y demeure sans crainte. Vous qui craignez, aimez : l'amour chasse la crainte. Je vois Jésus étendant les bras pour appeler à lui et embrasser tous les pécheurs ; c'est en ses bras paternels que je veux passer ma vie ; c'est là que je veux la finir. "

Et comme ce qui nous est raconté du bon larron dans l'Evangile nous montre de combien de peu de chose Jésus, dans sa grande compassion pour nous, se contente pour purifier une âme et la sauver ! Ce grand pécheur dit à Jésus: " Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez arrivé dans votre royaume."

Voilà tout ce que dit le larron, il s'avoue criminel, il confesse sa faute, il adresse à Jésus une courte prière et il a la joie de s'entendre donner l'assurance que le jour même, il sera avec Jésus dans le paradis. Il a fait bien peu de chose, il a adressé au Seigneur une simple requête et elle lui vaut l'inestimable bienfait de la justification.

Ah ! que nous pouvons bien dire avec l'Ecclésiastique : " que grande est la miséricorde de Dieu et sa compassion à l'égard de ceux qui reviennent à lui ! " et ajouter avec Jonas : " Vous êtes, Seigneur, un Dieu compatissant et miséricordieux, lent à la colère, riche en bonté et indulgent pour ceux qui font mal. "

Pour ranimer la confiance qui menace de nous quitter quand

nous pensons à notre ingratitude et aux fautes que nous avons commises, rappelons-nous cette parole si pleine de vérité d'un grand pécheur devenu par la miséricorde divine un grand saint : " Dieu peut pardonner plus que nous pouvons pécher. " (Saint Augustin).

Rappelons-nous aussi cette autre parole du si bon saint François de Sales : " Une once d'amour de Dieu vaut mieux que dix boisseaux de crainte," et cette autre de saint Ambroise : " Je ne crains pas de mourir, car nous avons un bon Maître ; " c'est sainte Thérèse qui disait aussi : " Je vais être jugée par mon meilleur ami. "

A ce saint exemple du bon larron, ranimons notre foi, excitons notre confiance, confessons nos péchés, rougissons de laisser un voleur nous surpasser en amour et en espérance. Quelles que soient les fautes que nous ayons commises, espérons la miséricorde et obtenons-la par une généreuse correspondance à la grâce ; celle-ci ne nous manquera jamais, ne lui manquons pas non plus. Ayons les sentiments du larron pénitent : la crainte de Dieu, l'humilité, la contrition, l'espérance, la résignation. Par ce moyen nous mériterons que Jésus nous adresse un jour à nous aussi cette parole de souveraine félicité : " Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis."

Restons convaincus que Dieu sait de quel limon nous sommes tirés. Il connaît notre faiblesse, notre impuissance, nos difficultés, la corruption de notre nature, les inclinations mauvaises contre lesquelles nous avons à lutter, les occasions, les scandales qui pullulent autour de nous, quand il nous arrive de nous oublier ; il est bien plus porté à nous plaindre, à nous excuser même qu'à nous condamner impitoyablement. Il ne nous condamne que contraint. Sa tendresse est notre meilleur avocat auprès de lui.

Disons donc à notre Père céleste cette belle prière que composa saint Augustin et qu'il répétait souvent : " Père miséricordieux, jetez les yeux sur votre Fils bien aimé et sur ses douleurs ; voyez quel est celui qui souffre pour moi. Le Verbe éternel et qui n'a qu'une même nature avec vous a voulu se revêtir de la nôtre pour

souffrir et mourir comme nous. O mon Dieu, souvenez-vous de l'œuvre de son incompréhensible amour. Voyez le sang qui coule de ses mains innocentes et pardonnez les péchés que nos mains ont commis ; voyez son coté transpercé par la lance et lavez moi dans la source que le fer vient d'ouvrir ; voyez ses pieds sans taches qui n'ont jamais marché dans la voie des pécheurs, déchirés par les clous, et dirigez nos pas dans vos divins sentiers ; voyez sa tête penchée sans force sur son sein pour rendre le dernier soupir et ayez pitié, ô Père miséricordieux, de la faiblesse de vos pauvres créatures. Au nom des supplices de notre doux Sauveur, pardonnez à ceux qu'il a sauvés.

ART. 3. — *" Femme, voilà votre enfant ; Disciple, voilà votre Mère "* (JEAN, XIX, 26).

Nous lisons d'Agar qu'au moment où son fils allait mourir, elle le porta sous un des arbres qui étaient près, s'en alla à quelque distance et s'assit pour ne pas voir mourir son enfant.

Marie ne peut se tenir à une certaine distance du sien ; elle ne peut non plus s'asseoir pour se reposer ; elle se tient debout au pied de la croix, contemplant son divin Fils en proie aux plus cruelles tortures, regardant une à une les plaies dont il est couvert, prêtant l'oreille à tous les soupirs qu'il exhale, ressentant par compassion toutes ses souffrances et ses humiliations.

Nous savons par quelle touchante mélodie qu'on pourrait dire toute baignée de larmes, l'humanité chrétienne a immortalisé le souvenir de la Sainte Vierge debout au pied de la croix de son Fils :

Pour les péchés de sa race
Elle vit Jésus dans les tourments
Et déchiré par la flagellation ;
Elle vit son enfant bien aimé
Agonisant et désolé
Rendre l'âme sous ses yeux.
Quel est l'homme qui pourrait retenir ses larmes
S'il voyait la mère du Christ
Dans un si cruel supplice ?

Saint Ambroise raconte comment, pour recevoir le dernier soupir de son frère mourant, il posa ses lèvres sur les siennes. Ainsi Marie aspire en quelque sorte chacune des douleurs de Jésus. Elle disait un jour à sainte Mechtilde : " La douleur de mon Fils était ma douleur parce que son cœur était mon cœur. "

" Le Fils et la Mère sont crucifiés ensemble, " écrit saint Bonaventure.

" Jamais elle ne vous a abandonné, écrit saint Bernard, ni dans votre enfance, ni dans votre adolescence, ni quand vous étiez homme fait ; jamais sa sympathie, son appui ne vous ont manqué. Petit enfant, elle vous a nourri de son lait. Elle vous a suivi dans vos prédications. Elle a été témoin de votre passion et elle s'est attachée à vos pas, ne perdant pas un seul des outrages qu'on déversait sur vous."

Avec Marie se trouve au pied de la croix saint Jean, le disciple bien aimé, le disciple vierge, l'apôtre de la charité, le confident du cœur de Jésus, celui qui s'est penché à la Cène sur le sein de son adorable Maître. Seul, entre les apôtres, il est monté sur le Calvaire pour s'associer aux suprêmes douleurs de la divine Victime que l'amour sacrifie pour nous.

A ce moment Jésus mourant voit donc à ses pieds ce disciple bien aimé courbé sous le poids de ses douleurs ; il aperçoit sa Mère qui se tient debout pour être plus près de son Fils et qui, dans le paroxisme de l'amour maternel, cherche à atteindre de sa bouche les pieds sacrés de son Dieu à qui elle a donné le jour. Jésus souffre une de ces douleurs qu'aucune langue humaine ne peut dire. Il veut parler ; il veut dicter son testament ; il veut faire un legs précieux à ces deux êtres qu'il a tant aimés.

Mais que peut-il leur donner ? Qu'a-t-il sur la terre ? Il était tellement pauvre qu'il a envié aux oiseaux du ciel la branche qui leur servait d'abri ; ses vêtements ont été partagés entre ses bourreaux ; son sang a jailli sous les coups de fouet, Il est tombé goutte à goutte sous les clous. Que peut-il laisser encore ?
Grâce au stratagème ingénieux de l'amour, il va leur laisser un legs admirable : il va les laisser l'un à l'autre. Il arrête ses re-

gards mourants sur Marie, sa mère bien aimée et sur le disciple fidèle. Montrant des yeux à sa Mère saint Jean, il lui dit : " Femme, voilà votre fils." Puis tournant les yeux vers Jean, le Seigneur ajouta : " Voilà votre mère. "

En d'autres termes : O ma Mère, vous qui m'avez tant aimé, je vous donne l'humanité tout entière dans la personne de mon disciple ; vous l'aimerez de tout l'amour que vous avez eu pour moi. Et toi, pauvre humanité que j'ai bien aimée puisque, heureux au ciel, n'ayant pas besoin de l'homme, j'ai abaissé les cieux, je suis descendu pour me revêtir de sa forme, pour prendre sa dépouille, humanité que j'ai tant aimée, eh bien ! je puis maintenant remonter vers mon Père ; je ne t'abandonne pas ; je te donne une consolation, un soutien pour veiller sur toi ; je te donne l'amour le plus grand qui soit sur la terre : pour t'aimer, je te donne une mère, je te donne Marie, ma propre Mère.

Cette parole est profonde comme Dieu ; elle révèle des abimes d'amour que nous ne pourrons comprendre qu'au ciel. Elle nous montre Marie comme la Co-Rédemptrice et la Mère du genre humain.

Jésus n'appelle pas Marie " ma Mère " ; il ne l'appelle que " Femme " . Ce n'est pas qu'il veuille refuser de reconnaître Marie pour mère en cette grande circonstance, c'est qu'il veut révéler un mystère divin ; il veut nous donner à entendre que Marie au pied de la croix est cette femme mystérieuse et prophétique dont Dieu même a, dès l'origine du monde, prédit la grandeur, disons presque chanté le triomphe (Gen. III, 15).

En l'appelant " femme " , Jésus proclame solennellement sa coopération effective à la rédemption du monde et partant son titre de Mère des chrétiens.

Par ces mots notre divin Sauveur veut dire : Ma Mère bien aimée, c'est de vous que j'ai reçu une sainte humanité. Pour cela, je vous en donne une autre qui a été créée à mon image et qui est rachetée maintenant à cette même image. Votre dignité de Mère du Verbe éternel étant la plus haute dans l'ordre de la création, il vous revient aussi dans l'ordre de la Rédemption une dignité qui surpasse de beaucoup celle des Apôtres. En vous destinant

à être la Mère de mes fidèles, je veux récompenser ainsi l'amour parfait que vous m'avez toujours témoigné en tout temps. De même que je suis le Roi du ciel et de la terre et, comme second Adam, le père de tous les croyants, vous devez être aussi la Reine du ciel et de la terre et une seconde Eve, la Mère de tous les croyants.

" Voilà votre Fils " , c'est-à-dire, c'est le genre humain tout entier qu'il montre à Marie dans la personne de Jean ; " voilà votre fils " , c'est-à-dire, voilà les hommes que je vous confie afin que vous soyez désormais leur avocate ; je vous fais leur Mère, pour m'interdire de les repousser, puisque je ne le pourrais sans vous rejeter vous-même.

" Voilà votre Mère " ; par ces paroles, Jésus substitue saint Jean en sa place pour avoir soin de sa divine Mère, pour la protéger et l'assister comme l'avait protégée et assistée saint Joseph. Il le récompsense de sa charité, de sa pureté, de sa fidélité, en lui donnant ce qu'il laisse de plus cher au monde, celle qui est l'arche de la nouvelle alliance, le trésor des cieux, la Reine des Anges. Marie accepta saint Jean comme le représentant, L'*alter ego* de son Fils Jésus. Il devint non seulement le disciple que Jésus aimait mais le disciple qu'aima la Mère du Sauveur, " *dilectus Jesu dilectus Mariæ.* " La courte visite de Marie à Elizabeth remplit de bénédiction la demeure de celle-ci. Que dut faire pour Jean la présence de la divine Mère pendant les années de son séjour près de lui !

Le disciple comprit quel précieux trésor l'amitié lui confiait à cette heure déchirante. Aussi lui-même raconte-t-il qu'à partir de ce moment, il reçut la Vierge sous son toit et fut pour elle un fils aimant et dévoué. Que de fois, au milieu des innombrables sollicitudes du ministère apostolique, venait-il chercher près d'elle des consolations et des lumières.

Mais, ne l'oublions pas, la grâce de saint Jean est la nôtre. En s'adressant au disciple bien aimé, Jésus le regardait comme le représentant de tous les chrétiens ; il parlait à chacun de nous quand il lui parlait. Il nous disait : Sachez que ma mère a offert ce sacrifice avec moi, que je tiens d'elle le sang que j'ai versé pour

vous et que je l'avais reçu pour cette fin. N'oubliez pas que vous devez avoir pour elle un cœur d'enfant.

De quelle manière sublime notre divin Sauveur accomplit sa promesse de ne pas nous laisser orphelins ! Après avoir institué le plus auguste des sacrements pour rester au milieu de nous, il nous donne Marie pour Mère !

Quelle gloire pour nous d'avoir pour Mère la Vierge, Mère de Dieu, la Reine du ciel et de la terre, la trésorière des grâces, la plus élevée, la plus noble, la plus parfaite des créatures ! quel sujet de s'écrier avec saint Bernard : " quel bonheur ! la Mère de Jésus est ma Mère ; Jésus est donc mon frère et je suis le frère de Jésus " !

La Mère de Dieu est aussi véritablement la mienne, écrit saint Anselme. Je ne puis en douter, puisque c'est Dieu lui-même qui, avant de mourir, me l'a donnée pour Mère. Quel nouveau titre, quel nouveau motif de m'approcher de Dieu, mon Père, et de mon frère, Jésus-Christ, avec plus de confiance que jamais, maintenant que j'ai avec lui une même Mère qui est mon guide, mon avocate, ma protectrice ! Quel asile assuré, quel refuge large et facile ne trouverai-je pas en Marie ! Qui pourra désormais me troubler dans le désir et l'espérance que j'ai de mon salut, puisque j'ai un frère si bon et si dévoué, une Mère si tendre et si compatissante, qui s'en occupent ? "

* * *

Cette parole que Jésus-Christ a prononcée sur la croix a été le fondement, l'origine du culte de Marie et de la confiance sans borne qu'elle a inspirée au monde catholique. Tous les hommes l'ont honorée, l'ont invoquée comme une Mère. Le soldat l'a priée sous le titre de Notre Dame de la Victoire et lui a demandé de le ramener aux siens après avoir béni ses armes ; le marin éperdu au milieu de la tempête a fait retentir son vaisseau du doux nom de Marie, sa Mère ; il l'a supplié d'étendre ses bras au-dessus des flots de la mer et de le protéger. L'enfant à demandé à cette bonne mère de guider ses premiers pas sur le chemin de

la vie... Le jeune homme a supplié cette reine de toute pureté de calmer en lui la fièvre brûlante des passions. L'homme fait, désenchanté de ses rêves, le vieillard effrayé de sa tombe sur le bord de laquelle il chancelle ; le riche désabusé, le pauvre désespéré, le captif dans les fers, l'humanité toute entière s'est jetée dans les bras de cette Mère toute puissante et a trouvé dans cet acte d'abandon filial la force qui relève, l'appui qui soutient, le charme qui transforme la frayeur en espérance et les murmures en bénédictions.

Avec quel plaisir ne devons-nous pas mêler nos voix à ces voix innombrables de pontifes et de rois, de justes et de pécheurs, de riches et de pauvres, de vieillards et d'enfants, qui s'élèvent des quatre coins du monde, se mêlent aux concerts des anges et redisent éternellement depuis vingt siècles : " Je vous salue, Marie, Mère de Dieu et des hommes ; je vous salue, ô Jésus mourant et je vous remercie du don que vous nous avez fait par ces sublimes paroles : " mon Fils, voici votre Mère. "

Cette mère, aimons-la donc de tout l'amour dont nous sommes capables. Que son image, son nom, son souvenir, soit toujours présent à notre esprit ; ne cherchons qu'à lui plaire ; soyons persuadés que cette bonne mère nous aime, qu'elle veut notre bonheur, qu'elle est toute-puissante auprès de son divin Fils qui l'a établie notre protectrice, notre avocate, notre refuge. Soyons assurés de l'efficacité de son assistance. Ne cessons d'y avoir recours.

Approchons-nous de cette mère de douleurs quand nous serons dans la peine et elle nous soulagera ; Jésus, son divin Fils, a voulu qu'elle souffrît beaucoup, afin qu'elle put compatir à toutes les affiictions des hommes.

Quand nous éprouverons des désolations spirituelles, des découragements, des ennuis, ayons recours à Marie qui a souffert tant de peines intérieures au pied de la croix, et elle nous consolera.

Quand nous serons soumis à la tentation, allons nous jeter aux pieds de cette mère compatissante ; elle est ferme et inébranlable dans les plus rudes épreuves.

Quand le souvenir de nos péchés nous accablera et que le remords déchirera notre cœur, allons alors confier notre peine à la mère de miséricorde ; elle est le refuge des pécheurs et elle nous fera comprendre que le sang qui a coulé du corps de Jésus en lambeaux est assez pur pour expier nos fautes.

Avons-nous de ces peines cuisantes que nous causent les égarements de personnes qui nous sont chères ? Notre cœur ne trouvera de soulagement qu'auprès d'une mère affligée comme Marie.

Dans toutes nos affiictions prions Marie Mère de douleurs et nos peines seront adoucies ; nous aurons plus de force pour porter notre croix.

Cette Mère, obéissons lui et que veut-elle de nous ? Ecoutons-la nous adresser la recommandation qu'elle faisait aux noces de Cana : " Ce que mon Fils t'a dit, fais-le. "

Ecoutons les pressantes recommandations qu'elle est venue, dans ces derniers temps nous adresser. En donnant la médaille miraculeuse à une de ses servantes, elle lui a suggéré comme oraison jaculatoire de dire souvent ces belles paroles: " O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. " A la Salette, elle laisse échapper de ses yeux de grosses larmes, elle annonce des châtiments, si l'on ne se montre pas plus fidèle à bien servir son divin Fils ; elle signale comme irritant particulièrement la colère de Dieu : le blasphème, la profanation du dimanche, la violation de l'abstinence. A Lourdes, elle apparaît avec un chapelet au bras, le regard levé vers le ciel, et elle dit : " pénitence, priez pour les pécheurs."

Cette Mère, imitons-la. Un saint lui adressait un jour cette prière : " O Marie, montrez que vous êtes notre Mère. " Et une voix lui répondit: " Et vous, montrez que vous êtes mon enfant." La vraie dévotion à Marie consiste à imiter ses vertus.

Puisse cette bonne Mère nous obtenir la grâce de vivre saintement et de mourir pieusement afin d'aller chanter avec elle les louanges de son divin Fils pendant toute l'éternité.

ART. 4. — *" Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné."* (MATT. 27, 45,).

Après nous avoir donné Marie pour Mère, après ce don suprême de son amour, Jésus sembla s'isoler de la terre. Il se fit autour de lui un affreux silence qui dura près de trois heures. Les gardes épouvantés allaient et venaient au milieu des ténèbres sans mot dire. Immobile devant la croix, le centurion semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de l'âme de cet étrange supplicié. Jésus, les yeux au ciel offrait pour tous à son Père ses indicibles souffrances, ses ignominies sans nom, le sang qui coulait de ses blessures et la mort qui allait le frapper.

Un moment, son visage s'assombrit, une terrible angoisse lui étreignit le cœur. Il se vit seul. Il y a quarante huit heures à peine, il n'aurait pas paru dans les rues de Jérusalem sans être acclamé de tous ; ses disciples, fiers d'un maître dont le front s'auréolait déjà de la couronne royale, marchaient la tête haute. Aujourd'hui où sont-ils ? Qu'en reste-t-il ? un sur douze ! Il est abandonné ! de ce peuple qu'il a béni, ou plutôt, plut à Dieu qu'ils l'eussent abandonné ! car mieux l'abandon et l'oubli que l'ingratitude, le mépris et l'outrage de ceux pour qui l'on s'était dévoué.

Le ciel semble conspirer avec la terre pour laisser Jésus dans le délaissement et l'abandon. Autrefois les anges vinrent, joyeux, chanter autour de sa crêche ; hier encore, au jardin des oliviers, lorsqu'il était dans la défaillance, dans cette effrayante sueur de sang et d'eau, un ange descendit des cieux et le soutint dans ses bras. Mais au Calvaire, il n'y en a pas, et là rien ne le console ; il y est, dans le sens le plus absolu, " l'homme des douleurs," et, selon l'expression d'Isaïe, il demeure seul pour fouler le pressoir de la divine justice, pour souffrir tout ce que suppose la malédiction prononcée contre le péché. Il a revêtu cette malédiction comme un vêtement, en prenant la responsabilité de nos misères et par conséquent il en doit subir le châtiment, c'est-à-dire, l'abandon où Dieu laisse justement celui qui l'a d'abord abandonné.

C'est alors que dans un dernier effort, par un dernier instinct,

il souleva son front pesant, il ouvrit ses yeux alourdis, pour chercher en haut, comme un appui suprême, son Père. De ses lèvres expirantes s'échappa ce cri déchirant : " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? " Il proclame en face du ciel et de la terre l'isolement dans lequel le laissaient les divines consolations ; il crie à son Père toute l'horreur de sa détresse ; descendue au fond de l'abime, son âme exhale dans un gémissement sa désolation infinie.

Et Dieu reste sourd, sans réponse à la détresse de son Fils. Aussi l'âme sainte de Jésus est percée profondément de ce trait ; elle sent avec une indicible amertume ce délaissement de Dieu qui prodigue à toute la création ses paternelles tendresses. Non, jamais calice ne fut plus amer.

Hier, dans la nuit, en se rendant au Cénacle, au jardin des Oliviers, Jésus avait dit à ses disciples : le temps va venir et il est venu, où vous serez dispersé chacun de votre côté et où vous me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi. Son Père, en ce moment, n'est plus avec lui ; car il se plaint que Dieu l'abandonne. Le Père céleste le permet, par amour pour nous, qu'à cette heure qui est l'heure des ennemis du Christ : "*hæc est hora vestra et potestas tenebrarum*," (Luc, xxii, 53) Jésus soit livré sans merci à la pensée de n'être plus protégé par Dieu.

C'est ce vide affreux dont Jésus a voulu sonder l'immensité et ressentir l'horreur. "Tous les autres tourments du Sauveur, dit Bossuet, ne sont qu'un songe et une peinture, en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse, que souffre l'âme du divin Jésus sous la main de Dieu qui le frappe. Son Père qui, durant le cours de sa vie, s'était plu tant de fois à donner des marques de l'amour qu'il avait pour lui, maintenant le laisse sans aucun secours. "

" Mon Père, dit Jésus, écoutez-moi, mon Père
Quoi, ne serais-je plus votre Fils bien aimé ?
Autrefois votre cœur s'ouvrait à ma prière ;
A mes cris maintenant restera-t-il fermé ?"

Jésus est abandonné de Dieu, voilà un fait indéniable ; c'est

lui-même qui l'affirme. Et cet abandon, si dur pour son cœur de fils, le Sauveur l'a accepté, il l'a voulu. Et pourquoi l'a-t-il voulu ? C'est parce qu'il nous aimait et qu'il voulait nous obtenir à chacun la grâce de n'être pas abandonné de Dieu, ni en ce monde ni en l'autre.

Le Seigneur voit jusqu'à la fin du monde ces innombrables malheureux sur le point de mourir dans l'impénitence finale et d'être condamnés à l'abandon de Dieu pour l'éternité dans les cachots de la justice divine. Pour sauver ses enfants de cet irréparable malheur, il subit les épouvantes de la mort des damnés. Cet abandon de Dieu est en quelque sorte la peine du dam. En la souffrant il nous obtient les grâces nécessaires pour n'être pas abandonnés éternellement par Dieu.

Les hommes ont péché ; il était nécessaire que Jésus " tout pénétré de nos péchés, " ressentit le grand châtiment propre du péché : le délaissement.

Les hommes ont abandonné Dieu et il fallait que, portant sur lui tous ces coupables abandons, Jésus en subit le châtiment effroyable qui lui était dû pour une éternité. Terrible peine du talion : abandon pour abandon, délaissement pour délaissement.

Cette peine, Jésus l'a ressentie et il en est mort ; mais c'est précisément cette mort qui nous sauve et c'est à cause de l'atroce délaissement dans lequel agonise ce divin pécheur couvert de nos iniquités, que nous, désormais bénis et pardonnés, nous ne serons pas délaissés.

Et si c'est le dernier coup de la justice, c'est aussi le dernier coup de la bonté. Pendant le délaissement de son Fils, Dieu opère en lui la réconciliation du monde. En même temps qu'il le frappe, il nous épargne ; il le rejette et il nous ouvre les bras ; il le regarde avec colère et il jette sur nous des regards pleins de tendresse.

Remercions notre Père céleste d'avoir fait le sacrifice de son Fils chéri pour le bien spirituel et le salut de nos âmes.

Remercions Jésus, le divin délaissé et notre bien aimé Sauveur, d'avoir consenti de si grand cœur à se priver pour nous de

toutes les consolations qu'il recevait de son Père dans son humanité sainte. Remercions-le pour tous ceux qui ont ressenti les salutaires influences de son délaissement sur la croix ; remercions-le pour toutes les âmes qui sont en ce moment au ciel et qui, grâce à lui, ont l'ineffable joie de penser qu'elle ne seront jamais abandonnés de Dieu ni de lui.

" Le Seigneur a été abandonné, dit saint Cyprien, afin que nous ne le fussions pas; mais que nous puissions obtenir d'être délivrés du péché et de la mort éternelle. Il a supporté cet abandon pour nous montrer combien il nous aime, pour nous manifester sa justice et sa miséricorde et pour gagner notre amour. Enfin il a voulu montrer par son exemple comment nous devons souffrir. Le chemin du ciel est ouvert devant nous, mais il est escarpé et plein de difficultés. Jésus nous y précède, nous laissant ainsi un exemple admirable afin que nous ne nous effrayons pas, mais que nous prenions courage à la suite d'un Dieu souffrant."

* * *

Cette plainte que Jésus adressait à son Père, ne peut-il pas la faire retentir au dessus de tout autel, de toute Table de communion, de tout Tabernacle ?

Avant de mourir, il a trouvé le moyen de monter au ciel tout en restant sur la terre. Aujourd'hui, grâce à la sainte Eucharistie il vit au milieu de nous comme il vivait au milieu de ses disciples il y a dix-neuf siècles ; il réside dans nos églises ; il est resté près de nous dans l'espoir d'y être traité avec déférence et amour.

Or, disons-le encore une fois, qui pense à lui, qui le compte parmi les amis qu'on doit visiter tous les jours ? Hélas ! la plupart du temps, l'Hôte royal de nos temples est abandonné, oublié par des milliers d'hommes qu'il a rachetés ; il s'est fait pour lui-même la prison du Tabernacle et ses enfants paient son amour par l'oubli. Lui qui est la béatitude des élus, il appelle et sa voix se perd dans le désert ; il implore et sa prière se dissipe dans le silence ; il se plaint et ses gémissements ne sont pas entendus par ses enfants tout à fait oublieux du divin Captif du Tabernacle !

Tous les matins, le sacrifice de la croix se renouvelle sur nos autels d'une manière non sanglante. La croix n'est plus dressée ; elle est incrustée sur la table de l'autel ; ce n'est plus un bois vulgaire, c'est un lit glorieux composé des sacrés ossements de ceux qui ont confessé par le sang et la mort le nom de Jésus-Christ ; elle n'est plus aussi grande, parce que la victime se réduit, par un miracle à de moindres proportions ; mais c'est bien la même victime, le Christ béni, Fils unique de Dieu et d'une Vierge de la race humaine.

Et un trop grand nombre n'ont cure de venir assister à ce sacrifice. C'est là plus que par tous les autres canaux de la grâce, que Jésus veut appliquer aux âmes les mérites infinis de sa Passion et de sa mort. Et ses autels restent déserts ; peu nombreux sont ceux qui viennent y puiser une augmentation de foi et d'amour.

Tous les jours, Jésus veut se donner en nourriture à ses enfants, les remplir de sa présence et de ses grâces, et un trop grand nombre de chrétiens désertent la table sainte ; ils ne tiennent pas à se livrer sans réserve à l'hôte divin qui veut les posséder et les nourrir de sa vie. Et un grand nombre de ceux qui fréquentent cette table sainte faute de dispositions requises, n'utilisent qu'en partie les fruits abondants de salut que la communion renferme.

Le grand délaissé a raison de se plaindre de l'ingratitude de ceux qui devraient tant l'aimer. Et sa plainte n'est qu'un gémissement de tendresse ; son reproche, la caresse de son cœur qui voudrait attendrir et conquérir ceux de ses enfants.

Art. 5. — *" J'ai soif "* (Jean, xix, 28).

A l'angoisse de l'âme éprouvée par l'abandon de son Père, vient s'ajouter chez Jésus la torture du corps. Depuis plus de douze heures, il est en proie à toutes les souffrances, sans aucun soulagement, sans aucune nourriture, sans même un instant de repos. Depuis le calice béni de la Cène, rien n'a rafraîchi les lèvres du Sauveur. Il n'est donc pas surprenant que ses lèvres soient desséchées. En ce moment, celui qui est la source des eaux

vives, la fontaine mystérieuse jaillissant jusqu'à la vie éternelle, éprouve une soif dévorante ; le Dieu qui a créé l'immensité des flots n'a pas une goutte d'eau pour tempérer l'ardeur de cette soif ardente.

Lorsqu'un malade sur son lit de mort nous dit : " la soif me brûle, " aussitôt nous courons empressés et, par nos soins affectueux, nous réussissons à rafraîchir ses lèvres brûlantes, nous rendons sa mort plus douce. Si pauvre, si malheureux que soit un homme, il ne s'en trouve pas un à qui ce secours soit refusé.

Eh bien ! au Calvaire, on l'a refusé à Jésus-Christ ; bien plus on a répondu par une dérision amère et par un tourment nouveau à ce mot : " J'ai soif. " Un soldat trempa une éponge dans un vase de vinaigre, la plaça au bout d'un jonc et la lui présenta ; et notre divin Sauveur la pressa sur ses lèvres divines. Ainsi se trouvèrent accomplies ces paroles du Roi-Prophète : " dans ma soif, ils m'ont donné du vinaigre pour breuvage. "(*Ps.68-22*).

" Eh quoi, s'écrie saint Augustin, le Dieu de bonté qui nous apporte la fraîcheur de l'eau et la douceur du miel ne reçoit de la main des hommes que du vinaigre pour breuvage ! "

Mais nous ne pénétrerions pas les véritables sentiments du Sauveur et nous méconnaîtrions la grandeur de son amour, si nous ne comprenions pas quelle était sur la croix la soif dont il souffrait le plus. En effet, si dans son corps l'homme peut éprouver la soif, dans son âme il est devenu souvent tourmenté de mille désirs encore plus douloureux.

Les Pères qui ont fait de la sainte Passion l'étude de leur vie, nous apprennent que ces mots tombés des lèvres de Jésus ne doivent pas tant s'appliquer à l'eau fraîche et limpide des fontaines que le Sauveur réclama pour éteindre le feu de la fièvre qui dévorait tous ses membres qu'à un désir beaucoup plus élevé.

Saint Bernard écrit : " que la soif du Seigneur Jésus est le symbole de son brûlant amour pour nous. "

Et saint Augustin met dans la bouche du Sauveur les paroles suivantes : " *Sitis mea, salus vestra est,* ma soif, c'est votre salut. "

Il dit encore : " Puisqu'en vous Seigneur, la Prophétie s'accomplit, et *que toutes les nations vous serviront* (*Ps.* 71), pourquoi avez vous encore soif ? N'êtes vous pas satisfait de tout ce qui vous est donné ? " Mais je comprends, si grand que soit le nombre d'âmes qui sont à vous, jamais vous n'en aurez assez. "

Et saint Laurent Justinien ajoute : " Ce que le Christ disait à la Samaritaine : *donnez-moi à boire*, il le répète à chacun de nous du haut de la croix quans il s'écrie : J'ai soif. Ce dont il avait soif près du puits, n'était pas l'eau fraîche, mais, comme il l'explique à ses Apôtres, il a soif des âmes. "

Saint Grégoire de Nazianze suggère une autre pensée ; *Sitit sitiri Deus*, Dieu a soif d'être l'objet de votre soif. "C'est à-dire, il désire d'être désiré ; il aime d'être aimé. Il avait soif près du puits où l'âme de la femme pécheresse commença à être altérée de lui.

La vraie raison pour laquelle Jésus a poussé ce cri : " J'ai soif," c'est donc l'amour de nos âmes ; son désir est surtout un désir ardent. Il voit passer sous ses yeux toutes les âmes des pécheurs ; il voudrait leur rendre la vie qu'il leur mérite par ses souffrances, et partant les sauver. C'est la gloire de son Père qui est en jeu, c'est le bien de ces millions de créatures destinées à la mort dont il s'agit. Aussi son cœur ne peut plus retenir son immense désir et c'est pourquoi il crie au ciel et à la terre : " J'ai soif, " j'ai soif de subir encore plus de tourments et des tourments plus grands s'il le faut, car il n'y a rien, ô homme, que je refuse de supporter pour toi.

Et vous, ô mon Père, donnez-moi des âmes, j'ai soif, je brûle d'amour pour elles. Et si vous trouvez bon que, pour les sauver, je doive souffrir davantage, je suis prêt à recommencer ma passion, à subir une nouvelle agonie, une nouvelle flagellation, à porter une nouvelle couronne d'épines, à monter une seconde fois au Calvaire, à être cloué de nouveau sur la croix. Bien plus, je consens à rester jusqu'à la fin du monde sur cette croix, pourvu qu'aucune âme de mes enfants ne me soit ravie et ne périsse pour l'éternité.

Ce cri : j'ai soif, est donc le cri du cœur de Jésus consumé du feu de la charité et voulant que nous lui rendions amour pour amour, afin que nous parvenions tous au salut qu'il nous mérite par ses souffrances et par sa mort.

Disons donc à Jésus un vrai merci du cœur pour tant d'amour et apaisons la soif de ce Sauveur bien aimé en lui livrant nos âmes avec toutes leurs facultés.

Il a soif de notre intelligence pour l'éclairer et l'enrichir de toutes les vérités surnaturelles. Que notre plus grand bonheur soit de l'étudier, de méditer ses vertus et surtout son amour.

Il a soif de notre volonté ; il veut qu'elle se conforme en tout à la sienne, que ses préceptes, ses conseils deviennent la règle unique de notre vie.

Il a soif de notre cœur ; il veut que nous l'aimions de préférence à tout ce qui nous est le plus cher. Qu'il soit notre unique Bien-aimé et promettons-lui de ne jamais lui présenter pour le désaltérer le vinaigre de la tiédeur ou peut-être de l'infidélité.

Jésus a la soif des âmes et c'est aux prêtres surtout qu'il demande de l'étancher par leur zèle. C'est lui qui leur a donné tout ce qu'ils ont ; ils ont tout reçu de sa libéralité. Quel est l'intérêt de cet immense capital ? Sa gloire ! Eux que Jésus a fait asseoir chaque jour au banquet de toutes ses libéralités et de ses grâces, eux qui tous les jours se réchauffent au soleil de ses bienfaits, qu'ils soient justes, reconnaissants, qu'ils s'acquittent fidèlement de leur dette d'amour, qu'ils lui donnent des âmes. S'ils veulent réparer les crimes des pécheurs en même temps que leurs propres défaillances, qu'ils étendent son règne d'amour. S'ils veulent encore davantage gagner son cœur, resserrer le lien d'amitié qui les unit à lui et l'obliger à déverser avec plus d'abondance sur eux et sur ceux qui leur sont confiés les effusions de sa miséricorde, qu'ils soient des apôtres de feu, qu'ils donnent à Jésus des âmes en échange de tout ce qu'il fait pour eux ; qu'ils prennent des étincelles de feu dans son cœur divin et qu'ils aillent semer sa flamme, faire qu'il soit aimé d'un immense amour ; qu'ils ne cessent de travailler de toutes leurs forces à faire connaître, aimer et servir ce bon Maître à qui ils se sont consacrés.

Puissent-ils tous dire avec sainte Thérèse, dans toute la sincérité de leur âme : " Je donnerais mille vies pour sauver une âme qui se perd. "Quel océan de grâces Jésus réserve aux véritables apôtres de son amour ! Les trésors inépuisables de sa tendresse et de sa toute-puissance leur appartiennent ; qu'ils ne manquent pas d'aller les prendre et les distribuer à tant de pauvres, d'affamés, d'ignorants, d'aveugles, qui n'ont jamais reçu ce que Jésus leur a donné, qui n'ont jamais su ce qu'ils savent sur la bonté de notre divin Sauveur.

Il ne faut pas l'oublier, le prêtre est prêtre pour sauver les âmes et les donner à Jésus qui est mort pour les sauver. Les Docteurs de l'Eglise l'affirment unanimement. Saint Jérôme appelle les prêtres : " Les sauveurs du monde, *sacerdotes Dominus mundi esse voluit salvatores.* " Saint Prosper leur donne le titre d'intendants de la maison royale de Dieu. " *dispensatores regiæ domus.*" Préserver les âmes de la corruption du monde et les conduire à Dieu, tel est, dit saint Anselme, la fonction du prêtre: " *sacerdotis proprium est animam mundo rapere et dare Deo.*" Il doit être, dit le vénérable Bède, le sel qui préserve les âmes de la corruption des vices.

Jésus-Christ a racheté les âmes au prix de son sang: " *Empti enim estis pretio magno ;* " (II *Cor*, VI 2.) Il les a ensuite confiées à la garde de ses prêtres. Malheur donc à moi, dit saint Bernard, si je viens à négliger la garde de ce dépot, c'est-à-dire, de ces âmes que Jésus-Christ a estimées plus que sa propre vie, puisque pour elles il a versé tout son sang.

Vous savez qu'au témoignage de saint Bernard, une seule âme vaut mieux que l'univers entier ; vous savez que, d'après saint Grégoire de Nazianze, rien ne réjouit autant le cœur de Dieu que la conversion et le salut de l'homme, et saint Jean Chrysostôme affirme que convertir une seule âme, c'est se rendre plus agréable à Dieu que de répandre tous ses biens en aumône ; Saint Clément d'Alexandrie va jusqu'à dire que travailler au salut des âmes est la seule œuvre agréable à Dieu : " *Nihil aliud est Domino curæ præterquam hoc solum opus ut homo salvus fiat.*"

Vous souvient-il de cette page touchante de nos saints Livres ?

C'était au matin d'une grande bataille. Saül, avant de combattre les Philistins, avait fait cette proclamation solennelle : " Maudit l'homme qui mangera jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis." Jonathas, fils de Saül, qui venait de remporter une éclatante victoire, ignorait cette défense. En traversant un bois, il trempa le bout de sa baguette dans un rayon de miel qu'il porta à sa bouche et aussitôt ses yeux fatigués prirent une nouvelle vie. Mais comme le serment du roi avait été violé, Dieu se montra irrité et il garda le silence. Alors Saül jura que le coupable serait mis à mort. On jeta le sort et le sort tomba sur Jonathas. Saül ordonna qu'on le mit à mort. Alors il vit un bien touchant spectacle. Tout ce peuple se leva comme un seul homme et dit à Saül : " Quoi donc, Jonathas mourra, lui qui a procuré le salut à Israël par cette grande victoire ! Cela ne se peut. Vive le Seigneur ! il ne tombera pas un cheveu de sa tête sur la terre puisqu'il a agi avec Dieu aujourd'hui . " Et Jonathas fut sauvé.

Peut-être y a-t-il dans le journal de notre vie, écrit par les anges, quelques pages faites pour nous condamner. Ce qui est certain, c'est que nous ne savons pas si nous sommes dignes d'amour ou de haine. Ce qui est certain également, c'est que, tous nous sommes pécheurs et que si nous prétendons que nous n'avons pas péché, nous nous faisons illusions et " la vérité n'est pas en nous ", dit saint Jean.

Eh bien ! Voulons-nous qu'au moment où nous serons sur le point de paraître devant Dieu, ce qui a eu lieu pour Jonathas se renouvelle pour nous ? Soyons des saints et travaillons à sauver les autres." Les âmes que vous aurez sauvées, dit saint Alphonse, se présenteront devant Jésus-Christ et lui diront: " Seigneur oseriez-vous précipiter en enfer celui qui nous a délivrés de l'enfer ? " " Il n'est pas possible, ajoute le même docteur, qu'on fasse une mauvaise mort lorsque, durant sa vie, on a consacré ses travaux au salut des âmes. " " Si vous avez sauvé une âme, dit saint Augustin, c'est votre propre âme que vous avez prédestinée. "

De là cette parole de nos Saints Livres : " Mes frères, dit l'Apôtre saint Jacques, si quelqu'un de vous s'égare de la vérité,

et que quelqu'un l'y ramène, il doit savoir que celui qui ramène un pécheur de l'égarement de sa voie, sauvera son âme de la mort et couvrira une multitude de péchés. "

La grâce d'une bonne mort, le ciel par delà le tombeau, voilà donc dans l'ordre surnaturel les inappréciables avantages du ministère que le prêtre est appelé à faire. Et qui pourra nous dire combien sera grande pendant l'éternité la gloire de celui qui aura été un vrai apôtre durant sa vie ! Voici ce que disent encore les Saintes Ecritures : " Si vous prodiguez votre âme à celui qui a faim, lisons-nous dans les Proverbes, votre lumière se lèvera dans les ténèbres et vos ténèbres seront comme le midi ; et le Seigneur vous donnera le repos sans interruption ; il remplira votre âme de splendeurs. " Et le prophète Daniel assure que celui qui aura contribué à ramener des âmes à Dieu brillera un jour au ciel comme on voit maintenant briller les étoiles du firmament.

Ceux qui délivrent un homme de la mort temporelle méritent une grande récompense ; mais, dit saint Grégoire, combien plus grande sera la récompense de celui qui, délivrant une âme de la mort éternelle, lui procurera une vie qui ne se terminera jamais ! Il aura au ciel autant de couronnes qu'il aura gagné d'âmes à Jésus-Christ.

Continuons donc à travailler à détourner les âmes du chemin de l'enfer et à les diriger vers le ciel pour les donner à Jésus qui a soif de leur salut : travaillons à les faire monter et monter toujours dans les hautes et sereines régions de la sainteté, et nous nous préparerons une magnifique place dans le ciel que Notre Seigneur Jésus-Christ nous a méritée par la croix.

Art. 6. — *" Tout est consommé "*
(St Jean, xix, 30).

Jésus est en croix. Dans quelques instants va se terminer le sacrifice de notre réconciliation. Notre divin Sauveur embrasse d'un regard l'ensemble des prophéties qui toutes ont reçu leur accomplissement ; il voit sa mission de Sauveur terminée et il s'écrie :

" Tout est consommé. " " Il ne spécifie rien, fait remarquer saint Laurent Justinien, mais il dit d'une manière définitive qu'il a fait l'œuvre dont son Père l'avait chargé. "

Le calice d'amertume que mon Père m'a présenté, je l'ai bu jusqu'à la lie. Mon sang s'est entièrement répandu pour le salut des hommes par les plaies dont mon corps est couvert. La justice divine est satisfaite. J'ai satisfait amplement pour tous les péchés des hommes ; j'ai payé le prix de leur rançon ; ils sont maintenant réconciliés avec Dieu et désormais les portes du Paradis leur sont ouvertes.

" Tout est consommé." Les figures sont remplies ; les prophéties sont justifiées ; tout ce qui a été révélé du Messie se trouve réalisé ; les éternels décrets, les desseins de Dieu ont reçu leur parfait accomplissement. Le Fils de Dieu est descendu des cieux, Il est né dans une crèche, il a été chassé en Egypte, il a mené une vie cachée, il a paru dans le monde, il a annoncé le royaume de Dieu, il a été trahi, vendu, accusé injustement, condamné, cruellement crucifié, ainsi que le voulaient les décrets de son Père.

" Tout est consommé " pour notre sanctification. Le Sauveur a fait pour tous les hommes tout ce qu'il pouvait faire ; il leur a laissé ses exemples pour qu'ils les imitent, ses divins enseignements pour qu'ils en fassent la règle de leur vie. Y eut-il sur terre une sorte d'épreuve du corps ou de l'âme qui n'ait pas fait partie de son calice amer ? Y a-t-il une forme de la souffrance du cœur qu'il n'ait pleinement partagée ? Angoisse venant de la trahison ou l'abandon des amis, de leur faiblesse, de leur indifférence, de leur ingratitude ; toute la peine qui peut venir de l'injustice ou de l'hypocrisie ; toute l'agonie qu'on éprouve en voyant souffrir ceux qu'on aime le plus.

" Tout est consommé " : la lumière a lui dans les ténèbres ; la religion fugitive a cessé ; les anciens sacrifices ont fait place au seul sacrifice véritable qui, dans la nouvelle alliance, est agréable à la divinité ; toutes les croyances nécessaires à l'humanité sont révélées ; l'Eglise est fondée pour toute la durée des siècles ; elle est héréditaire des enseignements de son Fondateur, elle fera entendre aux générations qui passent les paroles de vie ;

elle se répandra par toute la terre pour y faire germer et développer les plus héroïques vertus. A Jésus la gloire de cette grande destruction païenne, à lui la gloire de ces temples abattus, de ces idoles écroulées.

" Tout est consommé ". Pars donc, ô mon Jésus, s'écrie le Bienheureux Thomas de Jésus ; puisque tu le veux, pars ; repose-toi désormais de tes travaux, termine le temps de ton exil ; va et donne le paradis au bon larron ; accueille-le comme les prémices des pécheurs convertis. Descends dans les limbes, ô Consolateur divin ! Brise leurs portes, éclaire leurs ténèbres, montre-toi aux saints patriarches, qui depuis tant de siècles soupirent après toi, assouvis leurs désirs ardents et que ta présence leur donne la félicité. Que ta mort vainque les terreurs de la nôtre, afin que désormais elle nous devienne douce, puisque c'est par elle que nous arriverons à toi. Pars, ô Roi de gloire, ouvre le chemin qui, jusqu'à ce jour, a été inconnu, inaccessible et fermé aux hommes ; et reviens ensuite vivant, glorieux, immortel, plein de douceur et d'amour. "

A ces pensées, quels sentiments de reconnaissance doivent animer nos cœurs. Quel idéal à réaliser nous est montré dans cette vie du Sauveur ! En entrant dans le monde, Jésus avait promis à son Père de faire sa volonté ; en quittant la terre, il a la satisfaction de pouvoir dire qu'il a entièrement accompli sa promesse : " *Quæ placita sunt ei facio semper.* "

Puissions-nous vivre toujours de manière à ce que, lorsque nous serons sur le point de mourir, nous soyons en état de dire comme Jésus : " *Consummatum est,* tout est consommé ; " mes peines sont finies, mes épreuves touchent à leurs termes. Il m'a fallu bien des efforts, il est vrai, pour être humble, obéissant, mortifié, fidèle à mes devoirs ; mais il ne me reste de mes peines qu'un souvenir qui me console ; Dieu, j'en ai la confiance, m'a préparé un trône de gloire dans l'héritage céleste réservé à ses enfants, je vais maintenant jouir de la vue de mon Dieu qui m'a créé et racheté ; je vais jouir de la présence de celui que j'ai aimé et servi de mon mieux sur la terre ; je vais être réuni à

Marie, ma douce et tendre Mère, et chanter, avec les Anges et les Saints, l'hymne éternel de la reconnaissance.

Qu'elle est belle la mort de ceux qui ont aimé Jésus ! Parmi les innombrables exemples qui en existent, choisissons-en un. Lorsque saint Jérôme, couché sur son lit de mort en attendant sa fin prochaine, vit entrer ses amis et ses élèves qui voulaient une dernière fois l'entourer des témoignages de leur tendresse, il leur dit : " Mes amis, m'apportez-vous la nouvelle de mon départ ? Que Dieu vous récompense pour ce joyeux message ! Prenez part à ma joie ! Soyez témoins de mon bonheur ! Voyez, il est venu l'instant précieux qui va me délivrer pour toujours. O heure bienheureuse de la mort, ô doux et calme sommeil des justes, viens clore ma paupière ! O mort que tu es belle et combien tu me plais ! Pourquoi différer encore ? Viens, je t'attends. Que les hommes ont tort de se faire de toi une image si hideuse ! Ce n'est que pour les impies que tu es effroyable. Depuis que Jésus, mon Sauveur, t'a aimée, tu plais même au milieu des plaies et des tortures les plus épouvantables, parce qu'en tout temps se tient à tes cotés l'espérance d'une éternelle félicité. Aimez Jésus-Christ, mes amis. Veillez et priez, et vous expérimenterez combien il est doux de mourir quand on a su vivre dans la justice et la sainteté. " A ces mots, le saint expira, s'endormant tranquillement en Dieu.

Que nous serions heureux à notre dernière heure si ces sentiments pouvaient être les nôtres !

ART. 7. — *" Mon Père, je remets mon âme entre vos mains "* (LUC, 18-48).

Tout est consommé ; Jésus n'a plus qu'à mourir pour mettre le dernier sceau aux prophéties qui ont annoncé sa mort comme le moyen final de notre Rédemption. Comme la lampe qui, au moment de s'éteindre, semble se ranimer et jette un dernier éclat plus lumineux et plus beau, comme le cygne qui, au moment de mourir, chante, dit-on, d'une voix plus mélodieuse, ainsi notre divin Sauveur agonisant semble retrouver sa force et toute sa

majesté. Il lève la tête, tient les yeux fixés sur le ciel et d'une voix éclatante il annonce au monde qu'il quitte la vie. Il prononce cette parole : " Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. "

Cette parole proférée d'une voix forte par un agonisant, exténué de souffrances, montre bien que ce n'est pas la faiblesse qui le fait mourir, mais sa propre volonté. Il ne meurt pas par nécessité mais de son plein gré. Rien n'est capable d'enlever la vie à l'Auteur de la vie. Maître absolu, il en dispose selon son bon plaisir. Cela s'accorde du reste avec ce qu'il avait déclaré d'avance, à savoir, qu'il donnait volontairement sa vie pour ses brebis et ne cédait nullement à la malice de ses ennemis. " Je donne ma vie pour mes brebis... Personne ne me l'arrache, mais je la donne de moi-même. (JEAN X,-15)

Jésus s'adresse à son Père. Il ne lui dit pas comme précédemment : " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? " Ce n'est plus en victime qu'il lève les yeux vers le ciel, puisque la justice divine est désormais satisfaite ; mais en Dieu qui va reprendre sa place au sein de la divinité. Il dit avec la plus grande assurance : " Mon Père, " nom plein de tendresse et d'amour.

" Je remets " expression de confiance et de filial amour.

Mais ce n'est pas seulement son âme que Jésus recommande à son Père, mais encore les âmes de tous ceux qui, par la grâce, sont ses membres et vivent de sa vie. Quand un père qui aime ses enfants va mourir, il sent l'amertume de la mort avec beaucoup plus d'intensité, s'il sait qu'il les laisse au milieu d'ennemis prêts à tirer parti de leur faiblesse et de leur abandon. Notre divin Sauveur n'ignore pas qu'il laisse son troupeau *comme des agneaux parmi les loups* et que Satan travaillera nuit et jour à se venger de lui en persécutant ses disciples. Aussi il confie à la garde de son Père les âmes de tous ses enfants, il les lui remet entre les mains. Dieu qui est tenu de l'exaucer les comblera de ses faveurs et, grâce à cette prière, elles iront un jour se reposer non plus dans le sein d'Abraham, mais dans les mains, sur le cœur de leur Père céleste.

Cette parole est pour nous un utile enseignement.

Elle nous enseigne que la mort n'est pas une destruction, mais seulement une séparation de l'âme d'avec le corps, que notre âme, venant de Dieu, doit retourner à Dieu, que l'acceptation de la mort est véritablement un acte d'adoration par lequel nous reconnaissons Dieu comme le Souverain Seigneur de toutes choses, comme notre principe et notre fin, comme celui de qui nous avons reçu notre âme et à qui nous devons la rendre.

Elle nous fait comprendre que la mort, loin d'être à redouter n'est en réalité que l'heureux moment où le chrétien fidèle, remettant son âme à Dieu retourne vers son Père et se jette avec amour et pour jamais dans ses bras miséricordieux.

En disant cette parole à son Père, Jésus veut nous apprendre comment nous devons vivre et surtout comment nous devons mourir. Comme une tendre mère apprend à son enfant la manière de parler à son père, ainsi notre bon Sauveur nous enseigne le langage de la confiance et de l'amour avec lequel nous devons invoquer notre Père céleste et abandonner notre âme entre ses mains.

Cette parole, méditons-la, redisons-la souvent avec Jésus. Aucune autre ne saurait être plus agréable à son Père. Redisons-la chaque soir avant de prendre notre sommeil, image si frappant de la mort ; disons-la alors avec un cœur plein de foi et d'espérance, en remettant notre âme entre ses mains divines, en lui offrant la dernière pensée de notre esprit et le dernier battement de notre cœur.

Il faudra nous en souvenir surtout au dernier jour, quand le Maître viendra nous appeler à lui et nous redemander les talents confiés. Souhaitons de pouvoir la dire dans la pleine connaissance de nous-mêmes, en toute conscience et sérénité. Souhaitons que des lèvres amies nous en suggèrent à plusieurs reprises la douce et apaisante pensée. Souhaitons qu'on nous répète alors, d'une voix autorisée et convaincue, les miséricordieux enseignements de l'Evangile, et que cette phrase balbutiée jusqu'à la fin, soit en même temps notre adieu à ce monde et notre premier mot dans l'autre vie.

Disons avec le Vénérable Bède : " Jésus, donnez-moi, quand arrivera le terme de ma vie, de pouvoir dire avec confiance : " Père, je remets mon âme entre vos mains " Vous qui avez fixé le terme de ma vie, donnez-moi de pouvoir redire après vous la parole que vous avez dite quand vous avez voulu exprimer que le terme de vos labeurs était arrivé : tout est consommé ; que j'aie le bonheur de vous entendre dire : Viens à moi, ô âme bien-aimée, car j'ai décidé de mettre un terme à tous tes labeurs et de t'amener avec les saints pour goûter les délices du banquet éternel. "

* * *

Jésus est mort ! Mais grand Dieu, quel est celui qui est mort ? C'est l'auteur de la vie, le Fils unique de Dieu, le maître de l'univers ! O mort qui jette dans la stupeur le ciel et la nature ! Un Dieu meurt pour ses créatures : ô charité infinie ! Un Dieu s'immole tout entier, il sacrifie ses délices, son honneur, son sang, sa vie, pour qui ? Pour des créatures ingrates ! Il expire dans un abîme de souffrance et d'humiliations pour expier nos fautes !

O mon âme, lève les yeux et regarde cet homme crucifié ; vois ce divin agneau immolé sur cet autel de douleur. Songe qu'il est le Fils bien-aimé du Père Eternel et qu'il est mort pour l'amour de toi. Vois comme il a les bras étendus pour te recevoir, la tête inclinée pour te donner le baiser de paix, le côté ouvert pour te donner entrée dans son cœur ! Que dis-tu ? Mérite-t-il d'être aimé un Dieu si bon et si aimant ? Entends-tu ce que ton Seigneur te dit du haut de cette croix ? Mon enfant, vois, dans le monde entier si quelqu'un t'aime plus que moi qui suis ton Dieu.

Ah ! mon Dieu et mon Créateur, vous êtes donc mort et mort du supplice le plus infâme et le plus douloureux. Et pourquoi ? Pour obtenir mon amour ! Mais quel amour d'une créature sera jamais capable de compenser l'amour de son Créateur mort pour elle ? O mon Adorable Jésus, ô amour de mon âme, comment pourrais-je encore vous oublier ? Comment pourrais-je aimer autre chose que vous, après vous avoir vu mourir de douleur sur cette croix pour expier mes péchés et me sauver ?

Comment pourrais-je vous voir mort et suspendu à ce bois et ne pas vous aimer de toutes mes forces ? Puis-je penser que mes fautes vous ont réduit à cette extrémité, et ne pas pleurer sans cesse avec la plus vive douleur les offenses que je vous ai faites ?

O mon âme, comprends quelle est ta dette immense,
Quel tribut de ta part peut payer tant d'amour ?
L'amour veut de l'amour ; que ta reconnaissance
Pour ce Dieu Rédempteur grandisse chaque jour.

Il se livre pour toi. Donc, que ton cœur se livre
A son cœur, à sa grâce et à sa volonté.
Il t'appelle, il t'attend, hâte-toi de le suivre
Dans les abaissements de son humilité.

Sois doux comme lui sous la main qui t'immole ;
Répète son *Fiat* en acceptant ta croix,
Il pardonne toujours. A sa divine école
Apprends à pardonner septante fois sept fois.

Il est le Saint des Saints. Il veut que tu l'imites,
Retraçant chaque jour ses aimables vertus ;
Et lui te couvrira de ses divins mérites
Pour que Dieu puisse en toi voir un autre Jésus.

Ainsi tu deviendras l'objet des complaisances
Et du Père et du Fils et de l'Esprit d'amour ;
Jésus s'estimera payé de ses souffrances
Et te préparera ta place en son séjour.

Demandons donc souvent à Jésus, mort par amour pour nous, d'envahir, de dévorer nos cœurs dans un brasier d'amour, de rendre nos âmes toutes de feu pour que nous n'aimions plus que lui seul. Lui qui est Dieu, il est mort pour conquérir nos cœurs ; n'allons pas éparpiller sur des êtres inférieurs nos trésors de charité et notre puissance d'aimer. A ce Dieu d'amour, donnons la place souveraine dans nos cœurs ; aimons-le dans les âmes qui nous sont chères et, pour lui plaire, entourons-les d'un dévouement sans bornes et d'une vive dilection.

Rendons toujours à la croix du Sauveur le culte qui lui est dû Ayons un crucifix dans notre chambre et portons-en toujours un sur nous. Les personnes pieuses, fidèles à cette pratique, ont encore celle de presser de temps en temps sur leur poitrine l'image de leur Sauveur, de la baiser en certaines occasions, selon l'inspiration d'en-haut, mais surtout le matin au réveil, le soir avant de s'endormir et dans les tentations.

Dans notre travail, comme dans notre prière, jetons quelquefois sur notre crucifix un tendre et respectueux regard ; Jésus assurément nous regardera aussi avec confiance et nous enverra quelques nouvelles faveurs.

Le souvenir de nos fautes nous remplit-il de trouble et de crainte ? Interrogeons le crucifix ; une voix secrète nous dira : Rassure-toi mon enfant, jette tes péchés dans mon sang et je les effacerai. Il nous dira de même dans la tentation : Mon enfant, entre dans la plaie de mon côté et cache-toi dans la plaie de mon cœur, tu y seras en sûreté.

Et puis dans les peines, dans les travaux, dans les humiliations quelle consolation, quel courage, quelle douceur et quelle patience ne nous donnera pas le crucifix. Tout cela, nous dira intérieurement Jésus, je l'ai souffert avant toi et pour toi d'une manière infinie ; le disciple est-il au-dessus du Maître ? Et alors nous lui répondrons avec résignation et avec joie : O mon Dieu que votre volonté soit faite. Mais c'est au moment de la mort que le Crucifix nous sera précieux. Nous le baiserons mille fois avec confiance et amour comme l'arme victorieuse de nos derniers combats, comme le gage assuré de la couronne éternelle.

Ce n'est donc pas sans motif que saint François de Sales nomme le crucifix " le vrai livre du chrétien. " J'en appelle à vous, Docteurs de l'Eglise s'écrie-t-il, à vous saint Augustin, saint Bernard, qui nourrissiez vos âmes dans les plaies du Sauveur ; à vous, angélique saint Thomas qui n'avez rien écrit qu'après avoir pris connaissance de Jésus crucifié. "

Ce grand saint ne cessait de recommander de porter toujours la croix sur soi, de la baiser souvent avec amour, de la regarder

avec respect et tendresse, en lui disant : " O Jésus, le Bien-Aimé de mon âme, souffrez que je vous serre sur mon sein comme un bouquet de myrrhe. Je vous promets que ma bouche, qui est heureuse de baiser votre sainte croix, s'abstiendra désormais de médisance, de murmure, de toute parole qui pourrait vous déplaire ; que mes yeux qui voient couler votre sang et vos larmes pour mes péchés, ne regarderont plus les vanités du monde, ni rien de ce qui expose à vous offenser ; que mes oreilles qui écoutent avec tant de consolation les sept paroles prononcées par vous sur la croix ne prendront plus plaisir aux vaines louanges, aux conversations inutiles, aux paroles qui blessent le prochain ; que mon esprit, après avoir étudié avec tant de goût le mystère de la croix, ne s'ouvrira plus aux pensées et imaginations vaines et mauvaises ; que ma volonté, soumise aux lois de la croix et à l'amour de Jésus crucifié, n'aura plus que charité pour mes frères ; qu'enfin rien n'entrera dans mon cœur ou n'en sortira qu'avec la permission de la sainte croix, dont je tracerai sur moi, avec vénération, le signe sacré à mon coucher et à mon lever, et parmi toutes les angoisses de la vie. "

Saint Paul de la croix avait toujours le crucifix sous les yeux lorsqu'il était dans sa chambre. Il le portait sur sa poitrine, chaque fois qu'il sortait de la maison afin de l'avoir présent à l'esprit." Lorsque vous êtes seul, disait-il, prenez en main votre crucifix ; baisez ses plaies avec grand amour ; priez-le de vous faire un petit sermon. Ecoutez ensuite ce que vous disent les épines, les clous, le sang divin. "

Saint Alphonse de Liguori voulut que dans toutes les cellules de ses religieux, il y eut une image du crucifix, sur lequel il leur recommandait de porter fréquemment leurs regards et leurs pensées. Il fit peindre sur toile un grand crucifix tout couvert de plaies sanglantes, et ordonna de l'exposer aux yeux du peuple, dans les Missions.

" C'est dans le crucifix, dit Bossuet, que Jésus-Christ, étendant les bras, nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des secrets de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos

jugements, la direction sûre et infaillible pour conduire nos mœurs, en un mot, un mystérieux abrégé de l'Evangile et de toute la théologie chrétienne. O croix, que vous nous donnez de grandes leçons ! O mon crucifix, que vous répandez de vives lumières ! "

Une nuit que sainte Marguerite de Cortone priait au pied de son crucifix, Jésus souffrant lui apparut, couvert de plaies, et lui dit : " Pendant que tu te mets en esprit au pied de ma croix, la grâce tombe sur ton âme, avec autant d'abondance que mon sang découlait de mes plaies, quand j'agonisais sur le Calvaire. Plus tu t'appliqueras à me contempler dans ce supplice, plus mes faveurs abonderont en toi. "

* * *

Faisons souvent avec foi et dévotion le signe de la croix qui nous a été enseigné par les Apôtres et aux Apôtres par Jésus-Christ lui-même.

Les chrétiens aujourd'hui font rarement et ne font pas assez bien le signe de la croix. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous sommes aux antipodes de nos aïeux, les chrétiens de la primitive Eglise. Eux faisaient le signe de la croix ; ils le faisaient bien : ils le faisaient souvent.

En Orient comme en Occident, à Jérusalem, à Athènes, à Rome, les hommes et les femmes, les enfants et les vieillards, les riches et les pauvres, les prêtres et les simples fidèles, toutes les classes de la société observaient religieusement cet usage traditionnel. Tous les Pères de l'Eglise, témoins oculaires, en font foi, tous les historiens le constatent.

Voici ce que dit Tertulien : " A chaque mouvement, à chaque pas, en entrant et en sortant, en nous habillant, en nous mettant à table, en allumant les flambeaux, en nous asseyant, quoique nous fassions, où que nous allions, nous marquons notre front du signe de la croix. "

" Nous devons faire le signe de la croix à chaque action du

jour, écrit saint Ambroise, *Omne diei opus in signo facere Salvatoris.* "

" Sens-tu ton cœur s'enflammer, dit saint Jean Chrysostôme ? Fais le signe de la croix sur ta poitrine et à l'instant la colère se dissipera comme la fumée. "

Et saint Augustin : " Votre ennemi tente-t-il de vous barrer la route et de vous empêcher d'avancer ? Faites le signe de la croix et il sera vaincu. "

" Quel est l'homme assez maître de ses pensées pour ne jamais en éprouver d'impures, dit saint Bernard ? Mais il faut sur le champ réprimer leurs attaques, afin de vaincre l'ennemi là où il espérait triompher. L'infaillible moyen de réussir est de faire le signe de la croix. " Et saint Pierre Damien disait : " Si vous sentez une mauvaise pensée naître dans votre esprit, faites aussitôt le signe de la croix et soyez certain qu'elle disparaîtra. "

Ecoutons le chantre des martyrs, Prudence, qui connut tout à la fois les détails de leur triomphe et le secret de leurs victoires : " Lorsqu'à l'invitation du sommeil tu gagnes ton chaste toit, fais le signe de la croix. La croix te préservera de tout péché ; devant elle fuiront les puissances des ténèbres ; l'âme sanctifiée par ce signe ne saurait vaciller. "

L'historien de saint Louis, le sire de Joinville, nous a laissé ce témoignage : " A la table, au conseil, au combat, en toutes actions, le Roi commençait toujours par le signe de la croix. "

Pourquoi ne reviendrions-nous pas à la pratique de nos Pères ? Ils ne se croyaient pas en sureté, même un instant, même dans les actions les plus ordinaires de la vie, s'ils n'étaient protégés par le signe salutaire. Sommes-nous plus forts qu'eux ? Nos tentations sont-elles moins nombreuses et moins vives, nos dangers moins pressants, nos obligations moins grandes ?

Imitons-les en faisant souvent et pieusement cet acte de dévotion, nous nous rendrons ainsi invulnérables aux attaques du démon et nous attirerons sur nous les bénédictions du ciel.

Il est certain que le signe de la croix, fait avec foi et piété, a le pouvoir de chasser les démons et d'opérer des miracles. Les écrits des Pères de l'Eglise ne laissent là-dessus aucun doute.

On lit dans la vie de saint Benoît que des méchants dans l'orgueil et les vices ne pouvaient souffrir la vertu et la sainte fermeté du serviteur de Dieu, résolurent de se défaire de lui. Dans cette vue, ils mirent du poison dans du vin et lui présentèrent le verre afin qu'il en bût. Fidèle à la pratique de tous les vrais chrétiens qui ne prennent jamais leur nourriture sans la bénir et rendre grâces, Benoît fit le signe de la croix sur le verre qui se brisa en morceaux.

Saint Antoine, retiré dans le fond du désert, éprouvait souvent de la part du démon de rudes attaques. Pour le mettre en fuite, il se contentait de faire le signe de la croix. Instruisant ses disciples des moyens les plus efficaces pour repousser les tentations du démon, il leur disait : " Croyez-moi, Satan redoute les prières, les jeûnes, la pauvreté volontaire, la miséricorde et l'humilité, mais surtout l'amour ardent pour Jésus. Le signe de la croix suffit pour le désarmer et le mettre en fuite. "

Dans une société assez nombreuse, une personne n'avait pas osé faire le signe de la croix en présence d'un étranger, avant une action où il est d'usage de le faire. Un prêtre s'en étant aperçu, le fit rougir de sa lâcheté et de son peu d'amour pour Jésus-Christ. Quoi ! lui dit-il, Jésus n'a pas rougi de mourir sur la croix pour vous racheter et vous rougissez de former sur vous le signe auguste de votre Rédemption ! Prenez-y garde, si vous rougissez de Jésus devant les hommes, il rougira lui-même de vous devant son Père.

* * *

Surtout faisons souvent le chemin de la croix qui est l'école des plus graves et des plus hauts enseignements, l'école des devoirs que nous avons à remplir, le cours le plus complet de toutes les vertus évangéliques, avec ce singulier avantage que là le Maître qui nous instruit est en même temps notre modèle et que

nous ne recevons pas de sa bouche une leçon qu'il ne sanctionne et ne persuade par l'autorité de son exemple.

Estimons le chemin de la croix ; ayons à cœur d'en parcourir les stations. Faisons-le souvent. Si nous avons du temps libre, méditons plus longuement ; si nous ne disposons que de quelques instants, contentons-nous à chaque station d'un regard plein d'amour et de tendresse sur les souffrances du Sauveur. Faisons-le pieusement ; empruntons à Simon de Cyrène, à sainte Véronique, aux filles de Jérusalem, à Joseph d'Arimathie, à Nicodème, leurs sentiments ; ouvrons nos âmes à la contrition comme Marie Madeleine, à la charité comme l'apôtre saint Jean, pénétrons-nous surtout de la vive compassion de la Très Sainte Vierge ; disons souvent à Jésus :

Je viens de m'attarder, Seigneur, dans l'oratoire ;
O Christ ! j'ai contemplé ton front grave et serein
Ta lèvre qui bénit, ton regard souverain
Qui pénètre mon âme et ravit ma mémoire.

Sublime ainsi qu'un Dieu, chez Pilate, au Prétoire,
Puis faible comme un homme aux détours du chemin,
Je t'ai vu, par trois fois, chanceler et soudain
Tomber sous le fardeau du Bois expiatoire.

J'ai reconnu ta Mère en sa douleur mystique
Le doux Cyrénéen, et Jean et Véronique,
Sur l'ivoire terni des pieux médaillons.

Et je t'ai vu mourir dans l'Ombre du Calvaire ;
Ton cœur a transpercé mon cœur de ses rayons :
J'ai compris ton Amour et sondé ma misère. "

Faisons tous nos efforts pour que les fidèles qui nous sont confiés s'affectionnent à une si sainte pratique. Le Chemin de la croix est un livre abordable à tous.

Sur le chemin de la croix, l'ignorant apprend les principaux mystères de notre sainte religion ; il lit sans peine l'histoire de notre rédemption, le prix de son âme, la laideur du péché, la bonté et la justice de Dieu.

Là, le savant pourra apprendre la leçon si oubliée dans notre siècle matériel et égoïste, la nécessité de l'humilité, du dévouement, de l'esprit de sacrifice et d'immolation. Qu'il se rappelle que de grands savants trouvaient d'utiles lumières en se donnant à ce pieux exercice. Saint Bonaventure disait puiser toute sa science au pied du crucifix ; saint François de Sales appelait l'image représentant le drame du Calvaire la bibliothèque de ses pensées ; saint Paul protestait, en se glorifiant, de ne savoir autre chose que Jésus crucifié.

Là, le pécheur comprendra la gravité de ses fautes et sentira le besoin de les regretter, de les réparer. Quel regret amer de l'innocence perdue doit faire naître dans l'âme infidèle la contemplation de ces scènes déchirantes ! Comment aimer le péché, comment y persévérer, ou plutôt comment ne pas le haïr, le pleurer, le rejeter avec horreur loin de soi, quand on voit qu'il a été la cause et l'instrument de tant d'ignominies et de tant de souffrances ?

C'est une chose difficile pour l'homme que de se vaincre lui même, de se résigner à souffrir, de supporter l'humiliation, la contradiction, les grandes épreuves de la vie. Il le faut pourtant. Eh bien, si l'homme va chercher l'exemple et la force aux pieds de Jésus crucifié, ce qui lui était difficile lui deviendra supportable, puis doux et facile.

Qu'il se jette à genoux devant cet Homme-Dieu, si justement appelé l'homme des douleurs ; qu'il contemple ce front ensanglanté par la couronne d'épines, ces pieds et ces mains percés de clous, ce côté d'où jaillissent l'eau et le sang, et que, touché par le spectacle de tant de souffrances endurées par lui, il pleure et renonce à ses péchés, qu'il étende ses bras vers le ciel et qu'il implore le secours dont il a besoin pour marcher à son tour dans la voie de la croix. Il est impossible de considérer l'Homme-Dieu mourant pour nous, sans consentir à partager ses angoisses. Il est impossible de fixer les yeux sur cette bouche qui tant de fois s'est ouverte pour guérir, consoler ou instruire, sans se rappeler les paroles qu'elle prononça si souvent en présence des foules : " Que celui-là qui veut venir après moi prenne sa croix et qu'il me suive.

Les âmes ferventes ne peuvent trouver de méthode plus courte et plus sûre pour avancer dans la vertu et pour se rendre conformes à l'usage du Fils de Dieu, que d'étudier ce divin Rédempteur dans la voie du Calvaire. " *Inspice et fac secundum exemplum quod tibi in monte monstratum est.*" (*Exod.* 25)

Que d'âmes affligées ont commencé le Chemin de la croix dans la tristesse, allant et pleurant de station en station, jetant au pied de chaque station la semence de leur prière et de leurs larmes qui sont retournées ensuite à leur maison, à leurs travaux, à leurs tribulations de chaque jour, *avec une joie pleine de triomphe, emportant dans leur sein une ample moisson de résignation et d'espérance!* " *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua ; venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.*" (*Ps.* 125)

A ceux qui s'étonneraient de voir que nous plaçons des trésors de consolations dans des scènes pleines de douleurs, nous n'avons qu'à rappeler les paroles du Christ : " Vous qu'éprouve la souffrance, a-t-il dit, et qui portez des fardeaux pesants, si vous voulez être rafraichis et trouver le repos, cet apaisement que cherche votre âme, marchez à la suite de Jésus-Christ, dans la voie de sa croix." (MATT. XI., 28) Lui qui dans ses amertumes n'a pas eu de consolations pour lui-même, en a d'infinies pour chacune de nos blessures. "Qui que vous soyez qui passez par la voie des pleurs, dit-il, considérez et voyez s'il est une douleur pareille à celle de notre Sauveur. "

Le motif qui doit faire le plus d'impression sur nous et sur tous les fidèles, c'est que cette dévotion plaît infiniment au cœur de Jésus. Il désire tant nous voir compatir à ses peines qu'il nous commande en mille manières de lui rendre ce devoir si juste de notre reconnaissance. L'Ancien Testament est rempli de textes les plus touchants pour nous engager à repasser souvent dans notre mémoire les humiliations et les souffrances du Messie. Dans le Nouveau Testament, saint Pierre, saint Paul et les autres Apôtres nous prêchent par leurs exemples et dans tous leurs écrits la nécessité de penser à la Passion de notre divin Sauveur et et d'en méditer le mystère. . . Enfin Jésus-Christ lui-même, notre divin modèle s'occupait sans cesse des maux qu'il devait endurer

pour nous et il en faisait le sujet le plus ordinaire de ses entretiens. Combien de fois n'a-t-il pas prédit à ses disciples ce qu'il devait souffrir à Jérusalem ? Et dans cette mer de douleurs où il se vit plongé aux approches de sa mort, quel tendre reproche ne fit-il pas à ses apôtres de ce qu'ils n'avaient pas le courage de partager avec lui les angoisses de son agonie ! Dans la transfiguration même, au milieu de sa gloire, il ne conversa avec Moïse et Elie que sur les tourments de sa Passion : " *dicebant excessum ejus quem complexurus erat in Jerusalem.* " (Luc ix-31)

Et quelle satisfaction ne procurons-nous pas aussi par là au cœur de Marie, qui méditait continuellement sur les souffrances de son cher fils, à ce cœur si compatissant aux souffrances de Jésus qui se les appropriait toutes et qui fut percé d'autant de glaives qu'il y eut d'instruments qui servirent à sa passion ; à ce cœur qui invite si tendrement les chrétiens à unir leurs larmes à celles de leur Mère et qui se plaint amèrement de notre indifférence et du peu de soin que nous avons de pleurer, à son exemple, les maux incompréhensibles que le Sauveur a souffert pour l'amour des hommes : " *posuerunt me desolatam, totâ die mœrore confectam ;* "enfin à ce cœur si généreux à l'égard de ceux qui l'imitent dans sa dévotion au Chemin royal de la croix, qui leur obtient du ciel la grâce de participer aux consolations ineffables qu'il goûtait dans ce saint exercice, consolations qui, au sentiment d'un saint Père, surpassent infiniment toutes les voluptés du monde.

Cet exercice de piété nous enrichit aussi d'indulgences nombreuses et précieuses que nous pouvons gagner non seulement pour nous et pour satisfaire pour nos propres péchés, mais encore en faveur des pauvres trépassés qui nous sont unis par tant de liens.

Il nous enrichit enfin de tous les biens : " *venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ* (*Prov.* vii -11) ; car il est impossible de trouver une prière plus recueillante et plus puissante sur le cœur de Jésus que le Chemin de la croix où on représente à Dieu pour l'implorer les souffrances et les supplications mêmes de son Fils bien-aimé.

* * *

Nous embrasserons donc avec amour une dévotion que tant de titres recommandent à notre estime et aux empressements de notre zèle. Nous la pratiquerons, nous la ferons pratiquer par ceux dont nous avons charge, cette Voie sacrée si vénérable par l'antiquité et la sainteté de son origine, si grande par les souvenirs de gloire qu 'elle réveille, si précieuse par les grâces qui l'accompagnent et les privilèges dont elle est enrichie. Nous la fréquenterons dans la compagnie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sa divine Mère, de ses fervents disciples, avec tant d'illustres et fervents personnages qui y sont entrés avant nous. Nous ferons de ce pieux exercice notre dévotion de prédilection et nous tâcherons de porter les autres, a profiter aussi d'un si précieux trésor.

Adressons-nous quelquefois les questions suivantes :

Quel est celui qui souffre et pour qui souffre-t-il ? C'est le Créateur pour ses créatures, le roi pour ses sujets, le Maître pour ses esclaves, l'Eternel et le Tout Puissant pour des êtres d'un jour. Ajoutons que c'est l'innocent qui souffre et meurt pour les coupables, le Saint pour les pécheurs, et celui qui est offensé pour ceux qui ont commis l'outrage.

Que souffre l'Homme-Dieu ? Des peines universelles dans son âme et dans son corps. Ses peines intérieures sont si grandes qu'il s'écrie, du haut de la croix, en se tournant vers son Père : " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Quant à son corps, il n'est aucune partie qui n'ait sa douleur.

Comment souffre-t-il ? Avec une douceur, une patience qui ravit les esprits célestes et aussi avec un amour infini pour son Père et pour nous.

Afin de retirer des fruits abondants du Chemin de la Croix, il faut se rappeler fréquemment deux vérités bien touchantes : la première, que chaque homme a causé par ses péchés les souffrances et la mort de Notre-Seigneur. Oui, ses vrais bourreaux ont été nos dérèglements ; chacun de nos péchés lui a donné un coup mortel. Puis la seconde vérité dont il faut bien se pénétrer, c'est que Notre-Seigneur, en même temps qu'il a souffert pour tous les hommes, a considéré chacun de nous en particulier. Son

amour a été si grand que, de l'avis de tous les saints, quand il n'y aurait eu dans tout le genre humain qu'un seul coupable, il aurait souffert pour lui seul tout ce qu'il a souffert pour tous les hommes.

Répétons donc ces consolantes paroles : Jésus-Christ m'a aimé et il est mort pour moi ; c'est pour moi qu'il a été condamné à mort, qu'il a porté l'instrument de son supplice jusqu'au sommet du Calvaire, qu'il a été rassasié d'opprobres. Oui, alors il pensait à moi ; j'étais dans son cœur adorable ; il m'a aimé d'un amour aussi vif, aussi fort, aussi tendre, que si j'avais dû être seul au monde. Ce qu'il a donné aux autres hommes ne m'a privé ni d'une pensée de son esprit, ni d'une affection de son amour.

Après avoir médité sur la Passion de Jésus, disons-lui donc du fond du cœur : ' Mon Dieu, je vous aime, si je savais qu'il y eut dans mon cœur une fibre qui ne fut pas à vous, je l'arracherais. S'il pouvait y avoir un battement qui ne fut pas pour vous, je l'arrêterais.

Je vous aime, parce que c'est de vous que vient toute lumière, toute force, toute vie. Je vous aime dans mes joies qui toutes, manifestent votre bonté paternelle ; je vous aime dans mes peines parce qu'elles sont un appel de votre cœur au sacrifice, à une épuration plus complète de mon âme au contact de la douleur ; je vous aime dans la contradiction, car vous m'y offrez la grâce si précieuse de l'humilité dont j'ai tant besoin pour demeurer dans la paix, dans la connaissance de moi-même et dans la vérité.

Je vous aime et je veux vous aimer, par le secours de votre grâce, avec une délicatesse nouvelle et plus grande tous les jours, afin que, vivant de vous, je puisse vous donner aux âmes que j'approche et les faire vivre. Vous m'avez tant aimé ! Comment pourrais-je ne pas vous aimer ou ne pas chercher à vous faire aimer ?

Je vous demande instamment, ô mon Dieu, que mon amour soit pratique, que je sache vous reconnaître dans tous les évène-

ments du jour, vous voir dans toutes les âmes que j'aborderai ; que je me prouve à moi-même par ma patience, ma bonté, ma douceur, ma paix sereine, que je suis sincère en vous disant que je vous aime plus que tout, plus que moi, que je vous aime uniquement en moi, en tout, en tous.

APPENDICE

Art. 1. — *Erection du chemin de la Croix*

Le Chemin de la Croix, dans sa partie matérielle, se compose essentiellement de quatorze croix de bois représentant les principaux mystères de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ces croix doivent nécessairement être de bois, à l'exclusion de toute autre matière. Sont prohibées par conséquent les croix de plâtre, de métal ou d'autres substances.

Quoiqu'il soit préférable de laisser au bois sa teinte naturelle, il est permis pourtant de le peindre, dorer ou argenter. On peut même y mettre des enjolivements de métal pourvu qu'ils ne soient pas tellement nombreux que le bois n'y paraisse plus que comme accessoire.

Sur ces croix ne doit pas être attachée l'image de Notre-Seigneur ; ce ne sont pas des crucifix.

Ces croix doivent être au nombre de quatorze ; de sorte que, si au moment de l'érection il en manque une seule, cette érection serait de nulle valeur. Ces croix doivent se placer de manière qu'elles soient très visibles pour tous les fidèles qui parcourent les stations. Il convient de les placer au dessus et non au dessous des tableaux. On leur donne ainsi la place la plus éminente, attendu qu'elles sont essentielles tandis que les images ne sont qu'accessoires et surérogatoires. C'est comme matière libre qu'on joint d'ordinaire aux quatorze croix — et c'est chose très louable — autant de tableaux peints, gravés ou sculptés, représentant les principales scènes de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ces images sont le livre de ceux qui ne savent pas lire ; elles

rappellent le sujet de la station, facilitent pour tout le monde la méditation de la passion et sont propres à exciter dans l'âme de plus vifs sentiments de compassion envers le Rédempteur souffrant. Si on les emploie, elles doivent, au moins pour la licéité, représenter les mêmes mystères que les stations du Chemin de la croix de Jérusalem, conformément à ce qui se pratique en réalité.

Ces tableaux, ne forment pas matière essentielle du Chemin de la Croix, on peut les renouveler, les enlever, les déplacer, en tout ou en partie sans que les indulgences aient à en souffrir.

Les croix primitivement bénites et qui viennent à s'avarier peuvent, en une ou plusieurs fois, être remplacées par d'autres non bénites. L'ensemble de ces renouvellements successifs ne pourra jamais avoir lieu que sur la moitié des croix, c'est-à-dire sur six d'entre elles. Si toutes les croix ou seulement la moitié d'entre elles devaient être remplacées, une nouvelle bénédiction serait absolument indispensable.

Pour quelque cause raisonnable que ce soit, comme nettoyage des parois, blanchissage de l'église, réparation des murs, il est permis d'enlever temporairement les croix de l'endroit où elles étaient placées. Si on enlevait définitivement les croix du lieu où elles ont été primitivement mises et qu'on les plaçât, sans nouvelle bénédiction, dans un autre endroit, on ne pourrait plus gagner les indulgences ni dans le premier cas ni dans le second.

On peut mettre certaines croix aux emplacements qu'avaient occupés d'autres, de façon, par exemple, que la première croix se trouve à la place où avait été mise primitivement la quatorzième et ainsi de suite. Il est même licite de choisir absolument de nouveaux emplacements, pourvu qu'on ne sorte jamais de l'endroit où les stations ont été érigées.

L'usage général, fondé sur de pieuses raisons de convenance, veut que la première croix et le premier tableau se placent du coté de l'évangile ; cet ordre n'est cependant pas de rigueur.

Pour la plus grande facilité des fidèles, il est permis d'ériger plusieurs chemins de croix dans la même localité ; dans la même église ou lieu pieux, dans le même couvent, pensionnat, hôpital,

etc, pourvu que tous ces endroits soient décents et à l'abri de toute irrévérence.

Le privilège d'ériger le Chemin de la Croix a été longtemps réservé exclusivement aux Franciscains de l'Observance et aux Récollets et il l'est encore dans les lieux, c'est-à-dire, dans les villes et les bourgades où ils ont un couvent de leur Ordre. Aujourd'hui, le Saint Siège accorde cette faculté à des prêtres séculiers et réguliers et aux évêques avec pouvoir de déléguer à cet effet tout prêtre quelconque de leur diocèse. Les évêques qui ont le pouvoir de subdéléguer ne peuvent l'exercer que par eux-mêmes et non par l'intermédiaire d'un vicaire général, à moins que l'indult pontifical n'exprime formellement le contraire.

Le prêtre qui érige le Chemin de la Croix doit avoir obtenu le consentement de l'évêque ; ce consentement doit s'obtenir pour chaque cas en particulier, non de vive voix, mais par écrit et avant l'érection ; cela sous peine de nullité. Il ne suffit donc pas d'obtenir un consentement de vive voix et de compléter les formalités après l'érection.

Le prêtre qui érige le Chemin de la Croix, doit, en outre, demander et obtenir le consentement du curé de l'église ou du supérieur de l'établissement où les stations doivent être érigées.

La demande d'érection faite par le curé ou le supérieur du lieu et l'autorisation donnée par l'évêque, doivent se conserver dans les archives de l'évêché ainsi que dans les archives de la paroisse ou de l'établissement.

Le Chemin de la Croix étant dûment béni, le prêtre qui a fait la cérémonie doit rédiger ou du moins signer le procès verbal d'érection. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de libeller cette pièce immédiatement après l'érection, il convient pourtant de le faire au plus tôt, de peur qu'en négligeant ensuite de remplir cette formalité, il ne s'élève plus tard des doutes sur la réalité de la bénédiction des stations. Dans ce procès verbal on fait mention des facultés obtenues ainsi que des jours, mois et année pendant lesquels la cérémonie s'est faite.

Le prêtre qui bénit les croix doit être présent dans le lieu où

l'on doit établir les stations ; il ne suffit pas qu'il les bénisse chez lui, pour les donner ensuite à un prêtre qui les placerait au lieu choisi. Cependant lorsqu'il s'agit d'ériger les stations dans un monastère de religieuses cloitrées, il suffit que le prêtre bénisse les croix à la grille, après avoir expliqué aux religieuses tout ce qui concerne les conditions pour gagner les indulgences.

Il n'est pas nécessaire, pour la validité de l'érection, quelque part qu'elle ait lieu, que le prêtre qui a béni les croix les place de ses propres mains, ni qu'il fasse le Chemin de la Croix, ou prenne part à cet exercice.

* * *

Il est à désirer que cette érection se fasse avec toute la solennité possible et qu'elle soit suivie de l'exercice public du Chemin de la Croix.

Les quatorze stations et les quatorze tableaux auxquels doivent s'attacher les indulgences seront placés sur une table parée avec goût et placée du côté de l'épitre. L'Officiant, revêtu d'une étole et d'une chappe violette, se rend à l'autel, précédé par des acolytes qui portent les chandeliers, l'eau bénite et l'encens, ainsi que les chantres et les ecclésiastiques qui font partie de la cérémonie. De là ou du haut de la chaire il adresse au peuple une instruction sur l'excellence et les avantages du Chemin de la Croix.

Après l'instruction il entonne, à genoux, le " *Veni Creator.* "

Veni Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita :
Imple supernâ gratiâ,
Quæ tu creasti pectora.

Qui diceris Paraclitus,
Altissimi donum Dei,
Fons vivus, ignis, charitas,
Et spiritalis unctio.

Venez, Esprit Créateur
Visitez les âmes de vos fidèles
Remplissez de la grâce d'en haut
Tous les cœurs que vous avez créés.

Vous vous appelez l'Esprit consolateur
Le don de Dieu, du Très haut
La source de vie, le feu, l'amour
L'onction qui pénètre les âmes.

Tu septiformis munere,
Digitus paternæ dexteræ,
Tu rite promissum Patris,
Sermone ditans guttura.

Vous êtes le distributeur des sept dons ;
Le doigt de la droite du Père,
Vous êtes l'objet de sa promesse ;
Vous mettez sur nos lèvres des louanges dignes de Dieu.

Accende lumen sensibus,
Infunde amorem cordibus,
Infirma nostri corporis
Virtute firmans perpeti.

Eclairez-nous de votre lumière,
Versez votre amour dans nos cœurs;
Etayez notre chair fragile
De votre constant appui.

Hostem repellas longius,
Pacemque dones protinus ;
Ductore sic te prævio,
Vitemus omne noxium.

Repoussez loin de nous l'ennemi ;
Donnez-nous au plus tôt la paix
Qu'ainsi vous ayant pour guide,
Nous puissions éviter tous les maux

Per Te sciamus da Patrem,
Noscamus atque Filium,
Teque utriusque Spiritum
Credamus omni tempore.

Que par vous nous connaissions le Père ;
Que par vous nous connaissions le Fils
Et vous, Esprit du Père et du Fils,
Soyez à jamais l'objet de notre foi.

Deo Patri sit gloria,
Et Filio, qui a mortuis
Surrexit, ac Paraclito,
In sæculorum sæcula.
Amen.

Gloire à Dieu le Père ;
Gloire à son Fils ressuscité ;
Gloire à l'esprit consolateur,
Maintenant et dans tous les siècles.
Ainsi soit-il.

Emitte Spiritum tuum et creabuntur
Et renovabis faciem terræ

Envoyez votre Esprit et tout sera créé.
Et la terre entière reprendra une nouvelle vie.

Oremus

Prions.

Deus qui corda fidelium sancti Spiritus illustratione docuisti, da nobis in eodem Spiritu recta sapere et de ejus semper consolatione gaudere.

O Dieu, qui avez éclairé les cœurs des fidèles par la lumière de l'Esprit-Saint, accordez-nous la grâce de goûter la vraie sagesse dans ce même Esprit et de jouir toujours de ses divines consolations.

Defende, quæsumus, Domine, Beatâ Mariâ semper virgine intercedente, istam ab omni adversitate

Seigneur, nous vous en conjurons, par l'intercession de la Bienheureuse Marie toujours Vierge, protégez

familiam, et toto corde tibi prostratam, ab hostium propitius tuere clementer insidiis.

contre toutes les adversités cette famille que vous voyez humblement prosternée à vos pieds, et garantissez la, dans votre clémence, des pièges de ses ennemis.

Animas nostras, quæsumus, Domine, aspirando præveni, et adjuvando prosequere, ut cuncta nostra oratio et operatio a te semper incipiat et per te cœpta finiatur. Per Christum Dominum nostrum

Amen.

Nous vous supplions, Seigneur, de prévenir nos actions par vos inspirations et de nous aider ensuite par votre grâce afin que toutes nos prières et nos œuvres prennent en vous leur principe et qu'étant en vous ainsi commencées, elles s'achèvent ainsi par vous. Nous vous le demandons Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Après ces oraisons l'officiant bénit les tableaux et les croix.

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini ;

℟. Qui fecit cœlum et terram.

℣. Dominus vobiscum ;

℟. Et cum Spiritu tuo.

Notre secours est dans le nom du Seigneur.

Qui a fait le ciel et la terre.

Le Seigneur soit avec vous.

Et avec votre Esprit.

Oremus

Omnipotens sempiterne Deus qui sanctorum tuorum imagines sculpi et pingi non reprobas ut, quoties illas oculis corporis intuemur, toties eorum actus et sanctitatem, ad imitandum memoriæ oculis imitemur ; has, quæsumus, imagines, in honorem et memoriam Domini nostri Jesu Christi adaptatas, bene✠dicere et sancti✠ficare digneris et præsta ut quicumque coram illis Unigenitum Filium tuum suppliciter colere et honorare studuerit, illius meritis et obtentu a te gratiam in presenti et æternam gloriam obtineat in futuro.

Prions.

Dieu tout puissant et éternel qui ne défendez pas de graver ou de peindre les images de vos saints, afin que les contemplant des yeux de l'âme fixée sur leur sainteté et leurs exemples en vue de les imiter, daignez, nous vous en conjurons bé✠nir et sanc✠tifier ces images composées en l'honneur de votre Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et faites que quiconque s'appliquera à rendre, en leur présence, hommage et honneur avec supplications à votre Fils unique, obtienne de vous, en vertu de ses mérites, et de ses droits, la grâce dans la vie présente et la gloire dans la vie éternelle.

Per Christum Dominum nostrum Amen.

Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Il asperge les tableaux et les encense.

Bénédiction des croix :

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini ;

℟. Qui fecit cœlum et terram.

℣. Dominus vobiscum ;

℟. Et cum Spiritu tuo

Notre secours est dans le nom du Seigneur ;

Qui a fait le ciel et la terre.

Le Seigneur soit avec vous ;

Et avec votre Esprit.

Oremus

Prions

Rogamus te, Domine, sancte Pater omnipotens, sempiterne Deus, ut digneris bene✠dicere hæc signa crucis Filii tui, ut sint remedia salutaria generi humano ; ut sint soliditas fidei ; bonorum profectus et redemptio animarum ; ut sint solamen et protectio et tutela contra sæva jacula inimicorum.

Nous vous supplions, Seigneur très saint, Père tout puissant, Dieu éternel, de daigner bé✠nir ces images de la croix de votre Fils, afin qu'elles deviennent pour les hommes de salutaires remèdes ; qu'elles servent à consolider la foi, à avancer dans les bonnes œuvres et à sauver les âmes ; qu'elles leur soient une consolation, une défense, une sauvegarde contre les traits furieux de l'ennemi.

Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Oremus

Prions

Bene✠dic, Domine, has cruces quia per crucem sanctam tuam eripuisti mundum a potestate dæmonum et superasti passione tuâ suggestorem peccati, qui gaudebat in prævaricatione primi hominis per vetiti ligni sumptionem. Qui cum Patre et Spiritu sancto vivis et regnas Deus.

Bé✠nissez, Seigneur ces croix, par le mystère desquelles vous avez enlevé le monde à la puissance des démons et terrassé dans votre Passion l'incitateur au péché, qui triomphait du crime commis par notre premier père en mangeant le fruit défendu ; ô Dieu qui vivez et règnez avec le Père et le Fils.

Amen.

Ainsi soit-il.

Il asperge ensuite les croix en disant :

Sanctificentur ista crucis signa In nomine ✠ Patris, et ✠ Filii, et ✠ Spiritus Sancti, ut orantes, inclinan-

Que ces images de la croix sanctifiées au nom du Père✠et du✠Fils ✠et du Saint Esprit, afin que ceux

tesque propter Deum ante istas cruces, inveniant sanctitatem corporis et animæ. Amen.

qui prieront et s'inclineront pour honorer Dieu devant ces croix, obtiennent la santé du corps et de l'âme. Ainsi soit-il.

Ensuite il les encense.

Après les bénédictions, on distribue les tableaux et les croix à quatorze enfants de chœur ou autres personnes pieuses choisies d'avance. A la procession qui commence immédiatement, sept marchent à la droite de l'officiant et sept à sa gauche, les dernières stations en avant. En se mettant en marche, on entonne le " *Vexilla* " ou le " *Stabat Mater* "

Arrivé à l'endroit de la première station, l'officiant baise la croix et le tableau, puis, par lui-même ou par un autre, les pose à l'endroit préparé. Il lit ou suggère les réflexions analogues à la station, à moins qu'un autre prêtre ne le fasse du haut de la chaire. Puis la procession se remet en marche, en chantant toujours une strophe du " *Stabat*, chanté par le clergé ; le peuple reprend la strophe :

Sancta Mater, istud agas
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

Si, à cause de la foule, les fidèles ne peuvent suivre la procession, l'officiant les engage à rester à leur place, en se tournant successivement vers chacune des stations et les avertit que de la sorte ils peuvent gagner les indulgences, pourvu qu'ils s'unissent aux réflexions qui sont faites à haute voix.

HYMNE " ***Vexilla*** "

Vexilla Regis prodeunt :
Fulget crucis mysterium,
Quâ vitâ mortem pertulit,
Et morte vitam protulit.

L'étendard du grand Roi s'avance,
Le mystère de la croix parait,
De la croix où Dieu voulut mourir
Pour donner la vie au monde.

Quæ vulnerata lancea
Mucrone diro, criminum
Ut nos lavaret sordibus,
Manavit unda et sanguine.

Où son cœur, après la mort déchiré,
Par le cruel fer de la lance,
Pour nous laver de nos crimes
A versé l'eau et le sang.

Impleta sunt quæ concinit
David fideli carmine
Dicendo nationibus :
Regnavit a ligno Deus.

Il est accompli l'oracle,
Que la voix prophétique a chanté :
Sur les nations de la terre
Dieu règne du haut du bois.

Arbor decora et fulgida,
Ornata Regis purpura,
Electa digno stipite
Tam sancta membra tangere.

Arbre si beau, arbre sublime,
Enrichi de la royale pourpre,
Arbre choisi et trouvé digne
De toucher des membres si saints.

Beata, cujus brachiis
Pretium pependit sæculi:
Statera facta corporis,
Tulitque prædam tartari.

Bienheureux arbre dont les branches
Ont porté la rançon du monde,
Où le corps suspendu du Sauveur
A ravi sa proie à l'enfer.

O crux, ave, spes unica,
Hoc passionis tempore,
Piis adauge gratiam,
Reisque dele crimina.

O croix, salut, unique espérance,
Salut en ce temps de douleur !
Ajoutez à la justice des justes,
Aux pécheurs donnez le pardon.

Te, fons salutis Trinitas
Collaudet omnis spiritus :
Quibus crucis victoriam
Largiris, adde prœmium.
Amen.

Source de salut, Trinité sainte,
Que tout esprit vous célèbre,
A ceux que la croix rend vainqueurs
Donnez l'éternelle couronne.
Ainsi soit-il.

" *Stabat* "

Stabat Mater Dolorosa
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

La Sainte Vierge, pénétrée de douleurs, était près de la croix, fondant en larmes, pendant que son Fils y demeura attaché.

Cujus animan gementem,
Contristatam et dolentem,
Pertransivit gladius.

Ce fut alors que, dans les gémissements, son âme triste et affligée fut percée du glaive de douleurs.

O quam tristis et afflicta
Fuit illa benedicta
Mater Unigeniti.

Qui pourrait exprimer la tristesse dont fut saisie alors cette bonne Mère du Fils unique ?

Quæ mœrebat et dolebat,
Pia Mater dum videbat
Nati pœnas inclyti.

Elle s'affligeait, toute plongée dans la douleur ; elle tremblait d'horreur, voyant les tourments excessifs de son auguste Fils.

Quis est homo qui non fleret,
Matrem Christi si videret
In tanto supplicio.

Qui pourrait retenir ses larmes, considérant la Mère du Sauveur dans un si grand supplice ?

Quis non posset contristari,
Christi Matrem contemplari
Dolentem cum Filio ?

Qui pourrait ne pas s'attrister en considérant cette tendre Mère qui ressent le contrecoup de la douleur de son cher Fils dans un si grand supplice ?

Pro peccatis suæ gentis,
Vidit Jesum in tormentis,
Et flagellis subditum.

Elle vit Jésus souffrir de cruels tourments pour les péchés de son peuple ; elle le vit soumis à une sanglante flagellation.

Vidit suum dulcem natum
Moriendo desolatum,
Dum emisit spiritum

Elle vit son Fils, son doux Fils, mourant et désolé, en rendant son dernier soupir.

Eia Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris,
Fac ut tecum lugeam.

O Mère, qui êtes une fontaine d'amour, faites que je sente la force de votre douleur et que je mêle mes larmes avec les vôtres.

Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum,
Ut sibi complaceam.

Faites que mon cœur brûle d'amour pour Jésus-Christ, mon Dieu, afin que je lui devienne agréable.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas,
Cordi meo valide.

Faites ô Mère toute sainte, que les plaies de votre Fils crucifié pénètrent bien avant dans mon cœur.

Tui nati vulnerati,
Tam dignati pro me pati,
Pœnas mecum divide.

Donnez-moi d'avoir ma part de tant de souffrances que votre Fils déchiré a voulu endurer pour moi.

Fac me tecum pie flere,
Crucifixo condolere,
Donec ego vixero.

Faites que je pleure sincèrement avec vous et que toute ma vie je souffre patiemment avec Jésus crucifié.

Juxta crucem tecum stare,
Et me tibi sociare
In planctu desidero.

Je veux demeurer avec vous auprès de la croix et partager avec vous de bon cœur les gémissements.

Virgo virginum præclara,
Mihi jam non sis amara ;
Fac me tecum plangere.

Vierge la plus excellente des vierges, accordez-moi la faveur de souffrir que je mêle mes larmes avec les vôtres.

Fac ut portem Christi
mortem,
Passionis fac consortem.
Et plagas recolere.

Faites que je conserve toujours le souvenir de la mort et de la Passion de votre Fils et que je repasse souvent dans mon esprit les plaies qu'il a reçues.

Fac me plagis vulnerari,
Fac me cruce inebriari,
Et cruore Filii.

Faites que je sois percé de ses plaies et que, rempli de son amour, je fasse mes délices de sa croix.

Flammis ne urar succensus,
Per te, Virgo, sim defensus
In die judicii.

Que je brûle d'ardeur et de zèle pour son service ; et vous, ô Vierge incomparable, soyez ma défense au jour du jugement.

Christo, cum sit hinc exire,
Da per Matrem me venire
Ad palmam victoriæ

O Jésus, quand je quitterai ce monde, donnez-moi, au nom de votre Mère, d'être au nombre des vainqueurs.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloria.
Amen.

Et quand mon corps mourra, faites que mon âme obtienne la gloire du paradis.
Ainsi soit-il.

Ce pieux exercice terminé, l'officiant de retour à l'autel, expose le Saint Sacrement, s'il y a lieu, et entonne le " *Te Deum.* "

Te Deum laudamus :
Te Dominum confitemur.

Nous vous louons, grand Dieu, nous vous reconnaissons pour Notre-Seigneur.

Te æternum Patrem
Omnis terra veneratur.

Père éternel, la terre entière vous révère.

Tibi omnes angeli, tibi
Cœli et universæ potestates :

Les anges, les cieux et les Puissances s'abaissent devant vous.

Tibi Cherubim et Seraphim
Incessabili voce proclamant :

Les Chérubins et les Séraphins chantent à votre gloire l'hymne sans fin :

Sanctus, sanctus, sanctus
Dominus Deus Sabaoth.

Saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu des armées.

Pleni sunt cœli et terra
Majestatis, gloriæ tuæ.

Les cieux et la terre sont pleins de la majesté de votre Gloire.

Te gloriosus, Apostolorum
Chorus :

Le chœur glorieux des Apôtres :

Te prophetarum laudabilis
Numerus:

La troupe illustre des prophètes :

Te martyrum candidatus
Laudat exercitus.

La brillante armée des martyrs fait monter vers vous ses chants de triomphe.

Te per orbem terrarum
Sancta confitetur Ecclesia :

L'Eglise sainte répandue par tout l'univers vous reconnaît pour son Dieu.

Patrem, immensæ Majestatis :

O Père tout puissant, vous dont la Majesté est infinie.

Venerandum tuum verum,
Et unicum Filium :

Elle adore votre Fils unique et véritable.

Sanctum quoque Paraclytum
Spiritum.

Elle bénit aussi l'Esprit Saint le consolateur par excellence.

Tu rex gloriæ, Christe. Tu Patris
sempiternus es Filius.

O Jésus , vous êtes le Roi de gloire, Vous êtes le Fils éternel du Père.

Tu ad liberandum suscepturus hominen, non horuisti Virginis uterum.

Pour délivrer l'homme de l'esclavage, vous n'avez pas dédaigné le sein d'une Vierge.

Tu, devicto mortis aculeo, aperuisti credentibus regna Cœlorum.

Vous avez brisé l'aiguillon de la mort et vous avez ouvert le ciel à ceux qui croient en vous.

Tu ad dexteram Dei sedes,
In gloria Patris.

Vous êtes assis à la droite de Dieu dans la gloire de votre Père.

Judex crederis esse venturus.

Nous le croyons, vous viendrez juger l'Univers.

Te ergo, quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.

Nous vous supplions, Seigneur, venez au secours de ceux que vous avez rachetés au prix de votre précieux Sang.

Æternâ fac cum sanctis tuis in gloria numerari.

Mettez-nous au rang de vos saints pour jouir avec eux de la gloire éternelle.

Salvum fac populum tuum, Domine, et benedic hæreditati tuæ.

Sauvez votre peuple, Seigneur, et Bénissez votre héritage.

Et rege eos, et extolle illos usque in æternum.

Guidez ses pas et soutenez-le jusqu'à ce qu'il arrive à l'éternelle gloire.

Per singulos dies, benedicimus Te.

Nous vous bénissons tous les jours.

Et laudamus nomen tuum in sæculum et in sæculum sæculi.

Nous louons maintenant votre nom et nous le louerons dans tous les siècles.

Dignare, Domine, die isto sine peccato nos custodire.

Daignez, Seigneur, nous préserver aujourd'hui du malheur de vous offenser.

Miserere nostri, Domine, miserere nostri.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Fiat misericordia tua Domine super nos, quemadmodum speravimus in te.

Répandez, Seigneur, sur nous votre miséricorde, selon que nous avons espéré en vous.

In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.

J'ai mis en vous, Seigneur, toute mon espérance ; je ne serai pas éternellement confondu.

℣. Benedicamus Patrem et Filium cum Spiritu sancto.
℟. Laudamus et superexaltemus eum in sæcula.

Bénissons et le Père et le Fils et le Saint-Esprit.
Louons et exaltons-le dans tous les siècles.

Oremus

Deus, cujus misericordiæ non est

Prions

O Dieu, dont la miséricorde est

numerus et bonitatis infinitus est thesaurus, piissimæ majestati tuæ pro collatis donis gratias agimus. tuam semper clementiam exorantes, ut qui petentibus postulata concedis eosdem non deserens ad præmia futura disponas.

Per Christum Dominum nostrum. Amen.

infinie et la bonté inépuisable, nous rendons grâce à votre majesté de tous les dons que nous en avons reçus, suppliant votre ineffable clémence de ne jamais abandonner ceux dont elle se plait à exaucer les prières et de les rendre dignes des récompenses futures. Nous vous en conjurons par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Ensuite on donne la bénédiction du Très Saint Sacrement selon la manière ordinaire.

Art. 2. — *Indulgences attachées à l'exercice du Chemin de la Croix*

Il est certain que les fidèles qui pratiquent l'exercice du Chemin de la Croix, en méditant la Passion du Sauveur, gagnent les mêmes indulgences que s'ils visitaient les stations de la Voie sacrée à Jérusalem. Mais quelle est l'étendue de ces indulgences et en quoi consistent-elles ? Il est impossible de le déterminer. Un certain nombre d'entre elles ont été accordées de vive voix par des Papes, puis consignées par écrit dans les archives ; d'autres par des Bulles spéciales émanant directement des Congrégations romaines. Or un incendie qui éclata sous le Pontificat de Pie V détruisit le couvent de Saint Sauveur à Jérusalem et anéantit tous les documents.

Telle est probablement la raison pour laquelle la Sacrée Congrégation a défendu de déterminer ces indulgences soit en chaire, soit de toute autre façon. Mais il est certain qu'elles dépassent en richesses tout ce que l'Eglise a jamais accordé aux autres exercices de piété. On compte jusqu'à vingt six Papes qui ont favorisé le Chemin de la Croix de grâces abondantes.

Ces indulgences sont toutes applicables aux âmes du purgatoire. On conseille donc aux fidèles de s'appliquer une indulgence plénière et d'abandonner les autres aux âmes des défunts. Cette application doit se faire au moins avant la fin de l'exercice. Si

quelqu'un voulait favoriser une ou plusieurs âmes en particulier, il devrait préciser son intention en ce sens. Mais comme on ignore le nombre précis des indulgences attachées au Chemin de la croix, il ferait bien d'ajouter toujours l'application générale aux applications particulières.

A la question de savoir si on peut gagner ces indulgences plusieurs fois par jour, la Sacrée Congrégation consultée a répondu qu'elle ne connaissait pas de documents positifs le permettant ; mais dans des explications subséquentes, elle a dit que la réponse qu'elle avait donnée ne prouvait pas qu'on ne pouvait les gagner autant de fois par jour qu'on faisait l'exercice.

" Les indulgences du Chemin de la croix, dit un pieux auteur, (le Rév. Père Roger Albaneo) ne peuvent être appliquées utilement aux vivants qu'une fois par jour, parce que la peine temporelle une fois remise par l'indulgence plénière, il ne reste plus de dette à acquitter; mais elles peuvent être appliquées aux défunts aussi souvent qu'on réitère la visite des stations ; car si elles ne profitent plus à l'un, elles profitent à d'autres, et plus souvent on réitère l'exercice, plus grand est le nombre des âmes soulagées et introduites en paradis. "

* * *

Ces indulgences, étant des faveurs libres de l'Eglise, il devient essentiel pour les gagner, de ne rien omettre des conditions qu'elle prescrit.

Trois conditions particulières sont rigoureusement exigées :

1) La première est la méditation de la Passion de Notre-Seigneur ; cette méditation est comme l'âme de ce saint exercice. Cette méditation doit être affectueuse et bien moins l'ouvrage de l'esprit que l'effusion d'un cœur chrétien, ému à la vue de son Dieu accablé d'épreuves et en qui tout prêche l'amour le plus tendre.

Il n'est pas nécessaire, comme quelques uns le supposent à tort, de réciter à chaque station six *Pater* et *Ave*. Il suffit de méditer

même brièvement la passion du Sauveur ; ce qui est l'œuvre enjointe pour gagner les indulgences. Quant aux personnes simples, il suffira qu'elles réfléchissent sur la Passion autant que leur capacité le permet. Toutefois on exhorte tous les fidèles mais sans les y obliger, à réciter, à chaque station, *un Pater* et un *Ave* avec un acte de contrition. Ils peuvent terminer le saint exercice par la récitation de six *Pater, Ave* et *Gloria Patri*.

2) La seconde condition requise est de passer d'une station à l'autre. Ceci doit toujours s'observer quand on fait le Chemin de la Croix en particulier et isolément. Il en est de même dans l'exercice en public lorsqu'il n'y a pas danger de perturbation.

Mais lorsque le Chemin de la Croix, se faisant en public, pourrait occasionner du trouble, du désordre, les fidèles peuvent rester à leur place respective et se contenter d'un signe extérieur pour témoigner qu'ils suivent mentalement la procession ; ceci consiste à se tenir debout pendant que les prêtres et les acolytes se rendent d'une station à l'autre. Dans ce cas il est nécessaire qu'un prêtre accompagné de deux servants aille d'une station à l'autre et qu'à chacune d'elles il fasse les considérations et les prières d'usage. Si pour quelque raison les fidèles ne comprenaient pas, le prêtre pourrait monter en chaire ou se placer en tout autre endroit pour mieux être compris, pourvu qu'un second prêtre, accompagné de deux acolytes, parcourt en même temps les stations et s'arrête devant chacune d'elles.

3) La troisième condition, c'est de visiter successivement les quatorze stations d'un seul trait, ou au moins sans interruption notable et morale.

Si les interruptions ne sont que de courte durée, surtout quand elles se font pour des causes raisonnables, elles ne nuisent pas à l'unité morale de l'exercice et par conséquent au gain des indulgences. Ainsi par exemple, ceux qui interromptent le Chemin de la Croix pour se confesser, pour entendre la messe, etc, gagnent les indulgences en achevant l'exercice.

A ces trois conditions particulières, il faut en ajouter deux autres communes à toutes les indulgences.

D'abord il faut diriger son intention et exprimer à Dieu le désir de gagner les indulgences pour soi et pour les morts, ou mieux encore pour soi tout à la fois et pour les morts, puisque cet exercice renferme plusieurs indulgences plénières et partielles.

Il n'est pas nécessaire de se confesser et de communier, mais il faut être en état de grâce. Il est certain qu'on ne peut gagner aucune indulgence pour soi-même sans être en état de grâce. Toutefois si quelqu'un avait le malheur de se trouver en état de péché mortel, qu'il n'abandonne pas pour cela ce pieux exercice ; car suivant une opinion suivie par plusieurs théologiens, il pourra gagner les indulgences pour les âmes du purgatoire et il en recueillera pour lui-même de grands avantages spirituels, tels que la lumière et la force nécessaires pour sortir de son malheureux état. Cet exercice lui fera comprendre l'énormité du péché et lui inspirera le repentir.

Quelle facilité ! Oui, quand nous remplissons ces conditions si simples, nous participons aux mêmes trésors spirituels que si nous visitions les sanctuaires de la Judée ; et il ne tient qu'à nous-mêmes de nous pénétrer, par la vivacité de notre foi, des sentiments dont nous serions affectés en contemplant les lieux vénérés de la Palestine, en foulant de nos pieds les sentiers empreints des pas sanglants du Rédempteur.

Pour bien faire un exercice si important que celui de la méditation des souffrances du Fils de Dieu, ne manquons pas de suivre le conseil que nous donne saint Bonaventure : " il faut, dit-il s'animer de sentiments d'humilité et de confiance, accompagnés de toute la ferveur possible et de la plus grande pureté de cœur. La marche seule ne suffit pas ; elle doit être faite dans la contemplation du mystère étonnant d'un Dieu conduit comme un criminel au lieu de son supplice. Et cette méditation doit être affectueuse. "

Art. 3. — *Crucifix indulgenciés pour le Chemin de la Croix*

Beaucoup de fidèles sont parfois dans l'impossibilité de visiter les Stations du Chemin de la Croix canoniquement érigé et se

trouvent ainsi privés des indulgences attachées à ce pieux exercice. Aussi l'Eglise a voulu leur venir en aide et elle a décidé que les fidèles, légitimement enpêchés de faire le Chemin de la croix, pourraient gagner les mêmes faveurs spirituelles en se servant d'un crucifix bénit à cet effet.

Voici les conditions que doivent réunir ces crucifix du Chemin de la Croix :

1) Une simple croix ne suffit pas ; il faut qu'elle porte l'image du divin Crucifié, non pas seulement peinte ou imprimée, mais en relief.

2) Tous les crucifix, quelque petits qu'ils soient peuvent en rigueur être bénits pour le Chemin de la Croix ; cependant il ne convient pas d'attacher cette indulgence à des crucifix qui, à cause de leur petitesse, disparaissent presque dans les mains des personnes qui s'en servent.

3) La bénédiction est attachée au Christ, de sorte qu'on peut le transporter d'une croix sur une autre.

4) Ces crucifix doivent être en matière solide et durable, à l'exclusion de toute matière fragile ou qui s'use facilement.

5) Pour appliquer les indulgences du Chemin de la Croix aux crucifix, aucune formule spéciale de bénédiction, aucun rite n'est requis, pas même l'aspersion de l'eau bénite. Il suffit que le prêtre qui a la faculté de bénir ces sortes de crucifix fasse un signe de croix avec l'intention de leur appliquer les indulgences de la voie sacrée.

Conditions requises de la part de celui qui fait usage du crucifix

1) Le privilège de pouvoir remplacer le pieux exercice du Chemin de la Croix par d'autres pratiques de piété étant accordé par les Souverains Pontifes pour l'utilité et la consolation des fidèles et non pour favoriser leur tiédeur et leur paresse spirituelle, il va sans dire que de même que le plus léger empêchement de se rendre à l'église ne suffit pas pour jouir de la faveur, de même une impossibilité absolue n'est pas non plus requise. Il suffit d'un

empêchement médiocrement grave occasionné par un motif réel et raisonnable.

2) Il faut réciter, sans interruption notable, d'un cœur contrit et avec dévotion, vingt *Pater*, *Ave* et *Gloria*. La volonté de l'Eglise par rapport à ces prières est qu'un *Pater*, *Ave* et *Gloria* se dise pour chacune des quatorze stations ; cinq en mémoire des plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ et un aux intentions du Souverain Pontife.

Les personnes gravement malades qui sont dans l'impossibilité de réciter ces vingt *Pater*, *Ave* et *Gloria*, pourront les remplacer en disant un acte de contrition et l'invocation tirée du " *Te Deum*" : *Te ergo quæsumus tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti*. Nous vous supplions donc, venez au secours de vos serviteurs que vous avez rachetés par votre précieux sang. "

3) Durant la récitation des prières prescrites, il faut tenir en mains le crucifix bénit. Cependant si ces prières sont dites en commun, il suffit qu'une seule des personnes réunies possède et tienne en mains le crucifix, que les autres s'appliquent également au pieux exercice du Chemin de la Croix et s'abstienne de toute occupation étrangère. Dans un hôpital, par exemple, si plusieurs malades récitent ensemble les prières prescrites, une seule personne tenant en mains le crucifix indulgencié, toutes peuvent gagner les indulgences. On ne saurait trop engager les Sœurs de charité (qui devraient toujours avoir un crucifix bénit à cet effet) à faire profiter les malades qu'elles assistent des innombrables faveurs spirituelles du Chemin de la Croix, en disant avec eux les prières exigées.

Un bon père de famille disait un jour : nous restons loin de l'église et nous ne pouvous nous y rendre que le dimanche, nous avons tous des crucifix. Ce n'est ni long, ni fatigant de réciter tous les soirs et ensemble vingt *Pater*, *Ave* et *Gloria*, et cela vaut autant que d'aller à la veillée. Le dimanche, nous ferons le Chemin de la Croix et ceux qui gardent le feront pendant les offices.

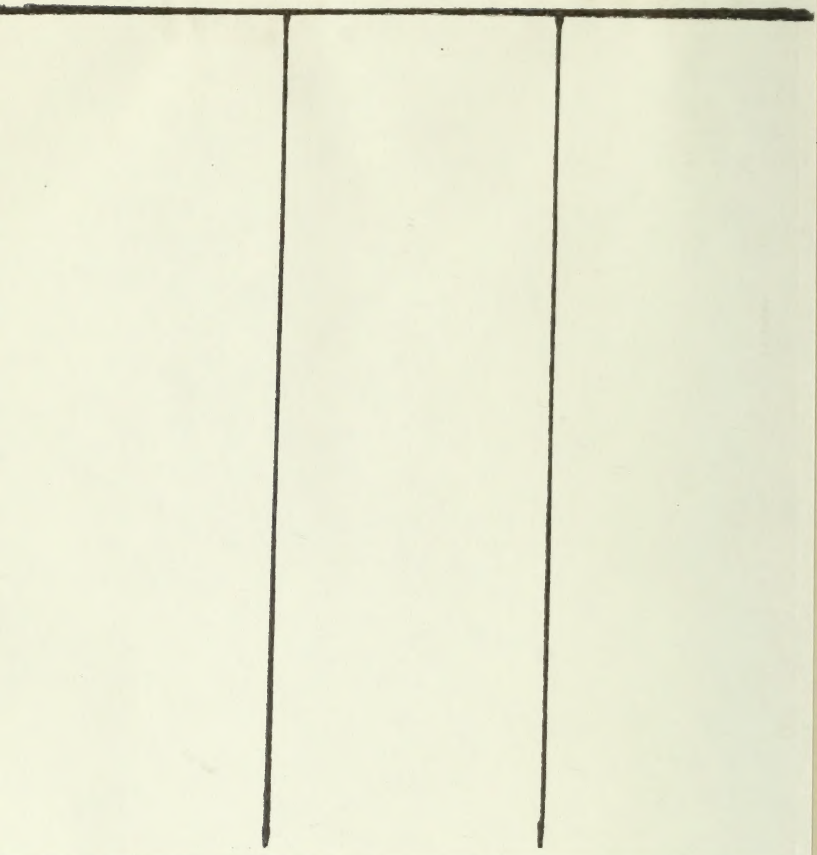
Dieu peut-il ne pas avoir pour agréable tant de bonne volonté et refuser sa bénédiction à de telles familles ?

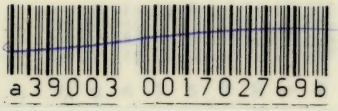
TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	7
CHAPITRE I — *Ce qu'est le Chemin de la croix*	11
Art. 1. — Son origine	11
" 2. — Développement de cette dévotion	17
" 3. — Le Chemin de la Croix et les Saints	19
CHAPITRE II — *Ce que l'on voit en faisant le Chemin de la Croix*	25
Art. 1. — Jésus trahi et condamné	26
" 2. — Jésus et la Croix	36
" 3. — La Très Sainte Vierge sur la voie douloureuse	49
" 4. — Jésus et Simon le Cyrénéen	56
" 5. — Jésus, Sainte Véronique et les saintes femmes	61
" 6. — Jésus meurt sur la croix	67
" 7. — Jésus dans le sépulcre	78
CHAPITRE III — *Ce que l'on entend en faisant le Chemin de la Croix.*	82
Art. 1. — " Père, pardonnez leur, car ils ne savent ce qu'ils font."	82
" 2. — " En vérité, je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi en paradis "	86
Art. 3. — " Femme, voilà votre enfant ; disciple, voilà votre Mère. "	95
Art. 4. — " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez vous abandonné ?	102
" 5. — " J'ai soif. "	106
" 6. — " Tout est consommé. "	112
" 7. — " Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. "	115
APPENDICE	132
Art. 1. — Erection du Chemin de la Croix ; prières et hymes	132
" 2. — Indulgences attachées à l'exercice du Chemin de la Croix	145
Art. 3. — Crucifix indulgenciés pour le Chemin de la Croix	148

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due




a39003 001702769b

BX 874 .M36A43 1916 V8
MATHIEU, OLIVER ELZEAR
A MES PRETRES

BX CE
0874
.M36A43 1916 V0008

MATHIEU, OLIVER ELZEAR
A MES PRETRES

1525975

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 05 09 13 17 9